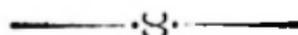


LA  
BONNE NOUVELLE  
annoncée aux enfants



QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE

1905



VEVEY  
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

---

**every — Imprimerie Ed. Recordon**

---

# LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE

---

1<sup>er</sup> janvier 1905.

A NOS LECTEURS.

Mes chers jeunes amis,

Vous trouverez au Psaume XC, 12, le verset que je vous prie d'apprendre par cœur et de retenir pendant le cours de l'année qui s'ouvre devant vous aujourd'hui :

**ENSEIGNE-NOUS AINSI A COMPTER NOS JOURS,  
AFIN QUE NOUS EN ACQUÉRIONS UN CŒUR SAGE**

Comprenez-vous bien ce passage? Que signifie cette expression : « compter ses jours »? On compte, n'est-ce pas, ce qui peut être utile, ce dont on va se servir. On ne se donne pas la peine de compter des objets dont on est sur le point de se défaire.

Quel profit allez-vous donc tirer des jours qui vous sont donnés? Pour qui voulez-vous les employer? Questions bien sérieuses que celles-là, et qu'il n'est jamais trop tôt de se poser.

Votre vie, vous le savez tous, est un don de Dieu. C'est Lui qui vous a appelés à l'existence; c'est Lui qui vous a entourés de tous les biens dont vous jouissez maintenant. Ne sera-ce donc pas pour Lui que vous vivrez et tous vos efforts ne tendront-ils pas à Lui plaire, puisque vous Lui êtes redevables de tant de bienfaits?

La parole de Dieu renferme nombre de passages

propres à vous montrer ce que vous pouvez faire pour le Seigneur. En voici quatre qui me viennent à l'esprit pendant que j'écris :

« Honore ton père et ta mère. » (Exode XX, 12; Éphésiens VI, 2.)

« Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable dans le Seigneur. » (Colossiens III, 20.)

« Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. » (Éphésiens VI, 1.)

« Souviens-toi de ton Créateur dans les jours de ta jeunesse. » (Écclésiaste XII, 1.)

Notre verset vous indique ensuite le but que vous avez à poursuivre en comptant ainsi vos jours : c'est pour que vous acquériez « un cœur sage. » Vous savez de quelle sagesse il s'agit ici. Elle est définie en bien des endroits de la Parole, surtout dans le livre des Proverbes. « Voici, la crainte du Seigneur, c'est là la sagesse, et se retirer du mal est l'intelligence, » lisons-nous en Job XXVIII, 28. Craindre Dieu, ce n'est pas avoir peur de Lui ; c'est redouter de faire ce qui Lui déplaît, surtout si nous pensons à son grand amour pour nous. Tous vous avez entre vos mains la Bible, ce trésor inestimable, qui nous révèle tout ce qu'est le cœur de Dieu à notre égard et tout ce qu'il attend de ceux qui Lui appartiennent :

La Bible, ah ! mes amis, quel livre précieux !  
 Du Seigneur Tout-Puissant c'est la Sainte Parole ;  
 Elle corrige, instruit, sanctifie et console,  
 Montre à l'homme égaré le vrai chemin des cieux.

Peut-être y a-t-il, parmi les lecteurs de la *Bonne Nouvelle*, quelques-uns qui ne connaissent pas le Seigneur Jésus comme leur Sauveur ? C'est un moment solennel que celui où vous vous trouvez. Encore

une année écoulée sans que vous ayez répondu aux appels de la grâce ! Laissez-vous donc passer encore des jours, des semaines, des mois, sans faire un retour sur vous-mêmes ? « *Aujourd'hui*, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » (Psaume XCV, 7, 8 ; Hébreux III, 15 ; IV, 7.)

Écoutez plutôt cet avertissement : « Éternel ! fais-moi connaître ma fin, et la mesure de mes jours, ce qu'elle est ; *je saurai combien je suis fragile.* » (Psaume XXXIX, 4.) Aucun moment ne vous appartient. Demain, dans une heure même, ce sera peut-être trop tard ? « Qu'est-ce que votre vie ? car elle n'est qu'une vapeur paraissant pour un peu de temps et puis disparaissant. » (Jacques IV, 14.) Mon souhait est que 1905 soit pour vous « un an de délivrance » du pouvoir de Satan.

Et quant à vous, chers jeunes lecteurs, qui pouvez vous réjouir dans le Seigneur, puissiez-vous faire toujours plus de progrès dans sa précieuse connaissance. « Que la parole du Christ habite en vous richement. » (Colossiens III, 16.) « Abstenez-vous de toute forme de mal. » (1<sup>re</sup> Thessaloniens V, 22) « Or notre Seigneur Jésus-Christ lui-même et notre Dieu et Père... veuille... vous affermir en toute bonne œuvre et en toute bonne parole. » (2<sup>e</sup> Thessaloniens II, 16, 17.)

Votre affectueusement dévoué,

ED. RECORDON, professeur.



## 1905

Sous la voûte étoilée  
La cloche de minuit,  
Lentement ébranlée,  
A vibré dans la nuit.

Déjà le grand silence  
Succède aux douze coups.  
L'an nouveau recommence.  
Que sera-t-il pour nous.

Seconde solennelle!  
Dans le sombre infini  
De la nuit éternelle,  
L'an dernier s'est enfui.

Promet-il l'allégresse,  
La santé, le bonheur?  
Parle-t-il de tristesse?  
Sens-tu trembler ton cœur?

L'avenir! Quel mystère!  
Quel abîme profond!  
Qui saurait sur la terre  
Le sonder jusqu'au fond?

\* \* \*

Dans la paix de la nuit, j'entends un doux murmure  
Mon cœur troublé se tait. J'écoute et je comprend -  
C'est la voix du grand Dieu dont toute la nature  
Reconnait la puissance. Il parle à Ses enfants :

« Il est une espérance :  
Jotte au vent ta frayeur,  
L'an nouveau qui commence  
Appartient au Seigneur.

» Oui, c'est Jésus qui t'aime  
Il ne peut t'oublier.  
Il demeure le même  
Fidèle et bon Berger : »

» Et pour chaque journée,  
Pour chaque lendemain,  
La promesse est donnée :  
Je te tiens par la main.

Ainsi prenons courage.  
L'Étoile du matin,  
Dissipant tout nuage,  
Éclaire le chemin.

» Ne crains pas! Ta faiblesse!  
Trouvera dans mon bras  
La force et la tendresse :  
Je guiderai tes pas.

Cet an nouveau peut être  
Le dernier ici-bas.  
Attendons notre Maître :  
Il ne tardera pas.

Si même sur la route	Amis, le jour commence,
Se cachait la douleur,	L'obscurité n'est plus.
Ne mets jamais en doute	Courons avec constance,
L'amour de ton Sauveur.	Regardant à Jésus.

M. R.

---

## Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LES JUIFS LAISSÉS DANS LE PAYS PAR

NÉBUCADNETSAR.

(2 Rois XXV, 22-26 ; Jérémie XL à XLIV.)

Avec le secours du Seigneur, nous désirons continuer ensemble, chers jeunes amis, l'étude biblique qui s'est poursuivie pendant bien des années sous la forme d'un dialogue entre Sophie et sa mère. Dorénavant, ce sera le père de Sophie, si vous le voulez bien, qui vous parlera de quelques vérités contenues dans la bonne parole de Dieu. Je ne sais s'il saura se mettre à votre portée aussi bien que la mère de Sophie ; il fera tout son possible pour cela. Mais si vous éprouvez quelque difficulté à comprendre ce que vous lisez, demandez à vos parents ou à vos amis chrétiens de vous l'expliquer plus simplement, ou bien adressez-vous directement au Rédacteur de la *Bonne Nouvelle* qui vous donnera avec plaisir les explications nécessaires.

Il est important que vous lisiez avec soin ces récits bibliques écrits à votre intention et de chercher à comprendre ce qu'ils vous présentent (1). Je sais,

(1) Ne manquez pas non plus de lire en entier les chapitres indiqués en tête de chaque sujet, ainsi que tous les passages cités.

mes chers enfants, que la plupart d'entre vous préférèrent les histoires de la *Bonne Nouvelle* aux explications de la Parole. Mais souvenez-vous que, si la *Bonne Nouvelle* renferme quelques petites histoires, c'est afin de vous faire comprendre par elles des enseignements divins, et ce sont surtout ces enseignements qu'il vous faut retenir avec soin. Lorsqu'un sujet de la Parole est placé devant vous, il contient naturellement une plus grande somme de vérités, de sorte qu'il faut faire un effort de plus pour comprendre et retenir ce que vous lisez. N'oubliez pas de demander au Seigneur qu'il vous accorde non seulement de garder ces choses dans votre mémoire, mais de croire ces « saintes lettres » qui peuvent vous rendre, comme Timothée, sages à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus (1).

\* \* \*

Nous continuerons donc, Dieu voulant, l'histoire du peuple d'Israël sous la domination gentile, en commençant par ce qui nous est dit des Juifs restés en Juda après la destruction de Jérusalem.

Vous vous souvenez d'avoir lu dans le dernier numéro de la *Bonne Nouvelle*, que le roi de Babylone avait établi sur les Juifs laissés dans le pays, un homme du nom de Guédalia. Ce petit reste du peuple s'accrut bientôt par le retour de Juifs précédemment exilés dans les pays voisins. Encouragés par Guédalia, qui exhortait le peuple à être soumis aux Chaldéens, ils cultivèrent les champs et les vignes et récoltèrent en abondance.

Avec le peuple, il était aussi resté dans le pays quelques membres de la famille royale. Un d'entre

(1) 2 Timothée III, 14-17.

eux, nommé Ismaël, jaloux sans doute de voir le gouvernement confié à Guédalia, qui n'était point de naissance royale, résolut de le mettre à mort. Averti de ce projet criminel par un chef nommé Jokanan, Guédalia n'y ajouta pas foi. Ismaël et dix hommes avec lui vinrent à Mitspa où habitait Guédalia, et profitèrent du moment où ils étaient ensemble à table pour exécuter leur sinistre dessein. Guédalia, les Juifs qui l'entouraient, ainsi que les Chaldéens laissés en garnison à Mitspa, furent tous mis à mort. Le lendemain, Ismaël rencontra des hommes pieux qui venaient apporter des offrandes à l'Éternel. Craignant sans doute qu'ils ne le gênassent, il en égorga soixante-dix, et remplit une fosse de leurs cadavres ; puis il emmena captif tout le peuple avec l'intention de le faire passer chez les Ammonites.

Mais lorsque Jokanan et les chefs qui étaient avec lui, apprirent les crimes d'Ismaël, ils rassemblèrent leurs troupes pour le poursuivre et l'atteignirent à Gabaon. Heureux d'être délivré de ce sanguinaire usurpateur, le peuple revint avec Jokanan et s'arrêta à Kimham, près de Bethléem. Quant à Ismaël, il s'enfuit avec quelques hommes chez les fils d'Ammon, et dès lors il n'est plus parlé de lui.

Vous reconnaissez, chers jeunes lecteurs, en Ismaël, l'orgueil, la violence, la révolte, tous les traits qui caractérisaient les princes de Juda, tels que vous les avez remarqués en lisant leur histoire, surtout chez le dernier d'entre eux. Au lieu d'être reconnaissant envers Dieu qui l'avait sauvé de la captivité et même de la mort, Ismaël usa de la liberté dont il jouissait pour donner cours à sa mauvaise nature, triste spécimen de l'homme naturel dont il est dit : « Leurs pieds sont rapides pour verser le sang ; la destruction et la misère sont dans leurs voies, et ils n'ont point connu la voie de la

paix ; il n'y a point de crainte de Dieu devant leurs yeux (1). »

Les actes du méchant Ismaël avaient placé le peuple dans une fâcheuse situation vis-à-vis des Chaldéens dont ils pouvaient avec raison redouter la colère à cause de la mort du gouverneur et du massacre de la garnison. Aussi, pour échapper aux représailles qu'il redoutait, le peuple décida-t-il de s'enfuir en Égypte. Mais avant de mettre à exécution ce projet, tous, Jokanan en tête, vinrent vers Jérémie, afin qu'il demandât à l'Éternel ce qu'ils devaient faire, promettant d'écouter sa voix. Au bout de dix jours, l'Éternel répondit à Jérémie que le peuple n'avait rien à craindre de la part des Chaldéens, s'ils continuaient d'habiter le pays, qu'il serait avec eux pour les sauver de leurs mains, mais que, s'ils descendaient en Égypte, la colère de l'Éternel serait sur eux et qu'il les détruirait là. Mais au lieu d'obéir comme ils l'avaient promis, Jokanan et d'autres hommes que la Parole qualifie d'orgueilleux, ne voulurent pas croire les paroles de l'Éternel. D'accord avec tout le peuple, ils descendirent en Égypte emmenant Jérémie avec eux.

Si nous avons vu que les princes étaient toujours les mêmes, le peuple n'avait pas non plus changé. On le trouve désireux de connaître la volonté de Dieu et de la suivre, pourvu, hélas ! qu'elle sanctionne sa volonté. N'est-ce pas ce qui vous arrive quelquefois, mes jeunes amis ? N'êtes-vous jamais allés demander une permission ou un conseil, après avoir déjà décidé ce que vous vouliez faire, et n'avez-vous pas été fort mécontents si la réponse ne s'accordait pas avec votre désir ? Y en a-t-il peut-être même qui ont passé outre et ont ensuite récolté

(1) Romains III, 15-20.

les fruits amers de leur volonté propre, ainsi qu'il arriva au peuple de Juda? Une demande, une prière quelconque, est l'expression d'un cœur soumis, dépendant, obéissant. Alors, quelle hypocrisie que de présenter une prière, si l'on est décidé d'avance d'agir à sa tête.

Arrivé en Égypte, le peuple s'adonna à l'idolâtrie des habitants, conséquence nécessaire d'avoir abandonné Dieu pour chercher du secours dans le monde dont l'Égypte est toujours une figure. Là encore l'Éternel les avertit par Jérémie. Il leur rappela que l'idolâtrie de leurs rois et de leurs pères, ainsi que leur refus d'écouter les prophètes, avaient causé leur ruine, et qu'il n'en serait pas autrement pour eux maintenant. Ces paroles furent encore traitées de mensonges par les hommes et les femmes même, qui essayèrent de justifier leurs abominations en disant que précédemment, pendant qu'ils servaient leurs idoles, ils étaient à leur aise; mais que, depuis qu'ils y avaient renoncé, ils manquaient de tout.

Quel exemple de la perversité du cœur humain nous voyons là! Dès la chute, l'homme n'a cessé d'accuser Dieu d'être l'auteur de son malheur, et cela pour justifier ses mauvaises actions. Souvenez-vous, mes jeunes amis, que le fait de se justifier, après avoir péché, c'est accuser autrui et mentir; tandis que confesser son péché, c'est s'accuser soi-même et partant, le moyen de recevoir le pardon. Lisez le Ps. XXXII, surtout le verset 5.

Après avoir entendu ce triste raisonnement du peuple, Jérémie leur rappela que certainement les jugements de Dieu l'atteindraient en Égypte, qu'il y serait consumé par l'épée et par la famine, à l'exception d'un très petit nombre qui rentrerait en Juda. Selon une autre prophétie de Jérémie qui fut prononcée immédiatement après l'arrivée des Juifs en

Égypte (1), Nébucadnetsar, roi de Babylone, monta contre le Pharaon que l'Éternel livra entre ses mains ; car il lui avait donné la domination sur tous les royaumes de la terre (2).

C'est ainsi que ce reste de Juda, épargné par les Chaldéens lors de la prise de Jérusalem, tomba entre leurs mains en Égypte, pour n'avoir pas voulu écouter l'Éternel leur Dieu et le servir, malgré la grâce dont il avait usé envers eux. Salomon avait dit : « Parce qu'ils ont haï la connaissance et qu'ils n'ont pas choisi la crainte de l'Éternel, qu'ils n'ont point voulu de mon conseil, qu'ils ont méprisé toute ma répréhension, ils mangeront du fruit de leur voie et seront rassasiés de leurs propres conseils. Car la révolte des simples les tue, et la prospérité des sots les fait périr. Mais celui qui m'écoute habitera en sécurité et sera tranquille, sans crainte du mal (3). »

Vous désireriez, sans doute, savoir ce que devint Jérémie, mais la Parole ne nous en dit rien. Son service prophétique se termina avec la prédiction des jugements qui atteignirent le peuple en Égypte, lorsque Nébucadnetsar conquit ce pays. Son ministère avait duré plus de quarante ans, qui furent autant d'années de souffrances, causées par le triste état du peuple, pour ce cœur qui l'aimait si tendrement.

(1) Jérémie XLIII, 8-13.

(2) Jérémie XXVII, 6 ; Daniel II, 37-38.

(3) Proverbes I, 29-33.

(A suivre.)



## Jens Haven, le Danois.

Quel nom étrange, n'est-ce pas ? Vous ne le trouverez pas inscrit parmi ceux que le monde appelle illustres, mais bien mieux que cela, le nom de Jens Haven est écrit dans les cieux.

Jens Haven, missionnaire chez les Esquimaux du Labrador, fut l'un des premiers Européens qui travaillèrent à répandre la lumière de l'Évangile parmi ce peuple idolâtre et superstitieux. Il était natif du village de Wust en Jutland, où son père possédait une ferme. Élevé dans la crainte du Seigneur par ses parents et ses maîtres, le jeune Jens Haven n'en montrait pas moins un caractère violent et opiniâtre qui refusait de se soumettre aux appels de la grâce de Dieu. Mais que dit l'Éternel : « Ma parole n'est-elle pas comme un feu, et comme un marteau qui brise le roc ? » Jens Haven fut arrêté dans le chemin de sa propre volonté par un événement qui rappelle ce qui arriva à Martin Luther. Un soir que le jeune homme se trouvait seul au milieu de la campagne, loin de toute habitation, il éclata un orage d'une violence inouïe. La foudre tomba près de lui, labourant le sol à ses pieds. La secousse le jeta par terre où il demeura quelque temps privé de connaissance. Lorsqu'il revint à lui, faible et chancelant encore, il rassembla le peu de forces qui lui restait, se mit à genoux, et supplia Dieu d'avoir pitié de lui et de lui faire connaître Christ comme son Sauveur. Il se releva alors et se traîna jusqu'à sa demeure où il resta pendant quelques semaines, triste et abattu. Ses péchés lui apparaissaient comme une barrière infranchissable entre lui et le Dieu juste et saint, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. Mais la tristesse qui est selon Dieu opère une repentance à salut et, après bien de jours d'angoisse

et de luttés, Jens Haven put se reposer en paix sur l'œuvre parfaite du Seigneur Jésus, mourant pour lui sur la croix du Calvaire. Depuis ce moment-là sa vie changea complètement.

Désirant se vouer à l'œuvre du Seigneur, il se joignit aux frères Moraves, ces chrétiens dévoués dont nos lecteurs ont appris à connaître l'histoire dans la *Bonne Nouvelle* de 1903. Chaque membre de cette communauté devant exercer un métier utile, Haven résolut d'apprendre l'état de menuisier. Il vendit donc l'héritage paternel et s'en vint à Copenhague où il fit son apprentissage. L'ayant terminé en 1748, il se rendit à Herrnhut, le berceau et le quartier général des frères Moraves, où il s'établit.

Quatre ans plus tard, Christian Erhardt fit un premier effort pour annoncer l'Évangile aux Esquimaux du Labrador. Il fut massacré ainsi que ses compagnons par ces populations sauvages qui repoussaient toute influence étrangère, et la terrible nouvelle rapportée à Herrnhut plongea la paisible communauté dans la consternation. Que faire maintenant, et qui oserait de nouveau s'aventurer sur ce rivage inhospitalier? Pourtant là vivaient et souffraient des milliers d'âmes immortelles, un vaste champ de travail pour le Maître...

« Ce fut alors pour la première fois, dit Jens Haven, que je me sentis poussé à porter l'Évangile à ces peuplades et que je pris la ferme résolution, avec l'aide de Dieu, de mettre mon dessein à exécution. Je m'entendis avec un frère du nom de Nielsen, et nous décidâmes de saisir la première occasion qui s'offrirait à nous pour nous rendre au Labrador. »

Six années s'écoulèrent, puis Haven fut envoyé au Groenland où quelques missionnaires étaient déjà établis. Après y avoir séjourné quelque temps, il écrit :

« Je me trouvais exceptionnellement heureux. J'avais appris la langue groenlandaise, je m'étais attaché aux habitants du pays, et je commençais à croire que j'étais destiné à m'établir définitivement dans ces contrées. Mais à peine ces pensées eurent-elles pris possession de mon esprit, que ma quiétude fut troublée par un rêve étrange. Dans mon sommeil, je crus entendre une voix qui me disait : « Tu ne dois pas rester ici ; tu dois t'en aller vers un autre peuple qui n'a jamais entendu parler du Sauveur. » Je m'éveillai et j'essayai de faire taire la voix de ma conscience, j'y réussis assez bien et me rendormis. Mais, à ma grande stupéfaction, les mêmes paroles me furent répétées à deux reprises encore. Alors le sommeil me quitta et je pleurai abondamment. »

Jens Haven ne résista plus à l'appel céleste. Il s'en revint à Herrnhut où ses frères le recommandèrent à la grâce de Dieu ; puis il se mit en route à pied, traversant toute l'Allemagne pour gagner un port de mer hollandais. Là, il s'embarqua pour l'Angleterre, l'autorisation du gouvernement britannique lui étant indispensable dans son entreprise.

Il arriva à Londres, ne sachant pas un mot d'anglais, et ayant d'immenses difficultés à vaincre pour arriver à se mettre en communication avec les hautes personnalités qui seules pouvaient lui être utiles. Il demandait peu de chose ; seulement la permission de s'installer sous un ciel inclément, au milieu de populations sauvages et dégradées. Eût-il exigé les faveurs les plus considérables, il n'aurait pas rencontré de plus grandes hésitations à se les voir accorder. Enfin, le gouverneur général de Terre-Neuve, sir Hugh Palliser, donna à Haven une lettre de recommandation pour le gouverneur de la ville de St-Jean, située dans cette île. Le missionnaire

s'embarqua sur un navire marchand et, après bien des mois d'une navigation pénible, arriva à destination.

Après avoir fait parvenir sa lettre au gouverneur de St-Jean, Jens Haven dut encore attendre patiemment l'autorisation du grand homme. Il occupa ses loisirs forcés en exerçant son métier de menuisier, et repoussa noblement les offres séduisantes qui lui étaient faites de s'établir en Terre-Neuve et d'y réaliser rapidement une grande fortune.

Enfin, le document ardemment souhaité lui parvint sous la forme d'un sauf-conduit. «Jusqu'à ce jour, disait cet écrit, les Esquimaux ont été considérés par nous comme des voleurs et des meurtriers ; mais M. Haven ayant formé le dessein de les instruire dans les vérités du christianisme, nous décrétons, en vertu des pouvoirs à nous transmis, que tous les hommes de bonne volonté aient à prêter assistance au dit M. Haven en toute occurrence. » *(A suivre)*

---

### Plus que vainqueurs.

C'est le soir ; le soleil couchant éclaire de ses derniers rayons la plaine où quelques heures auparavant les régiments s'entrechoquaient dans une furieuse mêlée. La bataille est terminée, morts et blessés sont couchés côte à côte ; il n'y a plus pour eux de distinction de rang ni de nationalité ; devant l'éternité tous sont égaux.

Près de l'affût d'un canon démonté gisait un jeune garçon. Son visage était pâle, mais très tranquille, et sa petite main, brunie par le grand air, reposait encore sur le tambour qu'il avait si fièrement porté au plus fort du combat. Un officier qui parcourait le

champ de carnage s'arrêta aux côtés du blessé ; il ne lui fallut qu'un coup d'œil pour voir qu'il se mourait. L'officier se pencha vers le jeune tambour et lui dit doucement :

— Je crains que tu ne sois grièvement atteint.

— Oui, mon colonel ; ils disent que je m'en vais. Mais tout est bien ! » et un pâle sourire illumina les traits altérés de l'adolescent.

— Tu n'as donc pas peur de mourir ?

— Non, colonel ; autrefois, oui, mais plus maintenant.

— Et pourquoi pas, mon garçon ?

D'une main que la souffrance faisait trembler, l'enfant tira de sa poche une petite Bible. « Ma mère me l'a donnée le jour où je quittais la maison, fit-il, et je lui promis de la lire. J'ai tenu parole, et ainsi j'ai appris à connaître le Seigneur Jésus comme mon Sauveur bien-aimé. C'est tout écrit dans le livre, » ajouta-t-il d'une voix affaiblie ; « c'est si clair et Il m'aime tant. »

— Et bientôt tu Le verras là-haut, » dit l'officier en soulevant doucement la tête du mourant. « Puis-je faire quelque chose pour toi ? » ajouta-t-il. « Veux-tu que j'écrive à ta mère ? »

— Oh ! oui, colonel ; faites-le, je vous en prie. Dites-lui ce que la Bible a été pour moi et que par son moyen je sais que le Seigneur Jésus me recevra auprès de Lui. Dites-lui aussi que j'ai été heureux en cherchant à le suivre et à le servir. Pauvre maman ! j'aurais aimé la revoir et l'embrasser encore une fois, mais je n'ai pas peur de partir pour être avec mon Sauveur.

A l'horizon, le soleil avait disparu et dans le silence de cette paisible soirée d'été l'âme du jeune tambour s'en alla auprès du Seigneur. L'officier emporta pieusement la petite Bible et quelques jours

plus tard la remit lui-même à la pauvre mère. Celle-ci essuyant ses larmes, remercia Dieu qui avait recueilli auprès de Lui son fils bien-aimé.

\*  
\*  
\*

Au cours d'une terrible bataille, un soldat chrétien fut mortellement blessé. Quelques camarades l'emportèrent hors de la mêlée dans l'espoir de rencontrer une ambulance. Mais lui, sentant sa fin approcher, les supplia de le laisser au bord de la route afin qu'il pût y mourir en paix. Les soldats obéirent et retournèrent au combat. Quelques instants plus tard, un officier passa à bride abattue. Mû par un sentiment de pitié à la vue du malheureux gisant ainsi seul et abandonné, il arrêta son cheval, et mit pied à terre. « Ne puis-je rien faire pour vous ? » demanda-t-il.

— Rien, mon officier !

— Puis-je vous chercher un peu d'eau ?

— Je vais mourir ! fut la tranquille réponse.

— Mais alors ne puis-je transmettre un message de votre part à votre femme et à vos enfants ? insista l'officier dont le cœur bienveillant se serrait à la vue de tant de souffrances supportées si vaillamment.

— Capitaine, fit le soldat, il y a *une* chose que vous pouvez faire pour moi. Si vous voulez bien ouvrir mon havre-sac et y prendre ma Bible, vous me lirez un verset à la fin du XIV<sup>me</sup> chapitre de Jean. Ce verset parle de « paix. » Si vous faites cela, je vous en serai reconnaissant.

L'officier obéit immédiatement au désir du mourant, et lut distinctement ces paroles de consolation : « Je vous laisse la paix ; je vous donne *Ma* paix ; je ne donne pas moi, comme le monde donne. Que votre cœur ne soit pas troublé, ni craintif. »

— Je vous remercie, capitaine, murmura le soldat. « Cette paix, je la possède ; je vais auprès de mon Sauveur ; il ne me faut rien de plus. »

L'officier, vivement ému, replaça la Bible où il l'avait prise, serra la main du blessé et se remettant en selle partit dans la direction du champ de bataille. Moins d'une heure après, il fut lui-même frappé par une balle et, tombant de son cheval, fut transporté loin du lieu de combat. La civière sur laquelle il était étendu passa tout près de l'endroit où il s'était entretenu avec le blessé, et il put voir que celui-ci avait expiré. « Oh ! murmura le capitaine ; je suis mourant, moi aussi ; mais moi je n'ai pas de paix et pas de Sauveur ! »

Après une longue marche, les porteurs de la civière atteignirent une ambulance ; tous les soins furent prodigués à l'officier, mais en vain. Sa blessure était mortelle. Ses forces déclinaient rapidement mais, avant de rendre le dernier soupir, il réussit encore à rapporter l'incident que nous venons de retracer. Qui dira si la fin triomphante de l'humble soldat ne fut pas le moyen choisi par Dieu pour diriger les yeux de l'officier, jusqu'alors indifférent et hostile, sur le Rédempteur mourant sur la croix ? Nous ne savons ce qui se passa entre son âme et Dieu, mais nous sommes assurés qu'à la onzième heure il pouvait lui aussi s'approprier le salut parfait qui est offert à tout pauvre pécheur et s'écrier, en passant par la sombre vallée : « Grâce à Dieu, qui nous donne la victoire, par Jésus-Christ notre Seigneur ! »

## Réponses aux questions du mois de décembre

- 1° A Nicodème. (Jean III, 1.)
- 2° Saül. (1 Samuel IX, 9; XXIV, 18, etc.)
- 3° Le jeune homme riche. (Marc X, 17-22.)
- 4° Le brigand sur la croix. (Luc XXIII, 40-43.)
- 5° Jakin (il affermira) et Boaz (en lui est la force). (1 Rois VII, 21.)
- 6° Hiram. (1 Rois VII, 13-22.)
- 7° Matthieu XXI, 33.
- 8° 1 Corinthiens XV, 24.

## Questions pour le mois de janvier.

A lire en janvier Genèse I-XVII.

- 1° Montrer par un passage des Proverbes et un de l'épître aux Hébreux, à qui Dieu s'adressait en Genèse I, 26
  - 2° Quel autre livre de la Bible débute par les mêmes paroles que la Genèse ?
  - 3° Combien de prophéties concernant le Seigneur Jésus relevez-vous dans votre lecture ?
  - 4° Quelle assertion incorrecte relevez-vous dans les paroles d'Ève ? (Genèse III, 2-4.)
  - 5° Trois points de contraste entre le premier et le second Adam. (Comparez Genèse I-III, avec 1 Corinthiens XV.)
  - 6° Quelle est la première ville dont parle la Bible ?
  - 7° Combien d'allusions à l'histoire d'Hénoch trouvez-vous dans le Nouveau Testament ?
  - 8° Pendant combien de temps Noé fut-il dans l'arche ?
-



## Jens Haven, le Danois.

( Suite de la page 16 )

Ces injonctions, toutes positives qu'elles parussent, ne semblèrent pas d'abord destinées à faciliter la tâche du missionnaire. Le capitaine qui l'amena vers le Nord ne cessa de placer des obstacles sur son chemin. « Il alla jusqu'à me dire, raconte Jens Haven, qu'un projet avait été formé pour massacrer tous les Esquimaux. Cette nouvelle me plongea dans la consternation et je suppliai le Seigneur de me venir en aide, car la situation me paraissait sans issue. Comme j'étais assis dans ma cabine, occupé à noter dans mon journal les tristes impressions de la journée, le capitaine entra et, remarquant mon air abattu, me demanda si j'avais l'intention de porter plainte devant les autorités. « Non, répondis-je, mais j'en appellerai contre vous

» à un plus grand que les gouverneurs de ce monde.  
» Dieu sait quels sont vos desseins criminels. Il sait  
» que vous avez pris son Nom en vain et que vous  
» vous moquez de son œuvre. » Ces paroles jetèrent  
la terreur dans l'âme de cet homme. Dieu s'en servit  
pour le briser ; il se reconnut pécheur, supplia le  
Seigneur de lui pardonner et me promit de m'aider  
de tout son pouvoir, ce qu'il fit du reste fidèlement. »

Parvenu enfin au but désiré, le missionnaire décrit  
ainsi sa première entrevue avec un des indigènes :

« Ce fut le 4 septembre que j'eus la grande joie  
de voir un Esquimau entrer avec son canot dans le  
port. Je courus à sa rencontre et lui parlai amica-  
lement, me servant de la langue groenlandaise.  
Vous vous figurez mon bonheur en constatant qu'il  
me comprenait. Je le priai de m'amener quatre chefs  
de sa tribu... Ceux-ci me demandèrent de les ac-  
compagner jusqu'à une île peu éloignée de la côte,  
une heure de navigation à peine. « Vous trouverez  
» là, ajoutèrent-ils, nos femmes et nos enfants qui  
» vous accueilleront comme un ami. » L'entreprise  
était hasardeuse ; qui sait quel piège pouvait cacher  
cette cordialité inusitée ? Mais je ne voulus pas  
reculer. Je me tournai vers Dieu et lui dis : « Sei-  
» gneur, c'est en ton Nom que je vais avec eux. S'ils  
» me tuent, alors ma tâche ici-bas sera terminée et  
» je m'en irai auprès de Toi. S'ils épargnent ma vie,  
» alors je saurai que c'est ta volonté qu'ils entendent  
» et qu'ils acceptent ton Évangile. » Je m'embarquai  
avec eux, et au moment où notre canot arriva en vue  
de l'île, un cri s'éleva : « Notre ami est venu ! » Les  
chefs me portèrent à terre et je me vis entouré de  
toutes parts par une foule d'Esquimaux qui se pres-  
saient pour voir « l'homme du Midi, » comme ils  
m'appelaient. Avec beaucoup de peine je réussis à  
les faire asseoir en rangs devant moi, et tout de suite

je leur fis connaître le but de ma visite. Je leur dis que j'étais venu pour leur parler du Dieu d'amour qui avait donné son Fils pour eux. Puis j'ajoutai que, s'ils désiraient en entendre davantage, mes frères et moi reviendrions l'année suivante, que nous nous établirions au milieu d'eux et que chaque jour nous leur parlerions du chemin du salut. »

Mais les choses n'allèrent pas aussi promptement que l'avait espéré Jens Haven. Deux fois il dut se rendre en Angleterre et deux fois en Allemagne, pour s'assurer de l'appui de la communauté de Herrnhut. Enfin, en 1770, la colonie de Naïn fut fondée sur la côte inhospitalière du Labrador. A ce moment-là, il semble que Haven ait jeté un dernier regard de regrets au monde civilisé qu'il allait quitter pour toujours. Un instant il hésita devant cet exil volontaire; l'isolement lui parut trop complet, le sacrifice à faire trop douloureux. Mais l'hésitation ne dura pas. Jens Haven se fortifia dans le Seigneur, et les yeux fixés sur le Chef et le Consommateur de la foi, il mit à la voile pour le Labrador. Il ne partait pas seul; à Londres, Dieu lui avait fait rencontrer celle qui devait être la compagne de sa vie, une femme pieuse et dévouée qui consentit joyeusement à suivre son mari vers les solitudes glacées où le Maître l'appelait. Arrivés au Labrador, leur premier soin fut de se bâtir une maison. Ils s'y occupèrent activement pendant deux mois, les Esquimaux les observant de loin, mais ne songeant jamais à leur offrir aucun secours. Quelquefois cependant ils s'approchaient et prêtaient l'oreille aux discours des étrangers. Mais que d'efforts inutiles, que de déceptions, que d'épreuves de foi devaient rencontrer ces quatorze chrétiens aux prises avec cent tribus païennes.

Voyant que les indigènes ne venaient pas à eux, ces hommes infatigables résolurent d'aller les trou-

ver. Alors ce furent de longs voyages au cœur de l'hiver, à travers les plaines incultes et désolées, dans des traîneaux tirés par des chiens ; il fallait camper à la belle étoile, dormir dans des trous creusés dans la neige, souvent sans nourriture et, ce qui est pire encore, sans feu. Car au Labrador on ne trouve ni bois, ni tourbe, ni charbon. Sous ce rapport, cette contrée est moins bien partagée que la Laponie elle-même, où, dans chaque hutte, un foyer flambe joyeusement pour accueillir le voyageur. Les Esquimaux ne connaissent qu'un moyen de chauffage bien primitif : on remplit une sorte de cuvette en terre très évasée de mousse desséchée, en guise de mèche, et l'on alimente la flamme au moyen de tranches de graisse de baleine ou de phoque. Ainsi, l'Esquimaux ne montre pas son hospitalité en empilant les bûches sur le brasier, mais en ajoutant de la mousse et de la graisse à sa lampe rustique.

Toutes maigres que fussent ces ressources, les missionnaires ne se réjouissaient pas moins de les rencontrer après leurs longues journées de marche sous un ciel inclément. La femme de Jens Haven faisait souvent partie de ces expéditions. Elle était bien reçue par les pauvres femmes indigènes qui, méprisées et maltraitées par les hommes, recevaient avec joie la Parole de vie.

Quelque temps s'écoula sans que les missionnaires vissent aucun résultat de leurs travaux. Puis la bonne semence commença à germer, mais tout d'abord ce fut en vérité le « jour des petites choses. »

(A suivre.)

## Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

(Suite.)

### LE PROPHÈTE ÉZÉCHIEL.

Ainsi que nous l'avons vu, Israël et Juda ont été infidèles à l'Éternel ; c'est pourquoi le jugement est tombé sur chacun de ces royaumes. L'Éternel, malgré cela, n'a jamais retiré ses yeux de dessus ce peuple rebelle qui aujourd'hui encore, comme aux premiers temps de sa réjection, est « bien-aimé à cause des pères. » (Romains XI, 28.) Malheur à ceux qui l'oppriment et le maltraitent ! N'est-il pas écrit que celui qui le touche, touche la prunelle de l'œil de Jéhova ? (Zacharie II, 8.)

Nous verrons, au cours de notre étude, que, même éloigné de son pays et sous le châtement, ce peuple est encore l'objet des soins de Dieu. S'il ne peut s'adresser à lui directement, il veut encore lui faire entendre sa voix par le ministère des prophètes.

Ceux-ci se répartissent en trois catégories, d'après les circonstances dans lesquelles se trouvait le peuple au moment où ils prophétisèrent.

Les uns exercèrent leur ministère avant la transportation, d'autres pendant qu'elle avait lieu, d'autres encore après cet événement important, duquel Ézéchiel date ses prophéties. Je vous laisse le soin de nommer vous-mêmes ces prophètes et de les classer ; vous verrez ainsi à quel moment de l'histoire d'Israël se place leur ministère.

Nous nous occuperons tout d'abord d'Ézéchiel, le premier des prophètes de la captivité, et examinerons sommairement, Dieu voulant, ce que son livre renferme. Vous verrez combien vous avez encore à apprendre dans cette riche parole de Dieu ; mais ne vous découragez pas. Si quelquefois vous avez de

la peine à comprendre, lisez-la néanmoins toujours; étudiez-la avec soin, en vous souvenant que le Seigneur donne de l'intelligence en toutes choses. Qu'il bénisse aussi, lui-même, et d'une façon particulière, votre lecture et votre étude.

Ézéchiél, fils de Buzi, était sacrificateur; son nom signifie « la force de Dieu. » Il fit partie des captifs emmenés en Chaldée avec Jehoiakin, onze ans avant la destruction de Jérusalem. Nous voyons, au premier chapitre de son livre, qu'il se trouvait au milieu de ses compagnons de captivité sur les bords du fleuve Kebar, un des affluents de l'Euphrate. L'Éternel l'appela au ministère de prophète la cinquième année de sa transportation.

Sur les bords du Kebar, il eut une vision grandiose, remarquable à tous égards. Il aperçut d'abord un vent de tempête venant du nord, une grosse nuée et un feu qui s'entortillait; il y avait une splendeur tout autour. Au milieu du feu, on voyait comme de l'airain luisant et la ressemblance de quatre animaux ayant quatre ailes et des têtes à quatre faces; ils étincelaient autant que l'airain poli. Au-dessus de ces animaux, se déroulait une étendue de cristal, et au-dessus encore la ressemblance d'un trône de la couleur d'une pierre de saphir (bleu transparent). Enfin plus haut comme l'aspect d'un homme. Tout ce qui entourait ce trône avait l'apparence du feu et de l'airain luisant; et tout autour il y avait encore comme la splendeur d'un arc-en-ciel. C'était la ressemblance de la gloire de l'Éternel, nous dit le prophète (1).

Cette vision solennelle nous amène à comprendre que les voies de Dieu en gouvernement, ici-bas, sont immuables et en parfait accord avec le caractère de

(1) Ézéchiél I.

Celui qui siège sur ce trône. Ce dernier était jadis au milieu du peuple et dans le temple où la gloire de l'Éternel se manifestait. C'est pourquoi l'état du peuple étant au pire, le jugement a dû nécessairement s'exercer à son égard. Dans cette vision, tout parle de jugement : le feu et l'airain luisant en sont les symboles bien connus. Cependant l'arc-en-ciel entoure ce trône. Cela nous rappelle que Dieu n'oublie nullement son alliance et ses promesses, car il est l'Éternel, celui qui ne change absolument pas. Aussi dit-il, par le moyen d'Ézéchiel : « Vous saurez que je suis l'Éternel. » Si les ennemis de Dieu et de son peuple doivent l'apprendre par le jugement, les fidèles le sauront soit aussi par le jugement, c'est vrai, soit ensuite par la grâce qui restaure. Comme l'Apocalypse, le livre d'Ézéchiel commence par nous montrer le trône du gouvernement jugeant le mal arrivé au comble ; mais les deux livres se terminent non sur le jugement, mais par la restauration du peuple et la bénédiction de la terre.

Les animaux, ou anges, dont il est question dans la vision (voir ch. X), figurent, en rapport avec la création, les attributs de Dieu dans l'exercice du jugement qui va avoir lieu. La face d'homme représente l'intelligence ; celle du lion, la force ; celle du bœuf, la patience et la persévérance ; celle de l'aigle, la rapidité.

En lisant le prophète Jérémie, nous apprenons que Dieu, dans sa miséricorde, usait encore de patience à l'égard de Juda, tandis qu'ici nous le voyons dans ses attributs de juge. Il s'apprête à exercer le jugement sur son peuple et sur d'autres nations encore, car Ézéchiel a aussi prophétisé sur les peuples qui étaient en rapport avec Israël ; eux aussi devaient être assujettis à Nebucadnetsar, auquel Dieu avait confié le gouvernement sur la terre

A la vue de ce spectacle imposant, Ézéchiél tomba sur sa face ; mais quelqu'un lui dit : « Fils d'homme, tiens-toi debout sur les pieds (1). » C'est alors que l'Éternel commença à lui communiquer tout ce qu'il avait à dire contre Israël et d'autres peuples, dans une série de visions qui se succédèrent dans l'espace de 22 années. Il y en a treize, au moins, que mes jeunes lecteurs pourront chercher eux-mêmes : elles commencent toutes avec l'indication de l'année, du mois et du jour. Ézéchiél, comme nous l'avons dit, compte toujours les années depuis la transportation de Jehoïakin.

Avant de passer à l'étude sommaire du livre d'Ézéchiél, j'aimerais que vous puissiez retenir certaines choses importantes qui font ressortir la différence qu'il y a entre le ministère de ce prophète et celui de Jérémie. Celui-ci demeurait dans le pays, tandis qu'Ézéchiél était en captivité. Au temps de Jérémie, Jérusalem et le temple subsistaient et le trône de Dieu se trouvait dans la ville. Dans ces circonstances, le prophète s'adresse au roi et au peuple, de la part de l'Éternel, pour les inviter à revenir à Lui, quoique les dernières limites de sa patience fussent atteintes. Ézéchiél, au contraire, était avec les captifs, loin de Jérusalem et du trône de Dieu sur la terre. Ézéchiél voit le trône en Chaldée (ch. I), et il est transporté en vision à Jérusalem pour y considérer le même trône et assister, hélas ! au départ de la gloire de l'Éternel qui allait quitter le temple consacré jadis par Salomon. (2 Chroniques, VIII, 1-3.)

La différence qui existe entre la position respective de ces deux prophètes vis-à-vis du peuple,

(1) Ézéchiél II, 1.

explique plusieurs traits caractéristiques du livre d'Ézéchiél.

Ainsi, nous y apprenons dès l'abord que le trône n'est plus à Jérusalem, mais élevé au-dessus de la terre, et que la gloire de l'Éternel s'est retirée de sa maison ici-bas, par degrés et comme à regret. Le gouvernement de la terre, qui avait Jérusalem pour centre, est conféré aux gentils en la personne de Nebucadnetsar, et les Juifs infidèles sont devenus ses captifs.

Le prophète est toujours appelé « *fils d'homme* (1) », titre que prend le Seigneur Jésus, lorsqu'il est rejeté par son peuple. L'Éternel ayant été rejeté, le prophète qui était en quelque sorte son représentant, se trouvait dans la même position et cependant il devait témoigner pour Lui : « soit qu'ils écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien (2) », lui avait-il été dit.

La promesse n'est plus faite au peuple, mais à l'individu, et la responsabilité est individuelle aussi : « L'âme qui péchera, celle-là mourra (3) » est-il écrit encore.

Autre trait particulier au prophète qui nous occupe : Ézéchiél s'adresse souvent à Israël ; quoique les dix tribus fussent captives en Assyrie depuis longtemps déjà, il considère ainsi le peuple comme un tout, le jugement sur Juda étant pour lui un fait accompli, et les deux fractions de ce peuple étant dans la même condition. Il en annonce aussi la réunion et la restauration pour le jour millénaire.

Le mois prochain, D. v, nous nous occuperons quelque peu du livre lui-même et de sa division.

(A suivre).

(1) Ézéchiél II, 1 ; III, 1 ; IV, 1, etc.

(2) III, 11.

(3) XVIII, 4.

## Martin Luther.

*(Suite)*

## CHAPITRE X

*Luther à la Wartbourg.*

A vues humaines, Luther se trouvait dans une position extrêmement périlleuse. En supposant même que l'on respectât — chose assez peu probable — le sauf-conduit qui lui avait été remis pour son voyage de retour, ses ennemis allaient tout mettre en œuvre pour étouffer sa voix dès qu'il serait rentré à Wittemberg. En effet, avant qu'il n'eût quitté Worms, Aleander avait renoué ses intrigues auprès de Charles-Quint, et celui-ci accueillit avec faveur ses propositions malveillantes, soit qu'il estimât avoir assez fait en consentant à entendre le défenseur de l'Évangile, soit qu'il fût pressé, par d'autres soucis, de voir la paix rétablie en Allemagne. C'est pourquoi, à l'instigation du légat du pape, il signa un édit mettant Luther au ban de l'empire dès son retour à Wittemberg.

Mais l'électeur de Saxe résolut de prévenir le danger. Connaissant le caractère audacieux de son protégé, sachant comme il haïssait toute dissimulation, toute précaution même, il résolut de l'arracher par ruse au théâtre de son activité et de le contraindre bon gré mal gré à laisser passer le plus gros de l'orage.

Avant de rentrer à Wittemberg, Luther résolut de rendre visite à quelques membres de sa famille qui habitaient dans un petit village de la Thuringe. Après les avoir quittés, il regagnait la grand'route, quand, passant par un défilé très étroit, sa voiture fut attaquée par cinq cavaliers masqués et armés de pied en cap. Deux d'entre eux se jetèrent à la

tête des chevaux et se saisirent du cocher. Les deux compagnons de Luther, qui étaient dans le secret, s'enfuirent. Les autres faux brigands arrê-  
tèrent le réformateur, le menacèrent même de leurs fusils, jetèrent sur lui un manteau de chevalier et l'entraînèrent à leur suite, à toute vitesse, dans les profondeurs de la forêt. Une fois hors de vue du cocher, qui ne tarda pas à être relâché plus mort que vil, ils ralentirent leur allure, firent monter leur prisonnier sur un cheval qu'on avait caché derrière les arbres et après avoir fait mille détours pour dépister tous ceux qui auraient tenté de se mettre à leur recherche, ils parvinrent, très tard dans la soirée, au château de la Wartbourg. A un signal donné, la porte s'ouvrit et Luther put enfin mettre pied à terre dans la cour intérieure; n'ayant pas l'habitude de voyager à cheval, il était épuisé de fatigue. On le conduisit aussitôt à son appartement où il trouva un équipement complet de chevalier dont ses étranges compagnons le revêtirent aussitôt, après lui avoir enlevé son costume ecclésiastique. Ils lui enjoignirent aussi de laisser croître sa barbe et ses cheveux, afin que personne ne le reconnût, et l'informèrent que dorénavant on le désignerait sous le nom du « chevalier Georges. »

C'est ainsi que Dieu avait préparé pour son serviteur une retraite où il était à l'abri des machinations de ses adversaires, tout en se reposant des grandes fatigues de corps et d'esprit qu'il venait d'endurer et en se préparant, par la méditation et la prière, aux nouveaux combats qui l'attendaient. « L'Éternel te délivrera du piège de l'oiseleur, de la peste calaniteuse. Il te couvrira de ses plumes, et sous ses ailes tu auras un refuge. » (Ps. XCI, 3, 4.)

En Allemagne, la consternation fut générale. Les adversaires de l'Évangile se demandaient avec effroi

si leur puissant antagoniste était mort ou vivant. Mort, on les rendait comptables de sa brusque fin et la honte d'un assassinat s'ajouterait au discrédit grandissant qui les frappait. Vivant, ils avaient encore à redouter sa voix retentissante, qui résonnait aux oreilles du peuple comme l'annonce d'une ère nouvelle. Ils cherchèrent donc à noircir sa mémoire dans le cœur de tous ceux qui l'avaient connu et renforcèrent les termes de l'édit impérial, le traitant « de fou, de blasphémateur, de diable sous le capuchon de moine. »

Les amis de Luther avaient le cœur rempli de tristesse. C'en était-il donc fait de l'œuvre merveilleuse que Dieu venait de créer? Un réveil général commençait à se dessiner, et l'instrument de ce réveil disparaissait au moment même où chacun, ayant vu la lumière, demandait à en recevoir toujours plus. Cependant la semence jetée dans les cœurs était impérissable; elle ne pouvait que germer ici avec plus de vigueur, là avec moins d'exubérance; mais déjà répandue dans toute l'Allemagne, elle allait y produire des fruits nombreux tant dans le pays qu'au delà des frontières.

Le « chevalier Georges » trouva à la Wartbourg une existence à laquelle il n'avait jamais été habitué; son activité dévorante subit un temps de repos forcé. Il avait toute liberté pour circuler dans l'intérieur du vieux manoir, mais il lui était interdit de sortir de l'enceinte extérieure. Chacun se montrait attentif à ses moindres désirs; jamais il ne s'était vu mieux traité. Néanmoins cette oisiveté forcée ne tarda pas à réagir sur sa santé; il passait des nuits entières sans sommeil et fut de nouveau assailli de cruelles angoisses dans son âme. Il croyait, dans ses insomnies, voir Satan s'avancer au-devant de lui pour le combattre. Un jour même, tandis qu'il écrivait assis

devant sa table, il aperçut si nettement le diable rôdant autour de lui, comme un lion qui guette sa proie, qu'il saisit son encrier et le jeta contre l'esprit malin. La vision s'évanouit et l'encrier se brisa contre la paroi en y faisant une grande tache noire que l'on montre encore aux visiteurs.

Pour se donner de l'exercice physique dont il avait le plus grand besoin, Luther se risqua à entreprendre de courtes excursions, qu'il ne tarda pas à prolonger, en dehors du château. Toujours vêtu de son manteau de chevalier, une lourde chaîne d'or à son cou, il était accompagné d'un fidèle domestique, grossier dans ses allures, mais d'un dévouement à toute épreuve. Tout, dans la nature, intéressait le réformateur, lui parlait de la grandeur de Dieu et de sa sagesse infinie. Musicien lui-même, il ressentait un vif plaisir à écouter le chant des oiseaux; il les admirait en les regardant construire leurs nids. Il n'était pas jusqu'aux corbeaux qui n'eussent le don de l'intéresser quand il les voyait se réunir pour délibérer gravement; ils lui donnaient, disait-il, de bonnes leçons en politique. Les animaux de la forêt adoucissaient sa solitude; les fleurs sauvages, les nuages, les étoiles, tout attirait son esprit observateur. « O Éternel, » pouvait-il dire avec le psalmiste (Ps. CXLV, 15, 16), « les yeux de tous s'attendent à toi et tu leur donnes leur nourriture en son temps. Tu ouvres ta main, et tu rassasies à souhait tout ce qui a vie. »

Un jour, il exprima le désir de se joindre à une troupe de chasseurs dont aucun ne le connaissait. L'entrain était général; les chiens parcouraient les taillis, faisant sortir le gibier de ses retraites. Luther contemplait ce spectacle animé, tout nouveau pour lui, quand soudain un levraut vint se blottir, tout effaré, à ses pieds. Luther se baissa,

prit doucement le petit animal, l'enveloppa dans une des longues manches de sa tunique et se jeta rapidement de côté. Quelques instants plus tard, les chasseurs passèrent près de lui au grand galop sans rien remarquer, mais les chiens flairèrent le levraut, l'arrachèrent en un clin d'œil du refuge où il s'était blotti et le tuèrent. Luther ne put retenir un cri de douleur. « N'est-ce pas là, dit-il, l'image du diable dont les chiens, c'est-à-dire le clergé, se mettent à la poursuite des pauvres âmes. O pape et toi, Satan, c'est ainsi que vous cherchez à faire périr des malheureux qui ont été arrachés à la mort. »

Mais le « chevalier Georges » n'oubliait pas les pauvres âmes qui avaient faim et soif de la vérité. Si on lui avait enlevé la liberté de la parole, sa plume devint plus active que jamais, et de nombreux écrits descendirent de la Wartbourg, destinés à instruire, à consoler et à édifier le peuple. Bien que ces livres ne fussent pas signés, on ne pouvait manquer d'en reconnaître l'auteur, et d'un bout à l'autre de l'Allemagne, ce fut un cri de joie et de soulagement : « Notre père vit ! » L'archevêque de Mayence ayant organisé une grande exposition de reliques, tout en rouvrant le marché des indulgences, Luther lui adressa de si vives remontrances que le prélat lui écrivit humblement et lui fit amende honorable.

Cependant Luther voulait mettre entre les mains du peuple l'arme la plus redoutable qu'il pût lui donner pour combattre l'erreur et l'impiété : la parole de Dieu, « l'épée de l'Esprit » (Éph. VI, 17), « plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants » (Hébr. IV, 12.) Il en avait déjà traduit quelques courts fragments et s'était senti stimulé par là à pousser cette œuvre plus avant. Jamais à Wittemberg il n'aurait trouvé le temps ni la tranquillité nécessaires

à l'accomplissement d'une tâche pareille ; à la Wartbourg, au contraire, toutes les circonstances l'y encourageaient. En outre, il éprouva personnellement des bénédictions particulières en accomplissant ce travail. Affaibli dans sa santé par toutes les épreuves qu'il venait de traverser, solitaire, découragé par les intrigues toujours renaissantes de ses ennemis, parfois même par les excès de zèle de ses amis, il trouva dans cette source toujours nouvelle les rafraîchissements dont son âme avait besoin. « Ce livre, » écrivit-il, « est le soleil où tous les maîtres fidèles ont puisé leur enseignement. Je voudrais qu'il lût dans toutes les mains, dans toutes les bouches, lu par tous les yeux, écouté par toutes les oreilles, qu'il fût enfin le trésor de tous les cœurs, et il le deviendra, j'en ai la confiance. »

N'ayant pas à sa disposition des textes suffisants pour traduire l'Ancien Testament, il entreprit tout d'abord la traduction du Nouveau et la termina dans l'espace remarquablement court de trois mois ; dès son retour à Wittenberg, il la revit en collaboration avec Mélancton. La revision terminée, le manuscrit passa aux mains de l'imprimeur qui se mit à l'œuvre avec ardeur. Trois presses étaient continuellement employées à ce travail et livraient 10,000 feuilles par jour. La première édition parut en deux volumes, le 21 septembre 1522, avec ce simple titre : « Le Nouveau Testament, en allemand. A Wittenberg. » Aucun nom de traducteur, ni d'éditeur. On en avait tiré 3000 exemplaires qui furent bientôt épuisés. La seconde édition parut en décembre de la même année, et quinze autres la suivirent dans l'espace de dix ans dans la même ville. En même temps, le Nouveau Testament s'imprimait à Augsbourg, à Bâle, à Erfurt, à Grimma, à Leipzig, à

Strasbourg; ces différentes villes en avaient publié 41 éditions en 1533.

Quant à la traduction de l'Ancien Testament, Luther y travailla avec non moins de zèle. Il en publia différentes portions au fur et à mesure qu'il avançait. La première Bible entière parut en Allemagne en 1534. Elle fut accueillie avec des transports d'allégresse. Ceux qui n'avaient pas le moyen d'acheter le précieux volume, l'empruntaient à leurs voisins et en apprenaient de longs passages par cœur. Leur joie ne connaissait pas de bornes en voyant ainsi tout le déploiement de la grâce de Dieu envers les pauvres pécheurs et en constatant aussi combien tout le mouvement de la Réformation s'accordait parfaitement avec les vérités de la Parole.

(A suivre.)

---

### « Aimes-tu Jésus ? »

Un chrétien, passant par la rue d'un village, remarqua quelques enfants qui jouaient devant les chaumières de leurs parents. L'un d'eux, un tout petit garçon, disait à son camarade encore plus jeune que lui :

— Jésus est là-haut, dans le ciel.

— Là-haut ? où donc ? questionna l'autre, interrompant ses jeux pour regarder le ciel dans lequel se poursuivaient de légers nuages.

Le passant s'arrêta et s'adressant à l'ainé des enfants, il lui demanda :

— Aimes-tu Jésus, mon petit homme ?

— Oui ! — sans la moindre hésitation.

— Et Jésus l'aime-t-il ?

— Quand je suis sage.

— Seulement quand tu es sage ? Ne l'aime-t-il donc pas quand tu es méchant ?

— Non.

— Ta maman l'aime-t-elle ?

— Oui, quand je suis sage.

— Mais ne l'aime-t-elle pas quand tu es méchant ?

— Non, elle me gronde.

— Ah ! elle te gronde ! Eh bien ! vois-tu, mon garçon, quand tu es méchant, tu mérites d'être grondé, mais je crois que ta maman l'aime toujours, que tu sois sage ou que tu sois désobéissant. Ce sont les méchantes choses que tu fais qu'elle n'aime pas. Avec Jésus, il en est de même. Il aime tous les petits enfants, qu'ils soient sages ou qu'ils ne le soient pas, mais il n'aime pas leurs mauvaises actions.

Le petit garçon paraissait vivement intéressé. Cette idée semblait nouvelle pour lui.

— Où as-tu appris à aimer le Seigneur Jésus ?

— A l'école du dimanche.

— Eh bien ! maintenant n'oublie pas ce que je viens de te dire. Ta maman l'aime toujours, mais elle n'aime pas les mauvaises choses que tu fais. Adieu.

— Et c'est aussi comme cela avec le Seigneur Jésus ? ajouta l'enfant vivement.

— Oui, tout-à-fait la même chose.

Et le chrétien poursuivit son chemin.

Maintenant, chers jeunes lecteurs, permettez-moi de vous poser une question à mon tour : « Aimez-vous le Seigneur Jésus ? » Peut-être l'un de vous répond-il tout bas : « Je voudrais l'aimer, mais je ne puis pas. » Cher enfant, pense à *Son* amour pour toi ! Pense à ce bon Sauveur qui descendit sur la terre, parce qu'il aimait les pécheurs. Quand les pauvres femmes lui apportaient leurs petits enfants, ne disait-il pas : « Laissez venir à Moi les petits enfants et ne

les en empêchez point? » Puis les prenant entre ses bras, il les bénissait.

N'aurais-tu pas aimé être du nombre de ceux-là ? Peut-être penses-tu que tu n'es pas assez bon? Le Seigneur ne demanda pas aux enfants s'ils étaient méchants ou obéissants; il les prit *tels qu'ils étaient*.

C'est parce que nous sommes si mauvais que nous avons besoin d'un Sauveur. Du moment que vous croyez en Lui, son sang précieux vous purifie de tout péché et vous pouvez vous reposer en son grand amour.

---

### „ A tes pieds, mon Sauveur... “

*A tes pieds, mon Sauveur*, comme la pécheresse (1),  
J'ai trouvé le pardon, le salut et la paix :  
Je connais ton amour, ta divine tendresse,  
Car tu m'as racheté par ton sang pour jamais.

*A tes pieds, mon Sauveur*, ô quelle heureuse place !  
Tel que le démoniaque (2), affranchi sans retour,  
Je jouis du repos proeuré par ta grâce,  
Daus ta communion, ici-bas, chaque jour.

*A tes pieds, mon Sauveur*, j'écoute ta Parole  
De même que Marie (3), en sa maison jadis :  
Tu restaures mon âme à cette heureuse école  
Et le désert se change en un vrai paradis.

*A tes pieds, mon Sauveur*, j'ai déposé ma plainte ;  
Comme elle (4) devant toi j'énonce ma douleur ;  
Ta tendre et douce voix vient dissiper ma crainte,  
Comblér tous mes désirs et restaurer mon cœur.

(1) Luc VII, 36-50. — (2) Luc VIII, 26-39. — (3) Luc X, 38-42. — (4) Jean XI, 28-37.

*A tes pieds, mon Sauveur, je répands en silence,  
D'un cœur humble et brisé, l'encens pur du saint lieu,  
Ainsi que ta servante (5), avec munificence,  
A ta gloire, Seigneur, à la gloire de Dieu.*

*A tes pieds, mon Sauveur, dans la céleste place,  
Je chanterai bientôt le cantique nouveau (6) ;  
Je redirai, sans fin, la grandeur de ta grâce  
Qui brille sur tes traits, ô glorieux Agneau!*

(5) Jean XII, 1-8. — (6) Apocalypse V, 8-10.

### Réponses aux questions du mois de janvier

1<sup>o</sup> Proverbes VIII, 22-31 ; Hébreux I, 2 et 10.

2<sup>o</sup> L'Évangile de Jean.

3<sup>o</sup> Genèse III, 15 et XII, 3.

4<sup>o</sup> *L'arbre qui est au milieu du jardin.* (Genèse III, 2 et Genèse II, 9.) Dieu n'avait pas dit : « Vous ne toucherez point. » Il avait dit : « Tu mourras certainement. » (Comp. II, 17 ; III, 3.)

5<sup>o</sup> Genèse II, 7 ; 1 Corinthiens XV, 47 ; Genèse II, 7 (fin du verset) ; 1 Corinthiens XV, 45 ; Genèse III, 19 ; 1 Corinthiens XV, 22.

6<sup>o</sup> Hénoc. (Genèse IV, 17.)

7<sup>o</sup> Luc III 37 ; Hébreux XI, 5 ; Jude 14.

8<sup>o</sup> Pendant un an et 17 jours. (Genèse VII 7-11 ; VIII, 14-17.)

### Questions pour le mois de février

*A lire en février : Genèse XII-XXXIV.*

1<sup>o</sup> D'après ce qui nous est dit dans les Actes, qu'est-ce qui put retenir Abraham en Charan ?

2<sup>o</sup> Qu'est-ce que nous apprenons par Josué quant à la religion du père d'Abraham?

3<sup>o</sup> Combien d'autels bâtit Abram?

4<sup>o</sup> Prouver par trois passages du Nouveau Testament qu'Abraham était un homme de foi.

5<sup>o</sup> Trois occasions où Abraham montra clairement ce caractère.

6<sup>o</sup> Combien de fois et en quels lieux Dieu parla-t-il à Abraham et à Isaac?

7<sup>o</sup> Quelle fut la seule propriété d'Abraham en Canaan? Où habita Isaac? Où Jacob bâtit-il une maison?

8<sup>o</sup> Combien de prophéties concernant Christ relevez-vous dans votre lecture?

Comme d'habitude nous nous faisons le plaisir d'accorder une modeste récompense à celui de nos abonnés qui nous a adressé les meilleures réponses aux questions mensuelles.

La jeune E. G. de Vergèze (Gard), a obtenu le plus grand nombre de points en 1904. — Nous signalons aussi à titre d'encouragement les envois très soignés et très réguliers de J. S., à Corcelles (Neuchâtel), A. S., à Bâle, H. N., à Bienne, P. V., à Niédens, E. T., à Vergèze, E. L., à St-Julien en St-Alban, J. K., à Marseille; d'autres encore que le manque de place nous force à omettre. A chacun nous recommandons persévérance et courage. Puissent tous nos jeunes lecteurs apprendre à connaître et à aimer la parole de Dieu.

### Erratum

Dans la poésie du numéro de janvier, l'avant-dernière strophe, commençant par ce vers: « Si même sur la route, » doit se placer au bas de la page 6, après ces mots: « Je guiderai tes pas. »



### Jens Haven, le Danois.

*(Suite de la page 24.)*

Quelques auditeurs attentifs ; quelques questions intelligentes posées par un indigène ; quelques voix rudes et inhabiles essayant de moduler un cantique ; une ou deux âmes désireuses d'en savoir davantage quant au salut : tels furent les débuts de l'œuvre. Puis les fruits se montrèrent plus précis, et ceux qui semèrent et Celui qui moissonne purent se réjouir ensemble.

Judith, une jeune fille de dix-sept ans, amenée au Sauveur, commença par mettre de côté ses ornements et par renoncer aux divertissements publics qui exercent un si grand attrait sur les femmes des Esquimaux. Peu de temps après elle tomba malade et vit la mort s'approcher sans témoigner le moindre effroi. « Dans quelques heures, disait-elle, je m'en irai là où règne un jour sans fin. Réjouissez-vous avec moi, l'amour du Rédempteur dure éternelle-

ment. » Nombreux furent ceux qui suivirent la dépouille mortelle de Judith, quand on la transporta dans le petit cimetière. On était en janvier, et les premiers rayons du soleil, qui depuis bien des semaines n'avait pas reparu à l'horizon, semblaient vouloir percer les brumes hivernales. Les glaciers et les plaines neigeuses resplendirent d'une lueur passagère; dans le ciel se voyaient quelques traînées lumineuses; l'aube renaissait. Des mains amies déblayèrent la neige et creusèrent la tombe où le corps de la jeune fille fut déposé dans l'attente sûre et certaine de la première résurrection. On n'entendit ni gémissements, ni lamentations bruyantes, mais les assistants entonnèrent un cantique à la gloire de Celui qui a vaincu la mort et a triomphé du tombeau.

Une autre mort édifiante fut celle d'Ananke, qui avait été un des chefs les plus redoutés de tout le littoral. Durant la dernière année de sa vie, il s'était rapproché des missionnaires et avait avidement écouté leurs instructions pendant tout le courant de l'été. Une fois l'hiver venu, il s'était retiré dans sa hutte au bord de la mer. C'est là qu'il fut terrassé par le mal terrible dont il devait mourir. Sentant sa fin approcher, il refusa de voir le sorcier qui prétendait pouvoir le guérir, mais ses prières s'élevaient à Dieu.

Sa femme pleurait à son chevet.

« O mon mari! disait-elle, pourquoi me quitter? Veux-tu abandonner tes deux enfants et t'en aller dans ce pays d'obscurité d'où l'on ne revient jamais? »

Ananke répondit paisiblement :

« Ne pleure pas; il n'y a pas d'obscurité où je vais. Je m'en vais vers le Sauveur qui m'a aimé. »  
Et il mourut.

Jens Haven n'était pas venu en vain au Labrador.

Outre Nain, deux autres colonies furent fondées, celles de Hopedale et de Okkak. « En 1781, écrit Haven, le nombre d'Esquimaux convertis dans ce dernier endroit s'élevait à trente-huit. Pendant l'hiver, l'œuvre du Seigneur s'accrut parmi les indigènes, et la joie que nous en éprouvions nous faisait oublier fatigues et difficultés. »

Et pourtant elles n'étaient pas peu de chose, comme on en pourra juger d'après le récit suivant :

Un matin du mois de mars 1782, deux missionnaires moraves, Samuel Libisch et William Turner, quittèrent Nain pour se rendre à Okkak. Ils montèrent dans un traîneau, attelé de dix chiens et conduit par un indigène converti ; ils étaient accompagnés par un autre traîneau portant deux Esquimaux, une femme et un enfant. Tout ce monde semblait dans les meilleures dispositions possibles, et comme la mer solidement gelée offrait une voie de communication sans pareille, ils parcouraient facilement de douze à quatorze kilomètres à l'heure ; ils espéraient ainsi atteindre Okkak au bout de trois jours. Lorsqu'ils eurent dépassé les îles de la baie de Nain, ils s'éloignèrent considérablement de la côte, soit pour gagner la partie la plus unie de la plaine glacée, soit pour éviter le haut promontoire rocheux de Kiglapeit. Vers huit heures du matin, ils rencontrèrent un traîneau conduit par des Esquimaux qui se hâtaient de regagner la terre ferme. Après avoir échangé les salutations d'usage, les indigènes donnèrent à entendre aux Européens qu'il serait plus sage de leur part de faire volte-face. Mais les missionnaires, n'apercevant autour d'eux aucun sujet d'alarme, ne prirent pas garde à cet avertissement et continuèrent leur route. Bientôt les Esquimaux qui les accompagnaient déclarèrent remarquer un mouvement de

la glace. Il était à peine perceptible, mais si l'on appliquait son oreille sur la surface gelée, on percevait un son étrange, qui semblait monter de l'abîme, comme le grincement de masses énormes qui s'ébranlèrent lentement. Cependant, le ciel restait clair, excepté à l'orient où se voyait une traînée de nuages légers qui s'assombrissaient peu à peu. Mais comme le vent soufflait avec persistance du nord-ouest, aucun changement de temps ne semblait à redouter.

Les missionnaires continuèrent donc leur voyage jusqu'à ce que le soleil fut arrivé au milieu de sa course, et toujours le ciel demeurait limpide et serein.

Cependant le mouvement de la mer sous la glace devenant plus accentué, ils jugèrent prudent de se rapprocher de la côte. On rencontra maintenant de profondes crevasses, larges souvent de près d'un demi-mètre, mais de tels accidents sont fréquents dans ces parages et les chiens les franchissent sans hésiter.

Le soleil commençait à s'incliner à l'horizon et le vent se mit à souffler en tempête. Les nuées qui traînaient à l'est s'amoncelaient en masses sombres qui bientôt obscurcirent le ciel. La neige violemment soulevée de tous côtés tourbillonnait dans l'air et venait frapper les visages des voyageurs en les aveuglant à demi. La glace maintenant ondulait d'une façon alarmante. Tantôt les traîneaux glissaient avec rapidité sur une pente abrupte, tantôt ils devaient gravir un monticule escarpé, suivant l'impulsion des vagues ; et pourtant en bien des endroits la banquise mesurait de deux à trois mètres d'épaisseur. A tout cela venaient encore s'ajouter des détonations, semblables à des décharges d'artillerie, provenant du glacier qui se fendait en tous sens.

Terrifiés, nos voyageurs fouettaient leurs chiens qui, d'une allure désordonnée, se dirigèrent vers la rive; mais à mesure qu'ils s'en approchaient, le coup d'œil devenait plus terrible. La glace, détachée des rochers, était jetée de çà et de là par les vagues et venait se briser contre les falaises avec un fracas épouvantable. La mer mugissait, le vent hurlait, tous les éléments semblaient déchainés. Pour comble de malheur, les chiens paralysés par l'effroi refusaient d'avancer. La banquise entière s'abaissait parfois, pour reprendre ensuite sa position première et le seul moment propice pour aborder était celui où la surface gelée se trouvait pour quelques secondes au niveau du rivage. Enfin, par un effort désespéré, les chiens franchirent l'obstacle redoutable et les deux traîneaux se trouvèrent sur terre ferme.

A peine remis de leur émotion, les voyageurs tournèrent leurs regards vers la mer. Quel spectacle s'offrit alors à leurs yeux! L'immense glaçon qu'ils venaient de quitter se fendait sous l'effort des vagues et ne tardait pas à être englouti par l'océan. En un instant, la débâcle gagna la banquise tout entière qui ne fut bientôt qu'un amas de blocs désagrégés se heurtant et se brisant les uns contre les autres. Le spectacle était grandiose. Les immenses champs de glace, soulevés par l'océan, s'entrechoquaient avec un bruit de tonnerre, avant d'être engloutis par les flots en démente.

En réalisant la grandeur de la délivrance dont ils venaient d'être les objets, les missionnaires tombèrent à genoux et rendirent grâces à Dieu. Les Esquimaux païens eux-mêmes balbutièrent une prière à Celui qui venait de les sauver de la mort.

Tels étaient les dangers que devaient sans cesse affronter les frères moraves. Leurs forces n'y pouvaient longtemps suffire et, après bien des années

d'un labeur ininterrompu, Jens Haven se vit obligé de quitter son champ de travail pour retourner en Europe. Il le fit à regret. Son corps était affaibli par la fatigue et les privations, mais son esprit demeurait ardent et il aimait le pays désolé, aux blanches solitudes où il avait si longtemps travaillé. Retiré en Silésie, il ne cessa de prier pour le Labrador et pour les serviteurs de Dieu qui poursuivaient l'œuvre qui lui était chère.

Les dernières années de Jens Haven se passèrent à Herrnhut. Il avait perdu la vue, mais rien ne pouvait troubler la sérénité de son âme ; il vivait dans une communion intime et habituelle avec son Sauveur et son visage reflétait la joie ineffable qui est un avant-goût des félicités célestes. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans, heureux de s'en aller auprès du Maître pour l'amour duquel il avait fait la perte de toutes choses, les estimant comme des ordures afin qu'il gagnât Christ.



## Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

### LE PROPHÈTE ÉZÉCHIEL (Suite.)

Nous nous occuperons maintenant du livre d'Ézéchiël ; puisse le court aperçu que nous en donnerons être utile, au moins aux plus âgés d'entre nos lecteurs ! Mais ayez soin de lire attentivement les chapitres indiqués, afin d'en retirer un réel profit pour vos âmes.

Ce livre, généralement peu connu, croyons-nous, se divise en trois parties bien distinctes :

La première comprend *les chapitres I à XXIII* ; elle

nous présente, après la vision du trône, le témoignage de Dieu contre Israël et Jérusalem.

La seconde (*chap. XXIV à XXXIX*) annonce le jugement, par Nébucadnetsar, d'Israël et des nations environnantes, qui ont été en rapport avec le peuple de Dieu, la restauration du peuple et enfin le jugement de Gog.

Enfin, la troisième partie (*chap. XL à XLVIII*) donne la description du temple millénaire et annonce le retour de la gloire de Jéhovah au milieu de son peuple restauré, la ville portant dès ce moment-là le nom de « *l'Éternel est là.* »

## PREMIÈRE PARTIE : Chapitres I-XXIII

Le *premier chapitre*, comme nous l'avons vu, contient la vision imposante du trône de l'Éternel, considéré en dehors d'Israël et maintenant tourné contre lui pour le jugement. Nous en apprendrons la raison dans les chapitres suivants; mais dans le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup>, nous trouvons auparavant l'appel du prophète, et la mission solennelle que l'Éternel lui a confiée : Ézéchiel reçoit donc les communications divines qui furent pour lui, comme plus tard pour l'apôtre Jean (Apocalypse X, 9), douces comme le miel; il devra avertir chacun, que l'on écoute ou que l'on n'écoute pas : le résultat en sera que celui qui écoutera vivra; mais la nation, dans son ensemble, était déjà comme telle vouée au jugement à cause de son péché. Dieu est saint et juste, et il ne saurait tenir le coupable pour innocent. Il est patient, ne voulant pas la mort du pécheur; mais quand le mal est au comble, il intervient comme juge, donnant à connaître que rien ne Lui a échappé, absolument rien.

Aussi le *chapitre IV* nous parle de l'iniquité de la

maison d'Israël à dater du commencement de son histoire.

Israël avait été séparé des nations afin d'être en témoignage à l'Éternel qui l'avait choisi. Jérusalem était sa ville, sur laquelle son nom était invoqué; mais elle s'est corrompue à tel point qu'elle a fait pis que les nations qui l'entouraient, et qui, chose inouïe, allaient être témoins du jugement dont l'Éternel devait frapper sa ville et son peuple rebelle. (Chapitre V.)

Nous apprenons, *au chap. VI*, que le jugement s'étend aux montagnes d'Israël, souillées par le culte des idoles. Mais, douce consolation, au sein du jugement, Dieu montre encore sa grâce, en épargnant un petit résidu. *Le chapitre VII* va plus loin encore : il nous montre que la terre d'Israël tout entière allait être l'objet de la colère de l'Éternel à cause de ses abominations. Il n'épargnera plus, le mal étant décidément à son apogée. Jérusalem, appelée « la beauté de l'Éternel, » « son lieu secret, » sera néanmoins profanée et livrée au pillage. Les chapitres suivants (VIII-XI) nous apprennent combien le mal qui s'y pratique est énorme aux yeux de l'Éternel. Il transporte le prophète, en vision, à Jérusalem, pour lui faire voir les abominations qui se commettaient dans les parvis de sa maison. (Chap. VIII.) Les anciens, ceux qui étaient réputés pour leur sagesse, loin de désapprouver le mal, le favorisaient encore, disant : « L'Éternel ne nous voit pas ; il a abandonné le pays. » Hélas ! maintenant encore l'homme, abusant de la longue patience de Dieu, pense que le jugement sera indéfiniment ajourné. Il donne ainsi la triste preuve que la crainte de Dieu n'est pas devant ses yeux. Ah ! souvenez-vous, mes jeunes amis, que le sentiment continu de la présence de Dieu peut seul nous garder du mal. Ne

l'oubliez jamais : en tout temps et partout, Dieu sait tout et voit tout ; il prend connaissance de nos actions et de nos paroles, comme de nos plus secrètes pensées.

Chapitre IX. — Pas un de ceux qui disent : « l'Éternel ne voit pas, » n'échappera au jugement ; et cependant, au milieu de ce triste état de choses, un résidu est épargné. Le Seigneur aime à sauver et à bénir : le jugement est toujours son œuvre étrange.

Le chapitre X nous présente une nouvelle vision du trône de l'Éternel et de sa gloire ; l'Éternel est moralement chassé par l'iniquité de son pauvre peuple et sa gloire, qui s'élève au-dessus du temple, s'apprête à le quitter.

Le chapitre XI proclame le jugement de ceux qui, comme vous l'avez vu en Jérémie, donnent de mauvais conseils au peuple : il faut se rendre aux Chaldéens. Ceux qui se soumettent au châtement jouiront de la bénédiction où qu'ils se trouvent, et ensuite ils seront finalement ramenés au pays. Cette fois la gloire de l'Éternel, comme à regret, quitte définitivement la ville.

Nous pouvons remarquer, *au chap. XII*, que le prophète est invité à se faire « un bagage de transport » qu'il doit mettre dehors, pour figurer la captivité de Sédécias, qui va s'en aller, portant lui-même son bagage de captif à Babylone, sans voir le pays. Vous vous souvenez que Nébucadnetsar lui fit crever les yeux à Ribla.

Au chapitre XIII, nous trouvons le jugement des faux prophètes, ces hommes qui furent pour Jérémie, une cause particulière de souffrances : ils prédisaient la paix, quand l'Éternel annonçait le jugement par le moyen du prophète.

Au chapitre XIV, l'Éternel montre à Ézéchiël que ce sont ceux qui commettent le mal qui en porteront

la peine : anciens, prophètes et peuple. Il ne veut pas même épargner la nation, comme il l'aurait fait pour Sodome, s'il s'était trouvé dix justes dans la ville. Y eût-il là Noé, Daniel et Job, ceux-ci seraient épargnés à cause de leur piété ; mais le jugement s'exécutera sur le peuple. C'est le principe d'après lequel Dieu agit dans ce livre, qui, sous plusieurs rapports, ressemble à l'Apocalypse, et nous entretient du jugement à peu près tout du long, dans la première partie surtout. Il en est question de nouveau dans les chap. XV, XVI et XVII, et de celui de Jérusalem elle-même, dans les deux premiers.

Au chapitre XV, Jérusalem est envisagée comme la vigne de l'Éternel et, dans le suivant, comme son épouse. Elle est jugée d'abord à cause de l'absence de fruits que l'Éternel en attendait : le sarment, improductif, n'est bon que pour le feu (1) ; puis à cause de son infidélité à l'Éternel : au lieu de le glorifier, elle s'est servie des biens dont il l'avait enrichie pour attirer les nations voisines et pratiquer avec elles l'idolâtrie la plus grossière. Plus orgueilleuse que Sodome et que Samarie, jugées pour leur iniquité, et plus coupable encore, Jérusalem sera jugée à son tour et humiliée aux yeux de ses complices. Mais après cela l'Éternel se souviendra de son alliance et la restaurera par grâce.

Au chapitre XVII, nous trouvons le jugement final de la royauté en Israël. Dans un langage énigmatique, l'Éternel nous présente l'iniquité dont s'est rendu coupable Sédécias ; Nébucadnetsar l'aurait probablement laissé sur le trône, s'il eût respecté son serment, mais sa révolte détermina le roi de Babylone à mettre fin au royaume de Juda. Il est consolant d'apprendre que, sur le pied de la grâce, l'Éternel

(1) Jean XV, 6 ; lire aussi Ésaïe V, 1-7 ; Psaume LXXX, 8-16.

accordera encore, aux derniers jours, un rejeton de la famille de David, qui sera élevé aux yeux de tous. (Versets 22-24 Lisez aussi Ésaïe XI, 1-10.)

Chapitre XVIII. — La nation tout entière est jugée : l'Éternel visite l'iniquité des pères sur les fils jusqu'à la troisième ou quatrième génération. (Exode XXXIV, 7.) Mais maintenant un nouveau principe est introduit : celui du jugement individuel. Celui qui péchera mourra dans son iniquité, et celui qui se repentira épargnera son âme, car Dieu ne prend pas plaisir à la mort du pécheur, mais veut qu'il se détourne de sa voie et qu'il vive.

Le chapitre XIX nous dépeint la captivité de Joakhaz, en Égypte, et de Jehoïakin à Babylone.

Au chapitre XX, le péché d'Israël comme nation, dès le commencement, est rappelé aux anciens du peuple venus vers le prophète pour consulter l'Éternel : l'idolâtrie d'Israël datait déjà de son séjour en Égypte ; il la pratiqua dans le désert, et le jugement qui l'atteignait maintenant avait été annoncé déjà lorsque le peuple traversait le désert (1), de sorte qu'il ne servait à rien de consulter l'Éternel. Cependant si son état est sans remède, l'Éternel agira en grâce envers lui, à cause de son nom : Israël sera finalement ramené dans le pays pour y jouir de l'effet des promesses faites aux pères ; mais Dieu les jugera dans le désert des peuples, en y faisant tomber les méchants, comme ce fut le cas pour les incrédules d'entre ceux qui étaient sortis d'Égypte (versets 33-38) ; Israël, purifié au désert, sera réuni à Juda, qui se trouvera déjà dans le pays (voir chapitre XXXVII, 21-22), pour ne former qu'un seul peuple sur lequel régnera le roi de justice, Christ, pendant le millénium.

(1) Lévitique XXVI, 27-45 ; Deutéronome XXXII, 45-28.

*Chapitre XXI.* — L'épée de l'Éternel sort enfin pour accomplir le jugement définitif sur le peuple et sur le roi : Nébucadnetsar est vu en chemin pour assiéger la ville. Ce ne sera que ruine jusqu'à ce que vienne Celui auquel appartient le juste jugement.

*Le chapitre XXII* récapitule les péchés de Jérusalem, de ses prophètes, de ses sacrificateurs et de ses princes : le feu du jugement de Dieu les consumera.

Enfin, dans *le chapitre XXIII*, qui termine la première partie du livre, la corruption de Jérusalem et de Samarie, les capitales des deux royaumes, est de nouveau présentée comme ayant eu lieu dès l'Égypte. Jérusalem ayant vu la corruption idolâtre de Samarie et le jugement qui en a été la conséquence, a hélas ! fait pis qu'elle, au lieu de se détourner du mal ; aussi l'Éternel va mettre fin à son infamie par le jugement.

*(A suivre)*

#### QUESTIONS :

1. Quels passages font mention du trône et de la gloire de l'Éternel ?
2. En quels lieux et sur quelles personnes le jugement tombe-t-il ?
3. Dans quels passages est-il question d'un résidu épargné ?
4. Quels sont ceux des tribus d'Israël qui jouiront de la bénédiction millénaire ?

## Le père Louis.

« Quant à l'activité, pas paresseux ; fervents en esprit ; servant le Seigneur. »  
(Romains XII, 11)

La jeunesse est le printemps de la vie, le temps par excellence des semailles, où les jeunes gens donnent à connaître ce qu'ils deviendront dans la suite. Il importe donc que le croyant règle, au début de sa carrière, sa marche ici-bas d'après la parole de Dieu. Ce précieux passage du Psaume CXIX, 9, l'y invite particulièrement : « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole. » De la vie chrétienne se dégage alors comme un parfum qui se répand de proche en proche, à la gloire et à la louange de Dieu ; et il persiste même après le départ du croyant de la scène d'ici-bas, tout humble soit-il. La mémoire du juste est en bénédiction et son exemple nous reste pour l'éternité. Puissiez-vous, mes amis, portant vos regards sur ces anciens et vénérés témoins du Seigneur, qui disparaissent les uns à la suite des autres, imiter leur sobriété à tous égards, leur piété, leur ferveur d'esprit et leur activité : travail parfois bien humble, qu'ils étaient heureux d'accomplir pour le Seigneur.

Dans le Jura vaudois, à une altitude assez élevée, s'étend un vaste plateau mamelonné, parsemé de nombreuses habitations. A trois endroits, les maisons sont groupées et forment de pittoresques villages où l'industrie marche de pair avec la culture du sol. Non loin de la plus considérable de ces rustiques bourgades, et dans le voisinage de la forêt, se trouve une petite maison basse, avec une large

cheminée. C'est là que demeurait jadis « le père Louis, » humble chrétien, qui a laissé un exemple de piété et de vie laborieuse, jusque dans sa blanche vieillesse.

Dans la maisonnette de la forêt, à l'ameublement des plus simples, on « travaillait à l'établi (1). » Le père et la mère rivalisaient d'activité pour élever leurs trois garçons ; la vie était dure et il fallait beaucoup peiner pour peu gagner ; mais on allait journellement en avant, comptant sur le secours et la bénédiction de Dieu. Les années passèrent rapidement ; les garçons étant en âge de travailler par eux-mêmes — comme des oiseaux qui peuvent voler de leurs ailes — quittèrent leurs parents et les lieux qui les avaient vu naître, pour aller à l'étranger dans l'espoir de gagner davantage. Et les parents restèrent à deux, dans la maison solitaire, comme ils y étaient entrés jadis. Mais cela ne dura pas longtemps : la vieille mère déclina insensiblement et une fluxion de poitrine vint mettre un terme à sa vie ici-bas. Elle s'en alla heureuse, n'ayant que l'unique regret de laisser seul son mari. La séparation fut pénible, mais il restait à celui-ci, dans son grand isolement, le meilleur des amis qui ne nous quitte jamais, et dont il avait pu éprouver la fidélité dans sa longue carrière

Sa vue s'étant affaiblie, il dut renoncer à son établi. Que faire, maintenant, surtout dans les longues journées d'hiver où le froid et la neige vous obligent à rester à la maison ? Une idée heureuse lui vient. Il ira dans son grenier y chercher l'antique rouet de son arrière-grand'mère, qui est vieux d'environ deux siècles, mais peut encore fonctionner comme par le passé. Puis il essayera de filer la

(1) Locution vaudoise qui signifie travailler du métier d'horloger.

laine de ses moutons. Et le voilà occupé encouragé par la perspective de procurer un gilet bien chaud à un pauvre bûcheron de ses voisins.

Au début, le travail laissait bien un peu à désirer, mais avec de la pratique, il finit par obtenir un fil régulier. Il remit la laine à une paralytique qui gagnait sa vie en tricotant ; et quelle ne fut pas sa joie quand elle lui remit le gilet terminé ! Elle lui conseilla en outre, de filer de la rite, afin de gagner beaucoup d'argent. Il adopta cette idée ; mais dans un but bien différent : il semit à filer la rite, (1) des pauvres gens, qui ne pouvaient lui payer son travail, et même il fila encore la sienne pour eux. « C'est mon aumône, » disait-il en souriant. (A suivre.)

---

### La mission du petit mousse.

Il y a de cela une cinquantaine d'années, un vaisseau quittait un des grands ports de l'Angleterre, pour entreprendre un lointain voyage. Le capitaine de ce navire était un homme impie, adonné à la boisson ; sa brutalité le faisait haïr de tout son équipage, et ce n'était qu'à force de blasphèmes et de cruauté qu'il obtenait de ses hommes une obéissance relative. Au bout de quelques jours de traversée, le capitaine tomba dangereusement malade et le contre-maitre du bord prit le commandement. Par le consentement unanime des matelots, le malade fut abandonné à son malheureux sort. Pendant une semaine entière, personne n'approcha de sa cabine et nul ne songea à lui donner les soins que nécessitait son état. A la fin, la pensée des souffrances du misérable touchèrent le cœur du petit mousse, un garçon de douze ans à peine, et il

(1) On désigne ainsi, dans le canton de Vaud, la meilleure partie de la filasse, les déchets constituant l'étope.

résolu, malgré l'opposition de ses camarades, de faire quelque chose pour son capitaine. Il entr'ouvrit donc la porte de la cabine et cria d'une voix que la peur rendait un peu tremblante : « Mon capitaine, comment vous portez-vous ? »

« Mêle-toi de ce qui te regarde et file un peu plus vite que ça ! » fut la réponse, agrémentée d'une volée de jurons.

Ainsi repoussé, le garçon remonta sur le pont ; mais le lendemain il tenta un nouvel effort. Ouvrant la porte, il demanda :

« Capitaine, êtes-vous mieux aujourd'hui ? »

« Oh ! Bob, répondit le malade d'un ton singulièrement radouci, je souffre horriblement ; la nuit a été affreuse. »

Le garçon, encouragé par ces paroles, s'approcha de la couchette.

« Capitaine, si vous me permettiez de laver votre figure et vos mains ? Cela vous rafraîchirait un peu. »

Le malade acquiesça d'un signe de tête.

« Maintenant, maître, je pourrais vous raser ! »

La permission accordée, Bob proposa au malade une tasse de thé.

Le capitaine avait été un homme dépravé et corrompu ; il savait qu'il ne pouvait rien attendre de ses matelots, et il était résolu à ne rien leur demander. « Plutôt mourir, disait-il dans son obstination, que de solliciter une faveur de leur part. » Mais la bonté aussi inattendue qu'imméritée que lui témoignait son mousse, toucha le cœur de pierre du misérable, et lui, qui se vantait ne n'avoir jamais pleuré, sentit une larme jaillir de sa paupière et couler le long de sa joue amaigrie.

Le patient ne tarda pas à éprouver un soulagement relatif par suite des soins qui lui étaient prodigués, et l'infirmier improvisé reçut la permission

d'agir comme il le jugerait à propos. Cependant la faiblesse du malade s'accroissait toujours davantage, et bientôt il devint évident qu'il n'avait plus que quelques semaines à vivre. Lorsque cette conviction s'empara de son esprit, il se trouva en proie à une terreur croissante; la mort et l'éternité étaient à la porte et il ne savait comment les rencontrer. Le malheureux avait toujours vécu au milieu de matelots impies et débauchés et ne s'était que trop pénétré de leurs instructions. Dans sa jeunesse, il avait méprisé la répréhension et les conseils de ceux qui désiraient son bien; plus tard, devenu lui-même patron d'un navire, le succès n'avait fait qu'endurcir son cœur et l'exciter à la rébellion contre le Dieu, dont pourtant il niait l'existence. Maintenant, terrassé par la maladie, la conscience bourrelée de remords et ignorant le chemin du salut, le capitaine était brisé.

Un matin, comme Bob frappait à sa porte et disait affectueusement : « Eh bien ! maître, comment vous sentez-vous aujourd'hui ? » le malade lui répondit d'une voix angoissée : « Oh ! Bob, cela va toujours plus mal. Mon corps dépérit, mais ce n'est pas cela qui m'inquiète; c'est mon âme. Que va-t-elle devenir ? Bob, que dois-je faire ? Je suis un grand pécheur; je m'en vais tout droit en enfer. Je n'ai pas mérité autre chose. Hélas ! hélas ! je suis un homme perdu ! »

« Mon capitaine, répliqua l'enfant, n'ayez pas si peur. Dieu est miséricordieux et je suis bien sûr qu'il vous sauvera. Il sait ce que sont les marins et il aura pitié de vous. »

« Non, Bob, non. Il n'y a pas d'espoir pour moi. Oh ! quel pécheur j'ai été ! Qu'en sera-t-il de moi ? »

Le pauvre homme ne se contenait plus; il répandait son cœur devant le mousse qui, bouleversé par

l'émotion, cherchait en vain à le consoler. Mais un jour le capitaine le reçut par ces mots :

« Bob, j'ai pensé à une Bible. Je n'en ai point ici, mais un des hommes en possède peut-être une. Si tu allais à l'avant pour la lui demander, il te la prêterait sans doute. »

Bob obéit, et lorsque le mourant le vit revenir avec le volume tant souhaité, il ne put retenir ses larmes.

« Assieds-toi là, » et il lui désignait son coffre de marin, « et lis tout de suite. Maintenant je saurai bientôt si un homme aussi mauvais que moi peut encore avoir une chance de salut. »

« Oh faut-il lire, maître ? » demanda l'enfant.

« Je n'en sais rien, Bob. Je n'ai jamais su lire moi-même ; mais cherche seulement les passages où il est parlé de pécheurs et de salut. »

« Alors, capitaine, je prendrai le Nouveau Testament. Nous le comprendrons mieux, je crois. Ma pauvre mère disait toujours qu'il ne contenait pas autant de mots difficiles. »

Le mousse commença sa lecture. Il déchiffrait avec peine, car, lui non plus n'était pas un clerc bien habile, mais il tint bon pendant deux heures entières. Le capitaine écoutait de toute son âme. Chaque parole du Livre divin semblait lui apporter un rayon de lumière, mais cette lumière lui révélait son péché plus distinctement qu'il ne l'avait jamais vu auparavant. Il était maintenant pleinement convaincu de la justice de Dieu, qui devait le vouer à la condamnation éternelle. S'il entendait parler du Sauveur, il ne lui en semblait pas moins impossible que ses péchés à lui pussent être pardonnés.

(A suivre.)



## Près de Toi !

Jadis j'étais errant, loin de Toi, dans ce monde,  
 Le vide dans le cœur et la mort devant moi ;  
 Mais en ta charité, dans ta grâce profonde,  
 Jésus, tu me cherchas pour m'amener à Toi.

Oh ! loué soit ton nom, Sauveur plein de tendresse,  
 Qui me gagnas enfin par ton immense amour ;  
 Tu guéris ma douleur, me remplis d'allégresse,  
 Et ton regard béni me suit jour après jour

En ta communion, dans une humble assurance,  
 Je trouve le repos et la paix dans mon cœur ;  
 Ta grâce précieuse et ta douce présence  
 Sont désormais pour moi la source du bonheur.

Et bientôt tu viendras, en ta grande puissance,  
 Me prendre auprès de Toi dans l'éternel repos !  
 Alors, avec la foi, cessera l'espérance,  
 Mais, dans mon cœur, l'amour dominera là-haut.

*Près de Toi*, mon Sauveur, dans la céleste place,  
 Je chanterai bientôt le cantique nouveau ;  
 Je redirai sans fin la grandeur de ta grâce  
 Qui brille sur tes traits, ô glorieux Agneau !

L. P.

## Réponses aux questions du mois de février

- 1° *Après que son père fut mort...* (Actes VII, 3-4.)  
 2° Ils ont servi d'autres dieux. (Josué XXIV, 2.)  
 3° Quatre : A Sichem (Genèse XII, 7) ; à l'orient de Béthel (XII, 8) ; à Hébron (XIII, 18) ; à Morijah (XXII, 9.)  
 4° Romains IV, 13-21 ; Hébreux XI, 8-19 ; Jacques II, 23.  
 5° Genèse XII, 1-4 ; XV, 5-6 ; XXII.

6° A Abraham, neuf fois. En Mésopotamie (Actes VII, 4-5; Genèse XII, 1-3); à Sichem (Genèse XII, 7); entre Béthel et Ai (XIII, 14-16); auprès des chênes de Mamré (XV, XVII, XVIII); dans le pays du midi (?) (XXI, 12; XXII, 1-2); au pays de Morijah (XXII, 16.) A Isaac deux fois. A Guérar (XXVI, 2); à Beër-Shéba (v. 23.)

7° a) Le champ d'Ephron avec la caverne de Macpéla (XXIII, 19); b) au pays du midi, près du puits de Lakhaï-roï (XXIV, 62; XXV, 11); à Guérar et à Beër-Shéba (XXVI); c) à Succoth (XXXIII, 17).

8° Genèse XII, 3; XVIII, 18; XXII, 18; XXVI, 4; XXVIII, 14.

### Questions pour le mois de mars

#### *A lire en mars Genèse XXXV-XLIII.*

1° Où mourut Isaac et qui l'ensevelit?

2° Deux grands ennemis d'Israël qui sont issus d'Esau.

3° Que fit Joseph lorsque ses frères le jetèrent dans la fosse?

4° De combien de songes est-il question dans votre lecture et quand le premier songe de Joseph trouva-t-il son accomplissement?

5° Relevez dans votre lecture, quatre points dans lesquels Joseph est un type de Christ. (Citez passages à l'appui.)

6° Quel était le secret de la prospérité de Joseph? (Illustrez votre réponse par un Psaume.)



### Ici-bas et là-haut.

Sous la verte ramée aux teintes encor pâles,  
Avril nous a souri dans un rayon d'azur.  
L'hiver s'en est allé; la bise et ses rafales  
Ont fait place au zéphyr jouant en un ciel pur.

Avril nous a souri ! L'hymne de l'allégresse  
Vibre dans la forêt qui s'éveille à sa voix ;  
La campagne tressaille, un souffle de jeunesse  
Ranime la nature et les prés et les bois.

Avril nous a souri! Quelle fraîche harmonie  
 Renaît sous le feuillage et monte vers les cieux!  
 Les oiseaux ont des chants dont mon âme est ravie,  
 Les rayons du soleil, un éclat merveilleux.

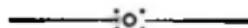
Mon faible cœur aussi renaît à l'espérance;  
 Si tout est radieux, si tout parle d'amour,  
 C'est que, pour nous aussi, viendra la délivrance,  
 Pour nous aussi luira l'aube d'un nouveau jour.

« Je fais, dit notre Dieu, toutes choses nouvelles,  
 Et celles de jadis ne viendront plus au cœur.  
 Car j'ai par devers moi des splendeurs éternelles  
 Dont jouira celui qui s'attend au Seigneur. »

Comme la sentinelle au lever de l'aurore  
 Découvre à l'horizon la première clarté,  
 Nous veillons, et le ciel dans le lointain se dore,  
 Annonçant du grand jour la parfaite beauté.

Jour béni! jour heureux! jour de pleine victoire!  
 De l'archange puissaut retentira la voix.  
 Changés en un clin d'œil, nos yeux verront la gloire  
 De Celui qui pour nous s'est offert sur la croix.

M. R.



## Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE ÉZÉCHIEL (*Suite*).

SECONDE PARTIE : Chapitres XXIV-XXXIX.

Cette seconde partie du livre se subdivise en deux portions.

La première (chap. XXIV à XXXII) traite du jugement que l'Éternel va accomplir par Nébucadnetsar sur Jérusalem, sur les nations établies dans le ter-

ritoire qu'Israël aurait dû occuper tout entier, et sur l'Égypte orgueilleuse en qui le peuple de l'Éternel avait mis sa confiance.

La seconde subdivision (chap. XXXIII à XXXIX) parle d'Israël en vue de son rétablissement à la fin et du jugement de Gog aux derniers jours.

Chapitre XXIV. — La parole de l'Éternel vint à Ézéchiël l'année que Nébucadnetsar mit le siège devant Jérusalem. La ville est représentée comme une marmite rouillée qu'on ne peut dérouiller et qui sera placée sur le feu ardent jusqu'à ce qu'elle soit purifiée.

Chapitre XXV. — Jugements sur les Ammonites, les Moabites, les Edomites et les Philistins qui s'étaient réjouis, avec mépris et vengeance, en voyant les malheurs d'Israël.

Dans les deux premières parties du livre, ces mots : « Vous saurez, » ou, « ils sauront que je suis l'Éternel, » reviennent après chaque annonce des jugements, soit pour Israël, soit pour les nations. Israël aurait dû garder la connaissance de l'Éternel et, par sa fidélité, apprendre aux nations qui Il était. Cela n'ayant pas eu lieu, l'Éternel était obligé de se faire connaître lui-même d'une façon terrible. Israël l'apprendra soit par les jugements, soit par sa restauration aux derniers jours, mais les nations par le jugement seul.

Chapitre XXVI. — Jugement prononcé sur Tyr qui s'est aussi réjouie du mal venu sur Jérusalem et a voulu en tirer profit.

Chapitre XXVII. — Description de la grandeur de Tyr, la métropole commerciale de ces temps-là, et figure du monde dans son activité et son orgueil. Cette description a beaucoup de rapports avec celle de Babylone, au chap. XVIII de l'Apocalypse, où nous

trouvons le jugement qui fondra sur le monde chrétianisé.

Jérusalem vaincue, Nébucadnetsar assiégea Tyr qui était si bien fortifiée qu'il ne la prit qu'au bout de treize ans. Alexandre le Grand trouva cette ville de nouveau puissante et glorieuse ; il s'en empara après un siège de sept mois. Elle se releva encore ; quoique amoindrie, nous la retrouvons en Actes XXI, 3. Finalement Tyr fut, plus tard, détruite par les musulmans ; la parole de l'Éternel s'accomplit à la lettre : « Je ferai d'elle un rocher nu. Elle sera un lieu pour étendre les filets, au milieu de la mer » (1). Des voyageurs racontent en effet que dans un hameau du nom de Sour, situé à peu près sur l'emplacement de Tyr, ils ont vu des pêcheurs étendre leurs filets sur les rochers nus.

Chapitre XXVIII. — Jugement du prince de Tyr, figure du prince de ce monde. Il s'est élevé orgueilleusement à cause de sa gloire et des richesses acquises par sa sagesse, jusqu'à dire qu'il est Dieu. Aussi il mourra « par la main des étrangers, de la mort d'un incirconcis, » un homme que Dieu ne reconnaît pas. « Diras-tu peut-être, devant celui qui te tue : Je suis Dieu ? » lui dit l'Éternel.

Le roi de Tyr, personnifiant Tyr et son histoire, avait été tout particulièrement privilégié de la part de Dieu, quant aux avantages naturels : sagesse, intelligence, gloire, richesse. Mais tous ces avantages, au lieu de remplir son cœur de reconnaissance et de l'élever vers Dieu, n'ont fait que nourrir son orgueil jusqu'à ce qu'il ait prétendu être Dieu ; ce qui est naturel à l'homme depuis la chute. Car l'orgueil est la cause de la ruine de l'homme, comme il a amené celle de Satan. Aussi les caractères du roi de Tyr, si sem-

(1) Ézéchiel XXVI, 4, 5.

blables à ceux de Satan dans sa gloire et dans sa chute, donnent-ils à l'Esprit de Dieu l'occasion de présenter dans ce chapitre ce qui concerne le Diable, avant que le monde fût.

Il était un chérubin oint, établi pour protéger, plein de sagesse et de beauté. Il habitait en Éden (1), revêtu de pierres précieuses, c'est-à-dire qu'il reflétait les caractères divins, car les pierres précieuses dans la Parole représentent la lumière divine réfléchie (2). Ce chérubin glorieux était parfait dans ses voies, jusqu'au moment où, considérant sa beauté plutôt que Celui qui l'en avait revêtu, il s'éleva. Alors Dieu le précipita de sa montagne, le lieu élevé d'où s'exerce son autorité, comme une chose profane. Cette portion de la Parole nous parle donc de la déchéance et de l'apostasie de cet ange remarquable, tandis qu'ailleurs, hélas ! nous le voyons agir pour perdre l'homme et ruiner ce que Dieu a fait dans la création où il apparaît, pour la première fois, sous la forme de serpent.

Souvenez-vous, chers jeunes amis, que l'orgueil caractérise Satan. (Voyez 1<sup>re</sup> Timothée III, 6.) Comme nous

(1) Ce nom signifie « lieu de délices. »

(2) Quand la lumière se décompose au travers de gouttes d'eau ou d'un prisme, elle forme les sept couleurs primitives que l'on observe dans l'arc-en-ciel, par exemple (violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange et rouge). Les pierres précieuses ont justement ces couleurs-là et d'autres. C'est pourquoi elles figurent ce qui est de Dieu, reflété par une créature ; sur le pectoral du souverain sacrificateur, il y avait douze pierres précieuses qui représentaient, dans la présence de Dieu, les douze tribus dans leur état de perfection, Dieu n'admettant devant Lui que ce qui provient de lui-même. Les pierres précieuses constituent aussi les fondements et les portes de la glorieuse cité, en Apocalypse XXI, montrant ainsi que l'Église reflétera extérieurement les gloires et les beautés divines,

le voyons dans le roi de Tyr et dans d'autres grands personnages dont la Parole nous entretient, plus un homme est orgueilleux, plus il ressemble à Satan, plus aussi il est près de sa chute. « L'orgueil va devant la ruine, et l'esprit hautain devant la chute. » (Proverbes XVI, 18.)

Chapitres XXIX-XXXII. — Jugements sur l'Égypte, faux appui d'Israël, orgueilleuse et confiante en ses propres ressources. Elle est livrée à Nébucadnetsar, comme salaire de son travail contre Tyr. Au chap. XXXI, Pharaon est invité à considérer la destruction de l'Assyrien qui s'était élevé au-dessus de tous les rois de la terre, les arbres du jardin de Dieu; tous lui portaient envie; cependant il est descendu dans le shéol et toute sa gloire a été abattue. Il en sera ainsi du pharaon.

. . .

Chapitre XXXIII. — Les jugements ayant été exécutés sur Israël qui est mis de côté comme peuple, l'Éternel reconnaît un résidu formé de ceux qui pratiquent la justice. Inutile de se réclamer des bénédictions accordées à Abraham (vers 24), comme Jean Baptiste le dit plus tard dans le même ordre de pensées, aux pharisiens et aux sadducéens qui venaient se faire baptiser par lui sans produire des fruits convenables à la repentance. (Matthieu III, 7-12.)

Chapitre XXXIV. — Jugement des pasteurs, rois et chefs d'Israël, responsables de la misère du peuple. Au lieu de veiller sur leurs brebis, ils les avaient au contraire gouvernées avec rigueur et dépouillées. Elles avaient été dispersées parmi les peuples; mais l'Éternel lui-même les chercherait, les ramènerait, leur donnerait tous les soins que réclamait leur triste état. Il serait leur Dieu et susciterait sur elles un pasteur qui les paîtrait: « son serviteur David,

qui serait prince au milieu d'eux. » (vers. 23-24.) La bénédiction étant répandue sur tout le pays, Israël n'aura plus rien à craindre de la part des nations. Vous reconnaissez en ceci la restauration d'Israël aux derniers jours et le règne de Christ, fils de David. Dans le chap. X de Jean, le Seigneur Jésus est présenté avec son précieux caractère de Berger ; il prend soin d'une brebis que les faux pasteurs d'Israël avaient chassée hors de la synagogue. (Vers. 35-38 du chap. IX.) Hélas ! les faux pasteurs avaient déjà rejeté le bon Berger !

Chapitre XXXV. — Jugement de la montagne de Séhir à cause de sa haine perpétuelle contre le peuple de Dieu. Elle saura que l'Éternel a entendu les outrages dont Israël a été l'objet de sa part, lorsqu'elle voyait les jugements qui l'atteignaient. Ils sauront alors qui est l'Éternel. La montagne de Séhir, située au sud-est de la Palestine, était peuplée par les Édomites, descendants d'Ésaü. Séhir veut dire : « roux, velu. »

Chapitre XXXVI. — Les nations qui entouraient Israël, Édom en particulier, s'étaient réjouies en voyant ses malheurs, et ceux chez qui il avait été transporté disaient : « C'est ici le peuple de l'Éternel, » faisant ainsi éclater leur mépris de Dieu. Tous apprendront qui est l'Éternel lorsqu'ils verront son peuple purifié, ayant un cœur et un esprit nouveaux, réintroduit dans sa terre, objet de la grâce et de la bénédiction de l'Éternel qui agira à leur égard à cause de son nom.

Chapitre XXXVII. — Israël, dispersé parmi les nations, est semblable à des os secs répandus sur une plaine. C'est là sa condition morale jusqu'au jour où l'Éternel s'occupera de lui par la puissance de sa parole qui fera revivre ces os, ainsi que le prophète le voit dans ce chapitre. « Il vint sur eux des nerfs

et de la chair, et de la peau les recouvrit par-dessus;... et le souffle entra en eux; » il y en eut une immense armée. Les deux royaumes de Juda et d'Israël réunis ne formeront qu'une seule nation (voir chap. XX), qui habitera à toujours sur la terre que l'Éternel a donnée à Jacob; il y aura sur eux un seul roi que l'Éternel appelle: « mon serviteur David; » il régnera sur eux à toujours, c'est-à-dire pendant toute la durée du millénium. « Les nations sauront que moi je suis l'Éternel qui sanctifie Israël, quand mon sanctuaire sera au milieu d'eux à toujours. » (Vers. 28.)

(A suivre.)

### Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois de mars.

1<sup>o</sup> Ézéchiel, chapitres I; III, 23; X, 4, 18; XI, 22.

2<sup>o</sup> a) Sur Jérusalem, chapitres V, XV et XVI.

Les montagnes d'Israël, chapitre VI.

Le pays tout entier, chapitre VII.

b) Sur les anciens et les princes, d'abord, chapitres IX, 6; XI.

Le roi et le peuple qui l'entoure, chapitres XII et XVII.

Les faux prophètes, chapitre XIII.

Tous ceux qui pratiquent le mal, chapitres XIV; XVIII, 20.

3<sup>o</sup> Chapitres VI, 8-10; IX, 4-6; XII, 16; XIV, 22.

4<sup>o</sup> Les rebelles, tombant dans le désert des peuples, les fidèles seuls entrent dans le pays, chapitre XX, 34-44.

### QUESTIONS

1. Qu'est-ce qu'Israël et les nations apprendront par le jugement? (Citez tous les passages qui le disent en Ézéchiel.)

2. Pourquoi Satan fut-il enorgueilli par sa beauté ?
3. Que représentent les pierres précieuses dans la Parole ?
4. Quelle fut la cause des jugements sur les nations qui entouraient Israël ?

---

### Le père Louis.

(*Fin*).

Quant à l'activité, pas paresseux : fervents en esprit ; servant le Seigneur.  
(Romains XII, 11.)

Un étranger, désirant apprendre le patois de la contrée, alla souvent s'entretenir avec lui ; et en partant, il lui laissa vingt francs, qu'il refusait d'accepter. On lui fit comprendre qu'il pourrait faire quelque bien avec cet argent ; aussitôt la pensée lui vint d'acheter de la belle rite blonde pour faire des draps à un serviteur du Seigneur ayant une nombreuse famille. Quelle joie pour la mère quand elle reçut ce cadeau, fruit du labeur du dévoué vieillard, et aussi quel précieux souvenir ! Il s'oubliait lui-même pour penser aux autres, et ne parlait ni de ses maux, ni de son isolement.

Le père Louis avait un certain nombre d'amis chrétiens qu'il visitait régulièrement, Le rouet, la quenouille et la rite l'accompagnaient dans ses sorties, et il récréait et intéressait ses hôtes par le récit de choses anciennes et édifiantes. A la veillée, au coin du poêle, en hiver, il filait sans se lasser, pendant que la bise, qui a libre cours dans ces parages, balayait le large plateau en chassant la neige contre les fenêtres. Ses mains ne se lassaient pas ;

on pouvait bien lui rendre ce témoignage : « Quant à l'activité, pas paresseux. » Le dimanche, levé de bonne heure, il consacrait ce jour-là au Seigneur d'une façon particulière : le matin, il se rendait assidûment au culte, avec ses frères en la foi ; et malgré son âge avancé, il conduisait encore, et remarquablement bien, le chant de l'assemblée. Il n'était pas un membre du corps inutile ; mais, dans sa modeste place, il s'estimait heureux d'accomplir le petit service que le Maître lui avait confié. L'après-midi, il visitait les malades du voisinage qu'il avait coutume d'appeler familièrement « mes malades, » comme quelqu'un qui prend le plus grand intérêt à leurs pénibles circonstances. Le soir, il retournait avec bonheur à la réunion pour prier, lire et méditer avec ses frères et sœurs, réunis au nom du Seigneur Jésus, la bonne parole de Dieu, commun trésor de leurs cœurs.

Maintenant, ce vénérable vieillard n'est plus ; il a fini la course à l'âge de quatre-vingts ans. Un nombreux cortège honora la mémoire de ce fidèle témoin du Seigneur en assistant à son enterrement.



Vous êtes-vous demandé, chers jeunes croyants, d'où provenaient ces fruits de justice, si abondants et si savoureux, portés à la gloire de Dieu par ces vénérés chrétiens ? Je m'imagine que le terrain qui les produisait devait avoir été profondément labouré, et la bonne semence de la Parole y avait jeté de fortes et profondes racines. Je veux dire qu'un travail sérieux de l'Esprit de Dieu s'était accompli dans leur cœur et leur conscience, et que la vérité qu'ils avaient appris à connaître, n'était pas pour eux, comme, hélas ! aujourd'hui, pour beaucoup d'entre nous, affaire d'intelligence seulement. De plus, ils

faisaient journellement comme le prophète Jérémie : ils mangeaient les paroles de Dieu et elles se traduisaient ensuite dans leur vie quotidienne d'une façon pour ainsi dire toute naturelle.

Et maintenant, que nous dit ce simple récit : « Soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur. » (1 Corinthiens XV, 58.)

---

### La mission du petit mousse.

*(Fin).*

Pendant toute la nuit qui suivit, il repassa dans son esprit les paroles qu'il avait entendues et son âme en demeura épouvantée. Au petit jour, il appela le jeune garçon.

« Oh ! Bob, s'écria-t-il, jamais je n'atteindrai la terre. Je sens que je me meurs et cela vite, vite... Bientôt vous devrez jeter mon corps dans l'océan... Mais cela n'est rien... Mon âme, ma pauvre âme ! Que va-t-elle devenir ? Je serai perdu pour l'éternité ! »

« Non, maître, ne parlez pas ainsi, je vous en supplie. Souvenez-vous des bonnes paroles que je vous ai lues hier ; je suis sûr que Dieu vous sauvera. »

« Bob, peux-tu prier ? »

« Non, maître, je n'ai jamais dit une prière de toute ma vie, excepté « Notre Père » que ma mère m'a enseigné. »

« Cela ne fait rien, Bob, prie pour moi quand même. Mets-toi à genoux et supplie Dieu d'avoir pitié de moi. Fais-le, Bob, je t'en conjure. Dieu te le rendra. Agenouille-toi et prie pour ton capitaine qui est le plus grand des pécheurs. L'enfant hésitait. « O Dieu ! fais-moi grâce », gémissait le mourant. »

Tous deux pleuraient à chaudes larmes.

« Bob, pour l'amour de Dieu, mets-toi à genoux et prie. »

Vaincu par l'émotion et par la pitié, le mousse fit ce que lui demandait son maître. Il tomba à genoux et d'une voix entrecoupée par les sanglots, il offrit ses requêtes à Dieu.

« Seigneur, aie pitié de mon pauvre capitaine mourant. Seigneur, je ne suis qu'un mousse ignorant et méchant et je ne sais que dire. Seigneur, le capitaine me demande de prier pour lui et moi, je ne sais pas prier. Je suis seulement un enfant. Je ferais n'importe quoi pour lui, Seigneur ; seulement je ne sais pas comment prier pour lui. Seigneur, aie pitié de lui. Il dit qu'il est perdu. Seigneur, sauve-le. Il dit qu'il ira en enfer. Seigneur, prends-le dans ton ciel. Ne le laisse pas périr, oh ! Seigneur. Tu sais combien je l'aime et combien je suis triste, triste de le voir souffrir. Les autres ne veulent rien faire pour lui. Je veux prier pour lui tant qu'il sera en vie, mais je ne puis le sauver. Seigneur, aie compassion de mon pauvre capitaine. Il est si faible, si malade ! Console-le, Seigneur ! Je n'ai jamais prié avant aujourd'hui. Aide-moi, ô Dieu, à prier pour mon maître. Amen. »

Puis se relevant : « Voilà, capitaine, j'ai fait ce que j'ai pu. Prenez courage, Dieu nous répondra, j'en suis persuadé. »

Le capitaine était trop ému pour articuler une seule parole. Son cœur avait été bouleversé par la prière de son mousse, cette prière si humble était empreinte d'une si grande sincérité ; le malheureux ne pouvait que gémir, tant était profonde son angoisse. Bob remonta sur le pont pour donner libre cours à ses larmes ; lui non plus ne pouvait se contenir davantage. Dans la soirée, il retourna auprès

du malade, lui prodigua ses soins habituels et avant de le quitter pour la nuit, il lui fit la lecture de quelques passages de la Bible. Le capitaine écouta attentivement, mais s'abstint de tout commentaire.

Le lendemain matin, en pénétrant dans la cabine, l'enfant fut immédiatement frappé par le changement extraordinaire qui s'était opéré dans les traits de son maître. L'expression angoissée et sinistre qui, jusqu'alors, avait assombri son visage, avait disparu pour faire place à une joie céleste qui illuminait le visage amaigri du mourant.

A peine Bob se fut-il approché du lit, que son maître se mit à lui parler d'une voix affaiblie, mais toute vibrante d'émotion : « Mon garçon, mon cher garçon, quelle nuit j'ai passée ! A peine m'avais-tu quitté hier au soir que je m'assoupis. Mon esprit était rempli des paroles bénies que tu venais de me lire ; dans mon sommeil, je me les répétais encore sans cesse. Tout-à-coup je crus voir au pied de mon lit le Seigneur Jésus Lui-même. Je le reconnus à ses mains percées. Oh ! comme mon cœur battit à cette vue ! Dans mon angoisse, je me trainai jusqu'à Ses pieds et je le suppliai comme l'aveugle dont tu m'as lu l'histoire : « Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! » Après un temps qui me parut bien long, il me sembla que Ses yeux portaient sur moi. Oh ! Bob, jamais je n'oublierai ce regard ! Puis j'entendis Sa voix. Et voici ce qu'Il m'a dit : « Mon fils, aie bon courage ! tes péchés qui sont nombreux te sont tous pardonnés. » Je crus que de bonheur mon cœur allait éclater ! j'essayai de parler, mais en vain. Puis tout s'assombrit autour de moi. J'ouvris les yeux et me retrouvai couché sur mon lit et inondé de sueur. Mais le poids terrible qui m'oppressait avait disparu. Bob, ne me dis pas que ce n'était qu'un rêve. Maintenant je *sais* que mes péchés sont pardonnés,

je sais que Jésus a souffert pour moi, je puis croire à toutes les précieuses promesses que tu m'as lues dans la Bible, parce que le sang de Jésus-Christ peut laver même un pécheur tel que moi. Je ne crains plus la mort. Non, Bob, je n'ai pas peur ; Jésus a souffert à ma place. Il ne me faut rien de plus. Je ne désire pas vivre. Du reste je sens que dans très peu de jours, je verrai mon Sauveur en réalité. La fièvre augmente, et j'en suis heureux. »

L'enfant qui, jusqu'alors, avait écouté en essayant furtivement ses larmes, éclata tout-à-coup en sanglots désespérés.

« Non, maître, je vous en supplie, ne me laissez pas ! »

« Bob, répondit le malade avec calme, sois tranquille. Je suis heureux et bientôt je le serai infiniment plus que maintenant. Quand je pense à toi, mon cœur se serre. Je n'aime pas à te laisser dans un monde tel que celui-ci, plein de péché et de misère ! Oh ! puisses-tu être gardé et ne jamais tomber dans le crime comme je l'ai fait. C'est à toi que je dois tout. C'est de toi que le Seigneur s'est servi pour m'amener à Lui. Qu'il te bénisse, mon cher garçon. Dis à l'équipage de me pardonner ; moi je leur pardonne et je prie pour eux. »

Ainsi se passa la journée. Quand vint le soir, et qu'il eut fait la lecture habituelle, Bob alla chercher dans son hamac un repos bien gagné après les émotions qu'il avait ressenties.

À l'aurore, poussé par un pressentiment, Bob se leva et entr'ouvrit la porte de la cabine de son maître. Il vit que celui-ci s'était levé et s'était traîné jusqu'au pied du lit où il avait cru voir apparaître le Seigneur. Il était à genoux, appuyé contre la paroi, les mains jointes. Craignant de le déranger, Bob n'osait s'approcher. Enfin il murmura :

« Maître ! » Point de réponse.

« Maître. » Toujours rien.

Il s'avança discrètement et répéta avec insistance :

« Maître ! »

Même silence. Bob épouvanté posa une main tremblante sur son épaule. « Capitaine ! » fit-il. Sous la pression de la main de l'enfant, le corps s'affaissa lentement ; mais depuis quelques heures déjà, l'âme s'en était allée pour être avec Christ, ce qui est de beaucoup meilleur.



## Martin Luther (suite)

### CHAPITRE XI

#### *Retour de Luther à Wittemberg.*

L'absence de Luther avait amené de graves événements à Wittemberg ; son enseignement subsistait, se développait de plus en plus au grand jour, mais faute d'un bon guide, le mouvement risquait fort de s'engager dans une fausse direction. Inquiet des nouvelles que lui envoyaient régulièrement ses amis, le « chevalier Georges » résolut de se rendre compte par lui-même de ce qui se passait. Prétendant une de ces promenades qui lui étaient devenues si habituelles qu'on le laissait maintenant sortir sans escorte, il quitta la Wartbourg et se rendit à Wittemberg, sans prévenir personne de son arrivée. Il se rendit immédiatement chez son ami Amsdorf où bientôt une nombreuse assemblée se trouva réunie. Les cœurs débordaient de joie dans la communion fraternelle. Luther reçut de grands encouragements de ce qu'il vit et entendit ; il s'agenouilla et fit monter de ferventes actions de grâces devant l'Auteur de tout ce merveilleux réveil ; puis, après avoir adressé de sérieuses exhortations à ceux qui

l'entouraient, les engageant à s'attacher fortement à la Parole, à repousser toute intervention humaine, il repartit pour sa retraite, car il eût été imprudent de sa part de prolonger son séjour à Wittemberg.

C'est dans le couvent même des Augustins, auquel appartenait Luther, que le mouvement de la Réformation se dessinait avec le plus de netteté et aboutissait à ses conséquences extrêmes. Un moine du nom de Gabriel engageait ses compagnons à rompre leurs vœux ecclésiastiques, comme n'étant pas conformes à la volonté de Dieu. Il en résulta de profondes divisions, la plupart des moines partageant l'avis de Gabriel, les autres, et en particulier les supérieurs, se refusant à abandonner le point de vue traditionnel. Sur le désir de l'électeur de Saxe, les professeurs de l'université tentèrent d'amener une conciliation ; mais, après un examen approfondi de la question, ils durent se convaincre — et à leur tête se trouvait Mélanchton — que les partisans de Gabriel étaient dans le vrai. Peu après, treize Augustins quittèrent le couvent, jetèrent le froc aux orties et reprirent l'existence de laïques qu'ils n'auraient jamais dû quitter. La population leur fit un accueil chaleureux.

Au même moment, un ami de Luther, nommé Carlstadt, compromettait la cause de la Réformation par ses exagérations. Pieux, animé du désir sincère de faire le bien, courageux et loyal, il manquait totalement de sagesse et de modération. Selon lui le mouvement marchait trop lentement ; il voulut lui donner une impulsion nouvelle, agir lui-même au lieu de laisser agir le Seigneur. Il s'attaqua à la messe, annonçant que le 1<sup>er</sup> janvier 1522, il distribuerait la communion sous les deux espèces à quiconque lui en exprimerait la désir. Il en résulta de nouvelles perturbations, dans le détail desquelles

il est inutile d'entrer, mais à la fin le conseil de la ville publia un édit en vertu duquel l'institution de la messe se trouvait en fait supprimée.

Malheureusement, dans le village de Zwickau, on vit se produire de sérieux désordres. Là vivaient quelques individus qui, au lieu de s'en tenir aux déclarations de l'Écriture si merveilleusement remises en lumière, se figuraient avoir reçu de nouvelles révélations, grâce à des communications directes qu'ils auraient eues avec Dieu. « La Bible peut-elle nous suffire ? » disaient-ils dans un langage qu'on ne saurait qualifier autrement que de blasphématoire. « Pourquoi la prendre au pied de la lettre ? Si Dieu avait voulu nous instruire, il nous aurait communiqué sa volonté directement du ciel, au lieu de se servir d'instruments humains. C'est l'Esprit seul qui nous enseigne. » Égarés ainsi par leurs propres pensées, ces malheureux s'en prenaient à l'arme redoutable qui avait amené la Réformation, la parole de Dieu, et, sans s'en douter peut-être, ils servaient à merveille les intérêts de la papauté.

Ils ne tardèrent pas à aller plus loin encore, montrant à quoi aboutit tout système d'invention humaine. Un d'entre eux, un tisserand, du nom de Storch, prétendit avoir eu une vision dans laquelle lui était apparu l'ange Gabriel ; celui-ci lui aurait révélé des choses qu'il lui était interdit de divulguer et aurait ajouté : « Tu seras assis sur mon trône. » Aussitôt Storch, se croyant investi de la mission de prophète, choisit parmi ses acolytes douze apôtres et soixante-dix disciples. Bientôt discrédités à Zwickau à cause de leurs excentricités, ils se rendirent à Wittemberg où ils proclamèrent hautement des maximes ne tendant à rien moins qu'à bouleverser de fond en comble l'ordre établi. Carlstadt les

accueillit avec bienveillance et, s'appuyant sur des passages de la Parole que citait Storch et où le culte des images se trouve condamné, il engagea ses auditeurs à saccager les églises. Ces paroles trouvèrent vite un écho dans la population. Des forcenés envahirent les lieux de culte, en arrachèrent les images et les ornements qu'ils brûlèrent dans la rue, et en vinrent à un tel point d'excitation qu'on put craindre un moment qu'ils ne commissent des attentats sur des individus inoffensifs. Des professeurs ayant embrassé les mêmes idées, proclamèrent la vanité de la science humaine et engagèrent leurs étudiants à retourner gagner leur pain à la sueur de leur front, selon le commandement de Dieu. Un maître d'école se mit à sa fenêtre et conjura les passants de venir retirer leurs enfants de chez lui. Mélanchton pourtant et quelques autres résistèrent à ce vent de folie, disant avec raison que celui qui déprécie la parole de Dieu ne saurait être inspiré de l'Esprit de Dieu.

Luther ne tarda pas à être renseigné sur ces tristes événements. Il en fut très douloureusement affecté, mais n'hésita pas longtemps sur le parti à prendre. On avait abandonné la doctrine fondamentale du salut : la justification par la foi ; son devoir lui commandait de faire tout en son pouvoir, de profiter de l'influence qu'il avait acquise et des lumières qui lui avaient été dispensées, pour la remettre en honneur. Il écrivit donc à l'électeur de Saxe pour l'informer qu'il renonçait à sa protection, afin de retourner au troupeau confié à ses soins, assuré du reste de la protection de Dieu, bien plus efficace que celle des hommes. « L'épée, » dit-il, « ne saurait défendre la vérité. Ceux-là sont vainqueurs dont la foi est la plus forte. »

Il quitta la Wartbourg le 3 mai 1522. Le surlende-

main, il parvint à Iéna par une tempête de neige épouvantable. Deux jeunes Suisses venaient d'y arriver aussi, se dirigeant sur Wittemberg où les attirait le grand renom de l'université. Voici le récit que nous a donné l'un d'eux, nommé Kessler, de leur entretien avec Luther :

« C'était le mercredi des Cendres ; toutes les hôtelleries étaient closes et nous ne savions où nous loger, quand nous avisâmes un passant qui nous conseilla de nous rendre à l'auberge de « l'Ours Noir, » à quelques pas hors des portes. Nous y trouvâmes un accueil empressé.

» Dans la salle commune, nous vîmes, assis seul devant une table, un homme qui lisait un petit livre ; il nous salua amicalement et nous invita à prendre place à côté de lui. Nous hésitions même à entrer, car nous étions crottés jusqu'aux épaules et osions à peine nous montrer, mais nous finîmes par céder à ses instances, et il nous offrit quelque chose à boire. A voir son accoutrement, nous nous figurions que c'était un chevalier. Il nous demanda bientôt d'où nous étions, mais sans attendre notre réponse, il ajouta :

— Vous êtes Suisses. De quelle ville venez-vous ?

— Nous répondîmes : De Saint-Gall.

— Du moment que vous vous rendez à Wittemberg, répliqua-t-il, vous y trouverez d'excellents compatriotes, ainsi le docteur Jérôme Schurf et son frère, le docteur Augustin.

— Nous avons auprès d'eux des lettres d'introduction. Mais pourriez-vous nous dire si Martin Luther est à Wittemberg, ou sinon où il se trouve en ce moment ?

(A suivre.)



### Réponses aux questions du mois de mars

- 1° A Hébron. Ésaü et Jacob. (Genèse XXXV, 27.)
- 2° Édom, Amalek. (Genèse XXXVI, 8, 12.)
- 3° Il demandait grâce. (Genèse XLII, 21.)
- 4° Six songes. (Genèse XXXVII, 6-11; XI, 9-19; XII, 15-24; XLIII, 28.)
- 5° Envoyé chez ses frères, ceux-ci ne le reçoivent point. (Jean I, 11.) Il se trouve dans l'abaissement le plus complet. (Genèse XXXIX; Philippiens II, 8.) Le roi lui donne autorité sur toutes choses. (Genèse XLI; Philippiens II, 9.) Ses frères lui rendent hommage. (Genèse XLIII; Zacharie XII, 10.)
- 6° L'Éternel était avec lui. (Genèse XXXIX, 2, 21, 23; Psaume I, 3.)

### Questions pour le mois d'avril.

- 1° Quel passage peut nous faire penser que les frères de Joseph se reconnurent coupables devant Dieu?
- 2° Depuis combien d'années Joseph était-il gouverneur d'Égypte, lorsqu'il fit appeler son père?
- 3° Pourquoi les fils de Jacob habitèrent-ils en Goshen?
- 4° Joseph retourna-t-il jamais en Canaan?
- 5° Quels passages du Nouveau Testament parlent de Joseph?
- 6° Quelles prophéties concernant Christ relevez-vous dans votre lecture?

Nos jeunes lecteurs pourraient-ils, en consultant l'histoire de Jacob et celle de Joseph, calculer l'âge qu'avait Jacob lorsqu'il quitta la maison paternelle pour se rendre chez Laban?

---



## Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE ÉZÉCHIEL. *(Suite)*.

### SECONDE PARTIE *(Suite)*

Chapitres XXXVIII-XXXIX. — Lorsque Israël sera rentré dans sa terre, « pays délivré de l'épée et rassemblée d'entre beaucoup de peuples » (vers. 8), et que les jugements auront atteint la plupart de ses ennemis, il aura encore affaire avec un puissant adversaire, appelé Gog, prince de Rosh, de Mésheç et de Tubal; ces contrées se trouvaient à l'extrême nord de la Palestine et sont aujourd'hui comprises dans le territoire occupé par la Russie (1). Ce chef montera contre Israël à la tête d'une formidable armée pour piller les richesses que les Juifs auront accumulées dans leur pays en y rentrant. Il croira la victoire d'autant plus facile qu'il viendra avec un peuple nombreux pour s'emparer de villes sans fortifications, car l'Éternel sera leur protection. Dieu le laissera entrer dans le pays, pour l'anéantir sur les montagnes d'Israël au moyen de la peste, du sang, par une pluie torrentielle, des pierres de grêle, du feu et du soufre. Pendant sept ans, on fera du feu avec le bois des armes et on mettra sept mois à enterrer les morts. Alors Israël sera délivré de tous ses ennemis et pourra jouir heureux du règne de

(1) Les mots Russie, Moscou et Tobolsk [correspondent étymologiquement à ces dénominations primitives.

paix et de justice sous le sceptre du fils de David, le vrai Salomon.

### TROISIÈME PARTIE : Chapitres XL-XLVIII

Chapitres XL-XLII. — Dans une vision, l'Éternel donne au prophète les plans du temple millénaire. Il est formé d'une première enceinte carrée de 500 coudes de côté (1), dans laquelle on entre par trois portes, une à l'orient, une au nord et l'autre au midi. Cette enceinte ou parvis renferme un autre parvis auquel donnent accès trois portes, situées vis-à-vis des portes extérieures. C'est dans ce parvis intérieur que se trouve le temple proprement dit et l'autel, situé entre la porte d'orient et la porte du temple, puis des cellules pour le service de la sacrificature. Dans la première enceinte ou parvis extérieur, se trouvent aussi d'autres constructions et cellules, affectées au service de la maison de Dieu. Aux quatre angles, il y a des cuisines où les lévites doivent faire cuire les sacrifices du peuple.

Chapitre XLIII. — La gloire de l'Éternel, que le prophète avait vu s'élever sur la porte orientale du temple, au chapitre X, revient dans ce nouveau temple par la porte d'orient et remplit la maison, comme cela eut lieu pour le tabernacle dans le désert (Exode XL, 24), et pour le temple de Salomon (I Rois VIII, 11), après leur achèvement. Le prophète entend une voix lui disant : « C'est ici le lieu de mon trône et le lieu de la plante de mes pieds, où je demeurerai au milieu des fils d'Israël à toujours. » Si le peuple se montre confus de ses péchés, qui ont obligé la gloire de l'Éternel à se retirer, Ézéchiel doit lui montrer les détails du plan de cette nouvelle maison.

(1) La coudée équivalait approximativement à 3,33 mètres. Voir le plan en tête de l'article.

Le prophète reçoit ensuite la description de l'autel et les ordonnances pour sa purification et sa consécration.

Chapitre XLIV. — La porte de l'orient, par laquelle la gloire de l'Éternel était entrée, sera fermée et personne n'y passera que le prince, le jour du sabbat. L'Éternel fixe les attributions des sacrificateurs et des lévites et désigne les descendants de Tsadok pour exercer la sacrificature devant l'Éternel. Les descendants des autres familles de sacrificateurs, qui ont été infidèles et ont servi les idoles, ne s'approcheront point du lieu saint ; ils auront pour leur part le service qui se rapporte au peuple. Tsadok, vous le savez, était sacrificateur aux temps de David et lui demeura fidèle lors de la révolte d'Absalom. Aussi Salomon l'établit-il souverain sacrificateur à la place d'Abiathar, qui avait trompé David. Tsadok vivait donc sous le règne de Salomon, type du règne de Christ, dans lequel ses descendants, à cause de leur père, exerceront aussi la sacrificature. Ceci nous montre combien l'Éternel apprécie la fidélité de ses serviteurs, et combien « il est grand en bonté et en vérité, gardant la bonté envers des milliers de générations. » (Exode XXXIV, 6-7.)

Chapitre XLV. — L'Éternel fixe la part du territoire qui appartiendra aux sacrificateurs pour y établir leur demeure ; c'est là que s'élève le temple. Au nord s'étend la portion des lévites. Chaque part a 25,000 coudées en longueur et 10,000 en largeur ; au sud de la part des lévites sera la ville, longue de 25,000 coudées et large de 5,000 (1). A l'orient et à l'occident de ces places saintes se trouvera la part du prince et de ses descendants ; ils n'auront pas le droit de posséder de territoires dans d'autres tribus, afin de

(1) La coudée est d'environ 55 centimètres.

ne pas opprimer le peuple, comme cela eut lieu si souvent dans l'histoire d'Israël. Afin que tout se partique selon la justice, les mesures de poids et de capacité sont fixées, puis les offrandes à prélever sur le peuple. Viennent ensuite les ordonnances des fêtes.

Chapitre XLVI. — Ordonnances relatives aux sacrifices que le prince et le peuple auront à offrir, et au service de chaque jour. Outre un sacrifice de propitiation offert le premier jour de l'année, la fête de Pâque et des pains sans levain, la fête du septième mois, celle des tabernacles, fêtes indiquées au chapitre précédent, le peuple célébrera le sabbat et les nouvelles lunes, car le sabbat, signe du repos dans lequel l'Éternel veut introduire son peuple, sera réalisé alors, de même que la nouvelle lune qui typifie le renouvellement complet dont jouira le peuple.

Chapitre XLVII, 1-12. — Le prophète voit une rivière sortant de dessous le seuil oriental du temple et coulant jusqu'à la mer orientale, la mer Morte. Ses eaux, qui s'assainissent et contiennent dès lors une multitude de poissons, sont un emblème de la puissance vivifiante de bénédiction qui enlèvera, dans une grande mesure, les conséquences du péché dont les hommes ont souffert depuis la chute. Sur les bords du fleuve croissent toutes sortes d'arbres, portant leur fruit chaque mois et dont les feuilles guériront. La bénédiction, découlant du trône de l'Éternel pendant le millénium, produira ce qui rassasiera le peuple et tout ce qu'il faudra pour guérir les maux introduits par le péché dans le monde. On trouve ce même fleuve, se rapportant à la même époque, en Joël III, 18 et Zacharie XIV, 8. Comparez aussi ce qui est dit dans notre chapitre (v. 12), surtout le verset 12, avec Apocalypse XXII, 1-2. La description donnée

par Ézéchiel se rapporte à la Jérusalem terrestre, celle de l'Apocalypse, à la Jérusalem céleste, l'Église; l'une centre terrestre, et l'autre centre céleste, trône de Dieu, d'où découle la bénédiction millénaire.

Chapitre XLVII, 12-XLVIII. — Limites du pays; son partage entre les douze tribus qui obtiennent leur part à partir du nord, en portions égales et parallèles allant de l'orient à l'occident, aboutissant ainsi à la grande mer ou mer Méditerranée. Les portions du prince et des lévites, ainsi que l'emplacement de Jérusalem, ne sont pas comprises dans une tribu; elles se trouvent entre Juda et Benjamin. La ville aura douze portes, une par tribu, et son nom sera : « *L'Éternel est là.* »

. . .

Nous pouvons résumer ce livre, en disant qu'il traite de la manifestation du gouvernement de Dieu envers Israël et les nations, après que l'iniquité du peuple a obligé le trône de l'Éternel à quitter Jérusalem, lieu d'où son gouvernement s'exerçait sur les autres nations. L'autorité sur la terre étant placée entre les mains des gentils dans la personne de Nébucadnetsar, Israël, comme les autres nations, doit lui être soumis. Puis, sur le pied de la grâce, pour la gloire du nom de l'Éternel et à cause de sa fidélité aux promesses faites aux pères, nous trouvons le rétablissement du peuple d'Israël dans sa terre pour jouir du règne glorieux du vrai fils de David.

La plupart des jugements décrits dans ce livre typifient ceux qui s'exerceront sur les nations à la fin; car, comme Israël doit se retrouver tout entier pour habiter le pays, les nations avec lesquelles il a eu à faire dans le passé doivent se retrouver aussi pour

leur jugement qu'Israël exercera sur Ammon, Moab et surtout Édom. Le châtement de Babylone ne trouve pas sa place dans ce livre, parce que son roi, Nébucadnetsar, est le serviteur de l'Éternel pour frapper Israël et les autres nations. Nous verrons, Dieu voulant, sa punition dans le livre de Daniel.



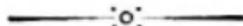
### Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois d'avril.

1. Ils sauront qui est l'Éternel : Ézéchiel V, 13 ; VI, 7, 13, 14 ; VII, 4, 27 ; XI, 10, 12 ; XII, 15, 16, 20 ; XIII, 9, 14, 21, 23 ; XIV, 8 ; XV, 7 ; XVI, 62 ; XX, 20, 26, 38, 42, 44 ; XXII, 16 ; XXIII, 49 ; XXIV, 27 ; XXV, 5, 7, 11, 17 ; XXVI, 6 ; XXVIII, 22, 23, 24, 26 ; XXIX, 6, 9, 16, 21 ; XXX, 8, 19, 25, 26 ; XXXII, 15 ; XXXIII, 29 ; XXXIV, 27, 30 ; XXXV, 4, 9, 15 ; XXXVI, 11, 23, 38 ; XXXVII, 6, 13, 14, 28 ; XXXVIII, 23 ; XXXIX, 6, 7, 22, 28 ; — soit 62 fois.

2. Parce qu'il la contempla, au lieu d'en laisser la gloire à son Créateur.

3. Elles représentent le reflet des caractères de Dieu.

4. Leur haine pour le peuple d'Israël et la joie qu'elles manifestèrent lorsque les jugements de Dieu l'atteignirent.



## QUESTIONS

1. Quand est-ce que Gog monte contre Jérusalem ?
  2. Par qui est-il détruit ?
  3. Pourquoi la gloire de l'Éternel avait-elle quitté Jérusalem ?
  4. A qui le gouvernement sur la terre avait-il été confié ?
- 

## I Thessaloniens V, 17.

A ton Dieu, ton tendre Père,  
Qui te garde en son amour,  
Enfant, offre ta prière  
Au matin de chaque jour.

Et souvent, dans la journée,  
Prie encore en vérité,  
Pour qu'elle soit couronnée  
Des dons de sa charité.

Puis, lorsque vient la nuit sombre,  
Bénis-le pour sa faveur,  
Et te place aussi sous l'ombre  
De ce divin protecteur.

L. P.



Martin Luther (*suite*)

## CHAPITRE XI

*Retour de Luther à Wittemberg.*

— Je sais très positivement que Luther n'est pas à Wittemberg maintenant, mais qu'il y rentrera bientôt. Vous y trouverez en revanche Philippe Mélanchton, qui enseigne le grec; certains étudiants s'appliquent aussi à l'hébreu. Pour moi, je vous conseille d'étudier ces deux langues, car elles sont également nécessaires à l'intelligence des Saintes Écritures.

— Si Dieu nous prête vie, nous ne quitterons pas Wittemberg avant d'avoir vu et entendu Luther; c'est à cause de lui que nous avons entrepris ce voyage, sachant qu'il veut abolir la prêtrise et la messe, comme n'étant pas un culte approuvé de Dieu. Dès notre enfance, nos parents nous ont destinés à la prêtrise; mais nous aimerions savoir quel enseignement Luther nous donnera là-dessus.

— Où avez-vous étudié jusqu'ici?

— A Bâle.

— Que s'y passe-t-il actuellement? Erasme de Rotterdam s'y trouve-t-il encore? Que fait-il?

— Nous ne savons rien d'autre sur son compte, sinon que tout va bien à Bâle. Erasme s'y trouve encore, mais ce qu'il fait, nul ne le sait, car il se tient caché et n'agit que secrètement.

» Cette conversation nous remplit d'étonnement. Il nous paraissait étrange qu'un chevalier fût renseigné sur Schurf, Mélanchton et Erasme et qu'il fût aussi au courant du grec et de l'hébreu. Il avait même prononcé quelques mots latins, ce qui nous fit supposer qu'il n'était en tous cas pas un chevalier ordinaire.

— Dites-moi, mes amis, demanda-t-il encore, ce que l'on pense de Luther en Allemagne.

— Comme toujours les opinions varient. Beaucoup de personnes ne peuvent faire de lui assez de cas et louent Dieu de ce que, par son moyen, il a révélé la vérité et confondu l'erreur; mais d'autres, et surtout les ecclésiastiques, le maudissent et le traitent de charlatan insupportable.

— Les prêtres sont bien capables d'entretenir des idées pareilles, répondit le chevalier après un moment de silence.

» La conversation devint si familière que mon camarade se permit de prendre le volume que lisait notre énigmatique compagnon et de l'examiner. C'était le recueil des Psaumes en hébreu. Il se hâta de replacer le volume sur la table et le chevalier le prit. Notre étonnement allait croissant.

— Je donnerais un doigt de ma main, s'écria mon ami, pour connaître cette langue.

— Vous y parviendrez sans peine, répondit le chevalier, si vous travaillez avec zèle.

» Pendant ce temps, le jour avait baissé et il faisait tout à fait sombre. L'aubergiste s'était approché de nous. Apprenant notre vif désir de connaître Martin Luther, il nous dit :

— Si vous aviez été ici deux jours plus tôt, vous l'auriez vu; il était assis à cette place.

» Nous ne pûmes nous empêcher de manifester notre irritation de ce que le mauvais temps nous eût retenus en chemin et nous eût fait manquer une si belle occasion. Nous ajoutâmes :

— Heureux sommes-nous tout au moins de nous trouver dans la maison et à la table où il était assis.

» L'hôte ne put s'empêcher de rire et sortit. Un instant après, il me fit signe de le rejoindre. Je me demandai avec inquiétude si j'avais commis quelque

méfait ou si, peut-être, je l'avais vexé sans m'en rendre compte. Mais il me dit :

— Je vois que vous désirez sincèrement voir et entendre Luther. Eh bien ! c'est lui qui est assis auprès de vous !

» Je crus qu'il plaisantait et répondis :

— Oui, oui, monsieur l'aubergiste, vous vous moquez de moi et voulez m'en faire accroire, en satisfaisant mon désir de voir Luther.

— C'est l'exacte vérité, répliqua-t-il. Mais ne lui montrez pas que vous l'avez reconnu.

» Je rassurai le brave homme, bien que je ne pusse le croire. Puis je retournai dans la salle et me rassis, tout en cherchant le moyen de communiquer à mon camarade la nouvelle que je venais d'apprendre. Enfin je pus lui dire à l'oreille :

— L'aubergiste m'affirme que ce chevalier est Luther.

» Comme moi, il refusa d'y croire et répliqua :

— Il t'a probablement dit que c'est Hutten et tu l'as mal compris.

» Comme l'accoutrement du chevalier convenait en effet mieux à Hutten qu'au moine Luther, je me laissai convaincre, du moment que la première syllabe des deux noms offre quelque analogie.

» Pendant ce temps, deux marchands étaient entrés. Lorsqu'ils eurent enlevé leurs manteaux et leurs éperons et se furent assis, l'un d'eux plaça à côté de lui un livre broché. Martin demanda quel en était le titre :

— C'est, répondit le nouvel arrivé, un Commentaire de quelques Évangiles et Épîtres par le docteur Luther ; il vient de paraître. Ne le connaissez-vous pas ?

— Je ne tarderai pas à me le procurer, répondit le chevalier.

» Sur ces entrefaites, l'aubergiste nous invita à nous mettre à table. Nous le priâmes de nous servir à part et modestement, mais il répondit :

— Prenez seulement place à côté de ces messieurs; je vous servirai à bon compte.

» Martin ayant entendu la conversation, ajouta :

— Venez donc; je réglerai la dépense avec notre hôte.

» Pendant le repas, Martin parla avec tellement de piété que soit les marchands, soit nous, nous lui prêtâmes beaucoup plus d'attention qu'aux plats qu'on nous présentait. Il se plaignit aussi, en soupirant, de ce que princes et seigneurs, réunis en diète à Nuremberg, ne se souciaient point de la parole de Dieu, et passaient leur temps dans les plaisirs et les désordres de tout genre, sans se soucier de ce qui pourrait être avantageux au peuple; et pourtant ils s'intitulaient princes chrétiens. Il avait cependant l'espoir, ajouta-t-il, que les vérités de l'Évangile produiraient des fruits chez nos descendants qui, plus éclairés que leurs parents, pourraient, dès leur enfance, être prévenus contre les fausses doctrines et être instruits selon le pur Évangile. Un des marchands, un homme déjà âgé, appuya fortement cette manière de voir et ajouta :

— Je ne suis qu'un simple laïque et ne m'entends guère au sujet que vous traitez, mais voici mon opinion : Luther doit être un ange du ciel ou un diable de l'enfer. Je donnerais bien dix florins pour pouvoir le rencontrer et me confesser à lui; car je suis convaincu qu'il me donnerait de bons conseils.

» À ce moment l'aubergiste vint nous dire à l'oreille.

— N'ayez pas souci au sujet de la dépense; Martin vous a défrayés de tout votre souper.

» Nous en fûmes très réjouis, moins à cause de l'argent que nous avons ainsi économisé qu'à cause

de la bonté que nous témoignait cet inconnu. Le repas terminé, les marchands se rendirent à l'écurie pour soigner leurs chevaux. Restés seuls avec Martin, nous en profitâmes pour le remercier de sa générosité et lui dîmes que nous le prenions pour Ulrich de Hutten.

— Je ne le suis pas, répondit-il simplement. Me voici anobli, ajouta-t-il en plaisantant, comme l'hôte entraît : Ces jeunes Suisses me prennent pour Ulrich de Hutten.

— Vous êtes Martin Luther, répondit l'aubergiste.

— Bon ! répliqua-t-il en riant, les uns me prennent pour Hutten, d'autres pour Luther ; à qui le tour maintenant ?

« Après quelques mots, il se leva pour se retirer dans sa chambre. Il nous serra la main et dit :

— Quand vous serez à Wittemberg, saluez de ma part le docteur Jérôme Schurf.

— Volontiers, répondîmes-nous, mais de la part de qui devons-nous donner ce message ?

— Ne dites que ceci, répliqua-t-il, celui qui vient vous salue. On vous comprendra aussitôt.

« Là-dessus nous nous séparâmes. Quelques jours plus tard, nous nous présentâmes chez le docteur Jérôme Schurf pour lui remettre nos lettres de recommandation. Introduits dans la chambre de réception, nous aperçûmes le chevalier de Léua, qui s'entretenait avec plusieurs professeurs et savants. Il nous reconnut aussitôt et, s'avançant vers nous, nous salua amicalement ; puis il désigna un de ses interlocuteurs et nous dit : « Voilà Mélanchton dont je vous ai parlé. »

C'est ainsi que Martin Luther rentra à Wittemberg à la grande joie de ses amis et des défenseurs de l'Évangile.

*(A suivre.)*

## La tante Emilie et son arrière-petite-fille.

Un vieux serviteur du Seigneur, maintenant auprès de Lui, nous disait une fois que le Seigneur, s'il le trouvait à propos, pouvait conserver ici-bas, jusque dans un âge avancé, quelqu'un de ses rachetés, en vue d'un service particulier à accomplir dans un avenir plus ou moins éloigné.

A l'appui de son dire, il citait l'exemple du vieillard Siméon, rapporté en Luc, II 21-35. L'histoire ci-après d'une humble chrétienne, qui atteignit l'âge de 92 ans, vient encore confirmer la chose.

### I

A proximité d'une magnifique forêt de hêtres et de sapins qui ombrage le dernier contrefort d'une sommité du Jura vaudois, se trouve une maison rustique, habitée par des paysans.

L'oncle Jean, comme on l'appelait, l'avait héritée de son père avec le domaine y attaché ; et c'est dans cette humble demeure que la tante Emilie, sa digne compagne, vécut pendant la plus grande partie de sa vie.

Élevé au village même, elle y passa sa jeunesse, occupée aux travaux des champs. La maison de ses parents était située sur la place de l'endroit, qui était ordinairement très animée. Les villageois, jeunes et vieux, indifférents à l'égard des choses d'en haut, étaient fortement attachés à celles de la terre et amis des plaisirs du monde. Emilie ne fit pas exception. Mais celui qui avait des pensées de miséricorde à son égard, ne tarda pas à lui parler dans le secret de son cœur. Ah ! combien ces paroles : « Souviens-toi de ton Créateur dans les jours de ta jeunesse,

avant que soient venus les jours mauvais » (Écclésiaste XII, 1), devaient y retentir solennellement ! Elle fut attentive à l'avertissement divin et amenée à voir le néant des choses d'ici-bas pour délivrer l'homme de sa misère et le rendre heureux.

Ces besoins naissants, qui attestaient l'œuvre de Dieu en elle allaient devenir plus pressants encore. Son mariage avec un jeune homme au caractère pacifique n'eut heureusement pas pour effet de les étouffer, comme cela a lieu bien souvent en pareil cas. On put le constater par l'admirable prière qu'elle fit au moment de quitter ses parents pour aller habiter chez son mari : « O Dieu, » disait-elle, « ne me donne pas de richesses ici-bas, je t'en prie ; donne-moi plutôt les vraies richesses, celles qui sont durables et qui rendent véritablement heureux ! » Ce désir sincère eut son accomplissement littéral ; et la tante Emilie fut placée, mieux que jamais, sur la voie qui conduit à ce bonheur véritable, après lequel son âme soupirait.

Il y avait dans la contrée des gens pieux, mais haïs de tous, qui se réunissaient pour prier, lire et méditer la Parole de Dieu. Ils vivaient paisiblement, ne prenant aucune part aux divertissements mondains. Ils ressemblaient à une grande famille dont tous les membres ont une profonde affection les uns pour les autres. Leur commun trésor et l'objet de leurs entretiens, c'était le cher Sauveur qui les avait aimés et qui s'était donné Lui-même pour eux.

Instinctivement la tante Emilie comprit que ces personnes-là, malgré la petite estime en laquelle le monde les tenait, devaient posséder ce qui lui manquait. « On dit qu'ils s'enterrent tout vivants, » pensait-elle ; « mais ce sont eux, j'en suis sûre, qui possèdent ce qui rend heureux. » Elle se rendit à leurs réunions, sans se laisser rebuter par quoi que ce fût,

en compagnie d'une amie intime qui partageait ses sentiments. On y parlait, d'après la Sainte Écriture, de l'état dans lequel l'homme se trouve devant Dieu et de la nécessité de jouir du salut par la foi au Seigneur Jésus, mort sur la croix pour les pauvres pécheurs. La semence tomba dans la bonne terre, ce cœur honnête et bon dont parle la Bible. La tante Emilie fut amenée à placer sa confiance dans le Sauveur qu'elle venait d'apprendre à connaître, et elle trouva aussitôt le bonheur après lequel son cœur avait si longtemps soupiré.

Un cher serviteur de Dieu disait : « Ce n'est pas le bonheur qu'il faut chercher, c'est le Sauveur ; et en trouvant le Sauveur, on trouve le bonheur. » La tante Emilie en était maintenant la preuve. Elle pouvait répéter avec le psalmiste : « Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche le louera avec des lèvres qui chantent de joie. » (Psaume LXIII, 5.) Son cœur débordait de bonheur ; et sa physionomie en garda l'empreinte sa vie durant. C'est du ciel que venait son bonheur : elle avait le Seigneur Jésus non seulement pour son Sauveur, mais aussi pour le trésor de son âme et le soleil de sa vie.

Combien heureuse était-elle dans son isolement ; elle ne regrettait certes pas le quartier bruyant où s'était passée sa jeunesse, ni le monde et tout ce qu'il peut offrir. Au reste, tout ce qui l'entourait prêtait au recueillement. Levée dès l'aube, ses yeux se portaient vers d'autres montagnes que les Alpes aux blancs sommets qui bornaient son horizon, afin d'y chercher de l'aide pour la journée, car elle travaillait à la sueur de son front, de concert avec son mari, le lopin de terre qui entourait leur habitation ; et le soir, avant de s'étendre sur sa couche, pour jouir du doux repos du laboureur, elle n'oubliait pas, malgré les fatigues de la journée, de lire quelques versets

de sa Bible et de bénir encore Celui qui l'entourait de sa protection et de ses soins.

Deux enfants vinrent rompre la monotonie du labeur journalier. Ils réjouirent, pendant quelques années, cet intérieur si retiré, et, avec le temps, secondèrent leurs parents dans leurs travaux. Mais ce bonheur, comme tous ceux qui ont leur source ici-bas, vint prendre fin au moment où l'on y songeait le moins. Les deux fils, déjà d'un certain âge (l'un était marié), furent enlevés, l'un après l'autre, à la suite d'une terrible maladie contre laquelle la science lutte en vain aujourd'hui et qui venait de faire dans la famille ses premières victimes. L'épreuve fut pénible, d'autant plus qu'elle était inattendue. Ces deux départs successifs, si prématurés, affectèrent profondément tante Emilie. N'avait-elle pas déjà basé quelque espoir en ses fils ? Assurément, ils seraient son bâton de vieillesse. Hélas ! il n'en fut rien ; soumise, elle accepta ce que son Dieu avait trouvé bon pour elle ; et ne lui restait-il pas encore une belle-fille dévouée et des petits enfants ? Mais son réconfort venait du Seigneur ; elle pouvait dire, avec le psalmiste : « Mon âme s'attache à toi pour te suivre, ta droite me soutient. » (Psaume L XIII, 8.)

Elle avait son lot ailleurs que dans ce monde, où rien ne dure ; comme Moïse, elle choisissait « plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte ; car il regardait à la rémunération. » (Hébreux XI, 25, 26.)

La tante Emilie marchait de cœur avec ceux qui se réunissaient au nom du Seigneur, sachant qu'ils étaient dans la vérité, malgré leur grande faiblesse. Là elle trouvait la présence de son Sauveur qu'elle aimait. Ses connaissances étaient très restreintes,

mais son amour fervent se montrait en action. Ces trois principes qui sont la source de la vie chrétienne ici-bas : la foi, l'amour et l'espérance, agissaient simultanément dans son cœur. Sa foi amenait son Sauveur tout près d'elle, rapprochait le ciel de la terre ; et son amour se manifestait de bien des manières. Jamais on ne frappait en vain à la porte de cette demeure : la main s'ouvrait toujours à tout venant dans le besoin. Dans le « refuge, » ainsi le surnommait-on, les veuves âgées trouvaient une hospitalité simple et cordiale. C'est ainsi que la prière d'inauguration de la bonne tante avait reçu son remarquable exaucement. Aussi un pauvre homme, ennemi de la vérité et des gens pieux, qui avait été souvent l'objet de ses attentions, ne pouvait-il s'empêcher de rendre le plus beau témoignage à son désintéressement et à sa charité. Ne faisait-elle pas ce que le Seigneur recommande aux siens : « Faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin que, quand vous viendrez à manquer, vous soyez reçus dans les tabernacles éternels. » (Luc XVI, 9.) Heureuse en toute circonstance, elle démontrait que le plus grand des gains est la piété et le contentement d'esprit. Elle vivait ici-bas comme une étrangère, dans l'attente de Celui qui a dit : « Voici, je viens bientôt ! »

Le poids des années commença pourtant à se faire sentir, malgré sa forte constitution ; et l'activité alla se ralentissant. Les bras et les jambes étaient foulés, mais l'intérieur était encore sain, comme au jeune âge : une vie simple, au grand air, un travail régulier et surtout la paix du cœur, avaient contribué au bien-être général. Elle supportait encore vaillamment les rigueurs de l'hiver et les chaleurs de l'été.

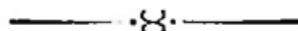
Le moment arriva enfin où la vieille tante dut renoncer à sortir. Il lui en coûta assurément ; mais elle se soumit ; elle aurait pu dire en vérité : « J'ai profité

de me réunir avec mes frères et sœurs en Christ aussi souvent et aussi longtemps que j'ai pu ; maintenant je suis forcée d'y renoncer ; j'accepte la chose de la main de mon Dieu. » Pourtant il lui restait un précieux trésor : c'était sa chère Bible. Oh ! comme elle l'appréciait et était reconnaissante de pouvoir encore la lire elle-même et sans lunettes ! C'était maintenant toute son occupation ; et elle y prenait plaisir dans son âge avancé, parce qu'elle s'était souvenue de son Créateur aux jours de la jeunesse. Mais cette inaction prolongée lui faisait désirer ardemment la venue de son Sauveur.

Souvent elle répétait à ceux qui venaient lui rendre visite : « Il a dit : Je viens bientôt ; et il n'est pas encore venu. Oh ! viens donc, Seigneur ! viens nous chercher, comme tu l'as dit ! » Sa patience était mise à l'épreuve ; il lui fallait attendre encore.

Elle avait de beaucoup dépassé l'âge des vigoureux ; sa quatre-vingt-dixième année avait sonné ; et elle se demandait souvent : « Pourquoi le Seigneur me laisse-t-il encore ici-bas, moi qui suis inutile en ce monde ? Ah ! pourquoi me laisse-t-il pourtant si longtemps ? » Une réponse à sa question allait lui être donnée par la bouche de son arrière-petite-fille, et la vieille tante Emilie eut encore l'occasion de se rendre utile.

(A suivre.)



### Réponses aux questions du mois d'avril.

1<sup>o</sup> Genèse XLIV, 16.

2<sup>o</sup> Neuf ans. (Genèse XLV, 11.)

3<sup>o</sup> Parce que les bergers étaient une abomination pour les Égyptiens. (Genèse XLVI, 34.)

4° Pour ensevelir son père. (Genèse L, 13-14.)

5° Actes VII, 9-13; Hébreux XI, 22; Apocalypse VII, 8.

6° Genèse XLIX, 10-11; 22-28.

Joseph avait 30 ans lorsqu'il parut de le Pharaon. (Genèse XLI 46); neuf ans après, Jacob vint en Égypte; (ch. XLV, 6); à ce moment-là, Joseph avait donc 39 ans. Au chapitre XLVII, 9, nous voyons que Jacob avait alors 130 ans;  $130 - 39 = 91$  ans, âge de Jacob lors de la naissance de Joseph, à la fin des 14 premières années de service chez Laban (ch. XXX, 22-25); Jacob avait donc à peu près 77 ans lorsqu'il quitta la maison paternelle.

### Questions pour le mois de mai.

#### *A lire : Job I-XII*

1° Citez deux occasions dans l'Ancien Testament où Satan se présente devant l'Éternel comme *l'accusateur des saints*.

2° Quel même caractère de Satan trouvons-nous reproduit en Job I et II et en 1 Pierre?

3° Que savons-nous de la manière d'agir de Job vis-à-vis des ignorants, des faibles, de ceux qui chancelaient?

4° De quoi Dieu charge-t-il ses anges? que fait-il des sages de ce monde? à quoi la confiance de l'impie est-elle comparée?

5° Trouvez dans les Psaumes et dans les Hébreux trois parallèles à la question de Job VII, 17.

6° Dans les chapitres que vous avez lu, trouvez les versets qui parlent de *glaces*, de *neige*, du *soleil*, des *étoiles*, de la *Grande Ourse*, d'*Orion*, des *Pléiades*, de la *tempête*, des *barques de jonc*.



## La tante Emilie et son arrière-petite-fille.

(Suite)

### II.

L'oncle Jean n'était plus. Les deux petites-filles se marièrent ; l'aînée resta à la maison, avec son mari et ses enfants. Ceux-ci amenèrent un peu plus de mouvement dans cette demeure isolée. Mais peu à peu ils durent s'en éloigner comme des oiseaux qui, pouvant voler de leurs propres ailes, quittent le nid où ils ont été élevés. Emma, l'une d'entre elles, se rendit en ville pour faire un apprentissage de couture.

C'était une belle jeune fille, à la mine éveillée et paraissant en parfaite santé. Bien souvent, à n'en pas douter, elle avait eu l'occasion d'être mise en rapport avec la vérité de Dieu ; mais hélas ! comme cela arrive malheureusement pour tant de jeunes gens, elle remit à plus tard le soin de s'occuper de l'essentiel. « Ne convient-il pas auparavant, » pensait-on, « de jouir quelque peu du monde et de passer joyeusement les jours de sa jeunesse ? »

Emma dut forcément renoncer à ses plans d'avenir, à marcher dans le chemin bordé de fleurs, qu'elle se proposait de suivre ; la main de Dieu vint l'arrêter court. Une grave maladie, la tuberculose, l'obligea à reprendre le chemin de son village natal.

La fièvre, la perte de l'appétit et du sommeil, minaient jour après jour ce corps affaibli ; un visage boursoufflé et des joues d'un rouge vif semblaient donner encore à la malade une apparence de santé.

On était dans la bonne saison. Couchée au soleil, dans le voisinage de la maison, Emma profitait du grand air pour se réconforter quelque peu ; et la tante Emilie, étendue simplement sur le gazon, lui tenait compagnie. C'est là que je la vis un certain jour, qui devait faire époque dans sa courte existence. Pauvre Emma ! la tristesse remplissait son cœur à la pensée d'être, si jeune encore, privée des avantages matériels dont elle avait joui, et d'être appelée, très probablement, à quitter la scène de ce monde.

J'ignore ce qui m'amena à lui lire le récit que nous trouvons en Matthieu XV, 21-28, sinon que le Seigneur me dirigea en cette circonstance, car jamais visite de malade ne fut plus heureuse. On eût dit que nous étions, l'un et l'autre, auprès du Seigneur Jésus, comme le fut jadis la pauvre femme cananéenne. Nous le sentions tout près de nous dans sa précieuse et surabondante grâce pour bénir. Nou

pas, il est vrai, pour accorder à la jeune malade la santé du corps, qu'elle aurait dû perdre de nouveau, une fois ou l'autre, mais quelque chose d'infiniment plus précieux encore. Son âme, d'une valeur inappréciable et bien plus malade que son corps, n'avait-elle pas besoin du divin médecin? Elle pouvait assurément, comme la pauvre femme, s'adresser à Lui. Le récit en entier était de nature à encourager la malade à venir à Lui sans différer. Le Sauveur repoussa-t-il la demanderesse? Au contraire, il l'amena à prendre la place en laquelle il pouvait la bénir, et elle, s'y laissant descendre docilement, reconnaissant son indignité, fut amenée à jouir, par la foi, de la riche grâce de Celui qui s'était tellement abaissé! Emma allait en faire bientôt l'heureuse expérience pour son âme.

Avant de terminer ma courte visite, j'eus le sentiment que le Seigneur lui-même venait de parler à cette jeune fille sur le seuil de l'éternité et que sa voix avait été entendue à salut.

Emma semblait éprouver quelque chose de tout particulier; sa physionomie, naguère calme et triste, commença à se troubler et à devenir anxieuse. A n'en pas douter, elle était placée sur le chemin de la délivrance. Je la quittai, heureux de penser qu'elle ne tarderait pas à en jouir.

La chose eut lieu en effet sans retard, comme pour la femme dont nous avons parlé; et le visage de la chère malade avait pris dès lors une expression telle que chacun pouvait discerner le merveilleux changement qui venait de se produire. Emma était passée des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie. Son bonheur allait grandissant, à mesure qu'elle découvrait les trésors de grâce qui étaient devenus sa part, et cela malgré la faiblesse et les souffrances qui allaient en augmentant.

Mais la maladie se prolongea plus qu'on ne le pensait : des mois se passèrent ainsi et enfin l'année entière. Me trouvant un jour auprès d'elle, quel ne fut pas mon étonnement de l'entendre me dire : « C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon année de maladie ; c'est l'année la plus heureuse de ma vie ! »

Jeunes gens, entendez-vous les remarquables paroles de cette mourante âgée d'une vingtaine d'années ? Elles disent nettement le bonheur d'une âme réellement convertie, n'est-ce pas ? Emma puisait ce bonheur à la même source que son arrière-grand-mère ; et c'est là, auprès du Seigneur Jésus, que le Dieu de toute grâce voudrait vous attirer aussi, dès votre jeune âge. Souvenez-vous-en : il n'est jamais trop tôt de venir à Lui ; mais il est quelquefois..... trop tard !

Quelle agréable surprise et quel sujet de joie pour la tante Émilie, à la fin de sa longue carrière, de voir « le salut » entrer dans sa maison, n'est-il pas vrai ?

Cette jeune fille, qui était un heureux objet de la grâce de Dieu, dont la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement, allait devenir un témoin de cette grâce pendant le reste de sa courte vie ici-bas. Sa patience dans la souffrance, sa confiance au Seigneur et l'expression de son visage, qui avait déjà quelque chose de céleste, parlaient à son entourage et à tous ceux qui venaient la voir. Mais à cela ne se bornait pas le témoignage qu'elle rendait à son Sauveur, son ami suprême. De sa voix douce et persuasive, elle adressait à ses compagnes, qui venaient lui rendre visite, de pressants appels à venir au Sauveur qu'elle avait appris à connaître au début de sa maladie. Un jeune homme, touché en son cœur de l'entendre, fut amené à la connaissance du Seigneur par ce faible instrument.

Combien d'autres jeunes personnes garderont le

souvenir de ce qu'elles ont entendu? Combien en feront leur profit? C'est ce que le jour de Christ donnera à connaître. Ainsi le parfum de la vie que le Seigneur avait déposée dans ce pauvre vase fêlé se répandait de proche en proche.

Emma était reconnaissante de toutes les petites attentions dont elle était l'objet. Tout ce qui l'entourait semblait lui parler de la bonté du Dieu-Sauveur, qui n'avait eu, à son égard, que des pensées de paix et de bénédiction. Point de murmures sur les lèvres, aucune impatience malgré les souffrances parfois aiguës qu'elle endurait et les nuits d'insomnie.

Aussi longtemps qu'elle put sortir au grand air, quand le temps le permettait, elle en profita: on la portait sur les bras comme une enfant. Le vert tapis de gazon qui l'entourait reposait ses yeux fatigués et la fraîcheur apportée de la forêt voisine lui était salubre. Elle se trouvait bien au soleil pour réchauffer ses membres engourdis. Mais elle était plus heureuse encore d'avoir dans son cœur un autre soleil qui avait transformé son existence et illuminé la sombre vallée.

Ne voyait-elle pas au terme de son chemin son vrai chez-elle, « la maison de l'Éternel » (Psaume XXIII), et Celui qui l'avait sauvée n'était-il pas aussi son tendre et fidèle berger? Il s'était approché d'elle au début de sa maladie, et il voulait assurément y demeurer jusqu'à la fin. Et cette grâce qui l'avait prévenue, dans ses pénibles circonstances, ne l'entourait-elle pas jour après jour dans son pèlerinage vers la cité céleste? Bientôt, bientôt! elle l'atteindra; le moment du départ n'est plus bien éloigné.....

Un jour que la tante Émilie se lamentait, en se demandant pourquoi son voyage ici-bas se prolongeait, tandis qu'Emma allait bientôt atteindre le port, celle-ci lui répondit: « C'est pour moi, chère grand'mère,

que le Seigneur a permis que tu restes encore sur la terre jusqu'à présent : c'était pour m'instruire et pour me tenir compagnie ; et combien n'en était-elle pas reconnaissante !

Ainsi la tante Émilie eut une réponse à ses nombreux « pourquoi, » en attendant le moment de connaître comme nous avons été connus. Maintenant toutes les deux sont absentes du corps et présentes avec le Seigneur, en attendant le glorieux moment de la résurrection de vie, la première résurrection.



## Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE DANIEL.

CHAPITRE I.

*Introduction.*

Nous arrivons maintenant, mes jeunes lecteurs, au livre de Daniel qui vous est sans doute plus familier que celui d'Ézéchiel et de la plupart des prophètes. Il est très intéressant au point de vue historique et prophétique, mais il est aussi rempli d'instructions pratiques pour chacun et tout particulièrement pour la jeunesse.

Composé de douze chapitres, il se divise en deux parties de six chapitres chacune. Les six premiers sont historiques, le premier servant d'introduction. Les six derniers sont exclusivement prophétiques : ce sont des visions données à Daniel lui-même, pour lui faire connaître, ainsi qu'à nous aujourd'hui, l'his-

loiré des empires des nations, qui commençaient avec Nébucadnetsar; mais en ce qui concerne leurs rapports avec le peuple juif et leur jugement, jusqu'au moment où Christ établira son règne. Les récits des chapitres II à VI nous présentent les caractères moraux que devaient revêtir les rois de ces empires et tout particulièrement celui de la fin. Ces caractères sont : l'idolâtrie, l'orgueil, l'indépendance et l'impiété, poussés si loin par un homme qu'il va jusqu'à prendre la place de Dieu. C'est ce que nous verrons plus en détail, Dieu voulant, à mesure que nous avancerons dans notre étude.

#### *Décision de Daniel.*

Daniel faisait partie du premier convoi des captifs que Nébucadnetsar emmena à Babylone la troisième année du roi Jéhoiakim, sept ans avant celui dont faisait partie Ézéchiél. Il appartenait à la famille royale, ou, en tout cas, à la noblesse de Juda, ainsi que ses compagnons, Hanania, Mishaël et Azaria. C'est en cette qualité que, par ordre de Nébucadnetsar, ils furent mis à part avec d'autres jeunes gens, qui devaient être sans défauts corporels, beaux de visage, instruits en toute sagesse et en sciences, et capables de se tenir devant le roi. A cette culture, reçue à Jérusalem, Nébucadnetsar voulait ajouter les lettres et la langue des Chaldéens. Le temps de leur préparation devait durer trois ans, pendant lequel il leur était assigné pour nourriture de la part du roi, les mets délicats de sa table et le vin qu'il buvait; après quoi, ils se tiendraient devant lui.

Nous pouvons bien nous représenter avec quelle satisfaction tous ces jeunes princes et nobles durent accueillir cette décision du grand roi, qui allait adoucir leur captivité. Mais, parmi eux, se trouvaient

quatre jeunes gens qui possédaient, outre leurs titres et leur science, une chose qui les empêchait de goûter les délices de leur nouvelle position. Quelle chose ? me direz-vous sans doute. Réfléchissez-y, mes jeunes lecteurs. Je suis persuadé que plusieurs d'entre vous la possèdent. C'est la CRAINTE DE L'ÉTERNEL. « La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse » (1). Daniel et ses compagnons allaient avoir besoin d'une sagesse que les Chaldéens ne pouvaient pas leur enseigner, c'est pourquoi ils voulaient demeurer à la source de cette vraie sagesse. La crainte de Dieu, d'où elle découle, se manifeste toujours par l'obéissance à sa Parole.

Tous ces jeunes Hébreux furent confiés au prince des eunuques nommé Ashpenaz. La première chose que fit cet homme, ce fut de changer leurs noms. Daniel fut appelé Belteshatsar; Hanania, Sadrac; Mishaël, Méshac; et Azaria, Abed-Négo. Ce changement de nom dut être bien pénible pour leur cœur, car non seulement il leur faisait sentir l'autorité absolue à laquelle ils devaient se soumettre — le changement d'un nom indique le plein droit de celui qui le fait — mais aussi ils voyaient disparaître avec leurs noms ce qui extérieurement leur rappelait celui de l'Éternel leur Dieu. Daniel signifiant : *Jugement de Dieu*; Hanania : *Grâce de l'Éternel*; Mishaël : *Qui est comme Dieu*; Azaria : *Le secours de l'Éternel*. Leurs noms chaldéens devaient probablement, croyait-on, effacer de leur esprit tout souvenir de leur religion et de leur patrie et leur faire revêtir complètement les caractères du nouveau milieu où ils se trouvaient. Toutefois si leurs noms disparaissaient, Celui que ces noms leur rappelaient demeurerait avec eux et sa Parole était dans leur cœur.

(1) Proverbes I, 7.

Il est dit que Daniel *arrêta dans son cœur* qu'il ne se souillerait point par les mets délicats du roi et par le vin qu'il buvait. Ayant demandé au chef des eunuques la permission de s'en abstenir, cet homme lui répondit : « Je crains le roi mon seigneur, qui a prescrit votre nourriture et votre boisson ; car pourquoi verrait-il vos visages plus tristes que ceux des jeunes gens de votre âge ? Et vous exposeriez ainsi ma tête auprès du roi. »

*Intervention de Dieu envers les fidèles.*

Par sa fidélité, Daniel se plaçait, à vues humaines, dans de grandes difficultés, et non seulement lui-même, mais encore le prince des eunuques, auquel une infraction à l'ordre royal pouvait coûter la vie. Mais les conséquences de l'obéissance sont l'affaire de Dieu et non la nôtre ; c'est Lui qui prend en mains la cause de ses serviteurs. Ce qu'il demande de nous avant tout, c'est un cœur obéissant. Dieu, qui incline le cœur des rois (1), disposa aussi le prince des eunuques en faveur de Daniel ; celui-ci conseilla donc à l'intendant, établi sur lui et ses trois compagnons, de les mettre à l'épreuve pendant dix jours, en ne leur donnant que des légumes et de l'eau, après quoi, il jugerait selon ce qu'il verrait. Au bout de ce temps, comme leurs visages avaient meilleure apparence que tous les autres, l'intendant leur ôta la nourriture royale et la remplaça par des légumes. Non seulement Dieu fit trouver faveur à ces jeunes hommes auprès de leurs supérieurs ; mais il leur donna une science et une instruction remarquables. « Daniel avait de l'intelligence en toute vision et dans les songes. » (Chap. I, 17.)

(1) Proverbes XXI, 1.

*Résultats de la fidélité.*

Lorsque leur temps d'instruction fut terminé, ces jeunes gens furent tous amenés au roi qui ne trouva dans aucun des jeunes Hébreux autant d'intelligence et de sagesse, que chez Daniel et ses compagnons ; ils étaient dix fois supérieurs à tous les savants de son royaume.

Vous voyez, chers enfants, que loin de nuire à l'instruction nécessaire et à l'accomplissement de nos devoirs journaliers, la crainte de Dieu et l'obéissance à sa volonté, donnent à ceux qui sont fidèles un avantage sur ceux qui négligent de rechercher, comme dit le Seigneur, « premièrement le royaume de Dieu et sa justice » (1). « L'Éternel donne la sagesse ; de sa bouche procèdent la connaissance et l'intelligence : il réserve de sains conseils pour les hommes droits ; il est un bouclier pour ceux qui marchent dans l'intégrité, protégeant les sentiers du juste jugement et gardant la voie de ses saints » (2).

Daniel resta à la cour de Babylone jusqu'à la première année de Cyrus, soit pendant plus de 70 ans.

(A suivre.)



### Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois de mai.

1<sup>o</sup> Après la rentrée des Juifs dans leur pays. (Ézéchiel XXXVIII, 8, 11, 12.)

2<sup>o</sup> Par l'Éternel lui-même. (Ézéch. XXXVIII, 22.)

3<sup>o</sup> A cause de l'idolâtrie du peuple. (Ézéchiel VIII, 3-6.)

4<sup>o</sup> Par Nébucadnetsar.

(1) Matthieu VI, 33. — (2) Proverbes II, 6-9.

## QUESTIONS

1<sup>o</sup> Quel est l'enseignement principal que nous trouvons au livre de Daniel ?

2<sup>o</sup> De quoi les chapitres II à VI donnent-ils les caractères moraux ?

3<sup>o</sup> Par qui commencent les empires des nations ?

4<sup>o</sup> Qu'est-ce qui remplacera ces empires ?



## Le vieux trappiste.

Il y a quelques années, un vieillard, qui depuis longtemps connaissait le Seigneur, entra dans la boutique d'un libraire. C'était en Allemagne. Notre ami avait pour principe de ne jamais laisser échapper une occasion de parler de Christ. Il trouva le libraire seul derrière son comptoir et, après quelques minutes de conversation, découvrit bien vite qu'il ne croyait pas à l'Évangile. Cependant l'entretien continua, plein de courtoisie de part et d'autre, et devint bientôt si absorbant que les interlocuteurs ne s'aperçurent pas de l'entrée d'un étranger qui, ne voulant pas les interrompre, se tenait à l'écart dans un coin de la boutique, attendant qu'on eût le loisir de s'occuper de lui. Dès que le vieillard le vit, il lui céda sa place. Quel ne fut son étonnement en entendant le nouveau venu s'adresser au libraire en ces termes : « J'espère, disait-il, que vous croyez tout ce que ce monsieur vous disait, car c'est la vérité de Dieu telle qu'elle se trouve révélée dans sa Parole. » Puis l'étranger se mit à expliquer lui-même au libraire stupéfait comment Christ est mort pour les pécheurs, afin que, par son sacrifice, nous recevions le salut

et la vie éternelle. Il parlait avec clarté et conviction, et le vieux chrétien sentait son cœur brûler au dedans de lui en l'écoutant. On ne rencontre pas souvent des croyants qui soient prêts à rendre un témoignage public si vivant à la grâce de Dieu. Lorsque l'étranger quitta la boutique, le vieillard le suivit et l'abordant dans la rue, lui demanda où il avait appris à connaître le Sauveur.

« Dans le dernier endroit du monde où vous jugeriez la chose possible, » répondit le jeune homme ; puis voyant le bienveillant intérêt qui se peignait sur la figure sympathique de son interlocuteur : « Vous désirez savoir mon histoire ? » continua-t-il, « la voici en peu de mots. »

« Né dans l'Allemagne du nord, je fus élevé dans la religion catholique romaine. Mais à peine sorti de l'enfance, j'abandonnai même les formes religieuses que l'on m'avait appris à respecter ; je me lançai à corps perdu dans les plaisirs les plus désordonnés. Non content de satisfaire mes propres convoitises, j'en entraînai d'autres dans le même chemin ; mais parmi mes compagnons de débauche, il n'en était pas un seul qui osât pécher aussi effrontément que je le faisais, moi. Chose étrange ! ce fut cette perversité exceptionnelle dont Dieu se servit pour réveiller ma conscience.

Un soir, au retour d'une orgie, je me dis tout à coup : « Et si c'était vrai, après tout, qu'un châtement éternel attend les pécheurs ? » J'avais entendu parler de Christ comme juge des vivants et des morts et de l'étang de feu et de soufre qui attend les impies ; je pensai : « Si quelqu'un doit être précipité en enfer, c'est bien moi, car sûrement personne n'a jamais péché comme je l'ai fait. »

J'étais encore jeune, et ma vie n'avait été jusqu'alors qu'une longue fête, mais dès ce moment-là

tout changea pour moi. Terrifié à la pensée de l'avenir qui m'attendait, je quittai mes compagnons de débauche et m'abandonnai au désespoir. Parfois je tentais un effort pour me sortir de l'abîme dans lequel je me sentais glisser. Je savais que si je me retirais dans un couvent et si j'y faisais pénitence, l'Église me laissait entrevoir la possibilité d'échapper aux peines éternelles. Mon âme devrait subir peut-être des milliers d'années de purgatoire, mais qu'était-ce en comparaison de l'enfer et du feu qui ne s'éteint point ? Mais je ne connaissais aucune maison religieuse dont la règle fût assez sévère pour expier des péchés semblables à ceux que j'avais commis. La plupart du temps, les moines vivaient dans le luxe et la mollesse, faisant bonne chère et jouissant des biens de ce monde. Enfin j'entendis parler d'un monastère qui me sembla répondre à ce que je désirais. Il était en Sicile et appartenait aux frères trappistes. »

Ici nous interrompons pour un instant le récit du jeune Allemand pour expliquer à nos lecteurs quelle est la vie des trappistes. Tous les matins ils doivent quitter à deux heures la planche qui leur sert de lit. Les jours de grandes fêtes, ils se lèvent à minuit. Ils assistent alors aux offices soit dans la chapelle, soit dans leur cellule, jusqu'à sept heures. Leurs dévotions terminées, ils sortent pour cultiver les champs. Leur travail est des plus pénibles et ils doivent s'y livrer en toute saison ; ni chaleur, ni froid, ni tempête ne les arrête. Toute l'année, de jour comme de nuit, ils portent le même vêtement de laine grossière ; il leur est défendu de l'enlever ou de le laver. A dix heures et demie ils sont autorisés à manger une petite quantité de pain et quelques bouchées de légumes qu'ils arrosent d'un peu d'eau. Chaque trappiste ne reçoit pour sa subsistance journalière

que trois cents grammes de nourriture. Après leur frugal repas, les frères retournent à leur travail jusqu'à cinq heures du soir ; ils ne l'interrompent que pour assister aux offices ou pour se livrer pendant quelques minutes à une lecture sérieuse. Quand arrive la nuit, ils se réunissent dans le réfectoire du couvent, afin de participer au second et dernier repas de la journée ; il se compose simplement de pain et d'eau. Les murs de la salle dans laquelle les religieux se trouvent sont tendus de tapisseries noires, dont la sombre monotonie n'est rompue que par des tableaux effrayants : squelettes, cadavres, ou scènes du purgatoire. Le repas terminé, les offices reprennent jusqu'à huit heures, puis les moines regagnent leurs cellules. Si l'un d'eux tombe dangereusement malade, il échange son lit de planches pour une couche de poussière et de cendres étendue sur le carreau. C'est là tout l'ameublement de la cellule, à l'exception d'une couverture et d'un crâne.

Les trappistes sont tenus d'observer entre eux le silence le plus absolu. Le dimanche seulement, pendant une heure, ils reçoivent la permission de s'entretenir de sujets religieux. Ils ne peuvent travailler dans le voisinage les uns des autres. Il leur est défendu de se nommer ou de faire la moindre allusion à leur histoire passée. L'un de ces malheureux, un tout jeune frère, ne put supporter la dure vie qui lui était imposée ; il mourut de fatigue et de privations. Une année après, on put remarquer le vieux moine qui l'avait soigné en silence durant sa maladie, debout, les bras croisés, en contemplation devant la pierre tumulaire sur laquelle était gravé le nom du défunt. Personne ne lui adressa de question et personne ne devina la cause de sa tristesse croissante. Dix ans plus tard, le vieillard mourut à son tour ; en lisant le nom inscrit sur sa pierre tumulaire, les moines ap-

prireut qu'il était le père du jeune homme mort si longtemps auparavant.

Telle est la règle journalière à laquelle chaque trappiste doit se soumettre. Mais, à côté de cela, les frères peuvent s'infliger des pénitences spéciales. L'un porte autour de sa taille une corde si étroitement nouée qu'elle finit par pénétrer dans ses chairs. Un autre se fustige au moyen d'une lanière de cuir terminée par une pointe de fer. Un troisième mêle de la poussière ou de la boue à sa ration d'eau. Il est facile d'inventer des moyens de torture et de les varier à l'infini, mais il est impossible d'imposer silence à une conscience tourmentée. Les années se passent, mais sans amener ni l'oubli, ni la paix, aux malheureux habitants de la Trappe.

« Lorsque j'entendis parler de ce monastère, » continua le jeune Allemand, « je fus rempli de joie et je n'hésitai pas à me rendre en Sicile, afin d'obtenir une place parmi ces moines. Le voyage était long et moi j'étais fort pauvre. Je résolus donc de faire la route à pied, en mendiant le long du chemin. C'était pour moi un commencement de pénitence. Je parcourus ainsi bien des centaines de kilomètres, et il me fallut plusieurs mois pour atteindre enfin le détroit de Messine. Ce dernier obstacle franchi, je me trouvai en vue du vieux monastère; avec ses hautes murailles et ses sombres tours. J'étais à bout de forces; cependant je rassemblai ce qui me restait d'énergie pour me trainer jusqu'à la poterne. Je frappai. La lourde porte tourna en grinçant sur ses gonds rouillés et un moine parut. Il semblait très âgé et presque infirme, et ce fut d'une voix chevrotante qu'il me demanda ce que je désirais.

« Je désire trouver le salut, » répondis-je.

Le vieillard leva vers moi le regard bienveillant de ses yeux ternis par l'âge. « Suivez-moi, » dit-il,

et il me conduisit dans une petite chambre attenante à la poterne, où nous nous trouvâmes seuls.

« Maintenant, jeune homme, fit le moine, expliquez-vous. Racontez-moi votre histoire. »

Alors je lui parlai à cœur ouvert. « J'ai été le plus grand des pécheurs, » ajoutai-je. « Je ne crois pas pouvoir jamais atteindre au salut. Mais tout ce qui est possible de faire, je le tenterai ; peut-être qu'à la fin j'aurai une chance, si petite qu'elle puisse être, d'échapper aux peines éternelles. Pour cela, je sais que je dois subir les pénitencés les plus rigoureuses. J'ai appris que la règle de votre maison est sévère. C'est pourquoi je viens à vous. Dites-moi seulement ce que je dois faire ; je serai trop heureux de vous obéir. »

« Dans ce cas, mon ami, si vous voulez m'en croire, » répondit le vieux moine, « vous retournerez immédiatement en Allemagne. Il en est Un qui est venu ici-bas et qui a accompli tout ce qu'il y avait à faire pour votre salut, longtemps avant votre arrivée ici. Il a achevé l'œuvre entièrement. Il l'a faite à votre place, et maintenant il ne vous reste rien à faire. Tout est accompli. »

(A suivre.)



« Enfants, obéissez à vos parents... car cela est juste. »

Un grand poète qui, dans une strophe magnifique, nous donne sa définition du bonheur, le termine en souhaitant à tous ceux qu'il aime, « de ne jamais voir la maison sans enfants. »

C'est qu'effectivement les enfants sont des rayons de soleil, des fleurs, le charme du foyer. Leur présence y apporte la vie, embellit les palais comme les chaumières. Moi qui vous parle, j'entre de préférence dans la demeure où je sais en trouver, la vue de vos chers petits minois me mettant toujours la joie au cœur. Mais ... mais — et écoutez attentivement — à une condition toutefois : que vous restiez à la place assignée, aux pieds de vos parents, dans la soumission et l'obéissance, « car cela est juste » selon Dieu. Tout changement dans l'ordre établi, amènera sans retard la transformation complète de votre caractère de porte-bonheur en source d'amère souffrance.

On ne se moque pas de Dieu. — Vous qui pouvez tant pour rendre la famille heureuse, vous ne réussissez, hélas ! que trop souvent à en faire le malheur. Comment ? demanderez-vous, peut-être avec indignation. A quoi je réponds par la même question adressée à *vo*tre conscience, comment ? Comment chagrinez-vous souvent votre bonne mère ? Comment troublez-vous des heures qui eussent pu être douces et belles ?

En oubliant la parole écrite *pour vous* dans le livre de Dieu : « Enfants, obéissez à vos parents, ... car cela est juste » ... et comment ce qui n'est *pas* juste devant Lui produirait-il autre chose que peine et douleur ? Tenez donc ceci pour certain, que vous devenez amère souffrance pour votre entourage aussi-

tôt que le fait de manquer à l'obéissance vous sort du chemin de la justice. Vous, ces petits êtres aimés dont l'existence apporte la joie, devenir *par votre propre volonté* l'amertume du foyer paternel!

Y pensez-vous? et la chose ainsi présentée, ne vous estimerez-vous pas des insensés? Insensé donc, viens te considérer dans le miroir de la parole de Dieu. Que vois-tu? « Un fils insensé est un malheur pour son père. » (Proverbes XIX, 13.) Enfants, chers enfants, gardez-vous de devenir un malheur, vous qui dans l'intention du Seigneur êtes une bénédiction. « Obéissez » ... tout est là pour vous, *tout*. Dieu vous le commande et par votre désobéissance, Il est le premier offensé. Lui, « le Dieu bienheureux » « qui habite une lumière inaccessible, » veut bien s'occuper de vous, pauvres créatures faibles et sans défense, et vous remettre à la garde de parents dont l'autorité est, de sa part, pour vous guider en chemin. Vous *pouvez*, aussi bien que vous *devez* obéir, et chaque fois que vous y manquez, dites-vous bien : « *Je suis sans excuse.* »

Obéir signifie s'exécuter immédiatement, non pas tergiverser, parlementer. Je connais une petite fille qui volontiers répond : « Attends, » à un ordre donné. Elle n'obéit *pas*, celle-là. Faire attendre, c'est désobéir. Surtout gardez-vous de faire attendre le Dieu d'amour qui vous appelle à venir à Lui *aujourd'hui*, à écouter dans *cette minute* la voix de grâce offrant le pardon de vos péchés. Un instant de retard peut vous en priver, laisser fermer à tout jamais devant vous les portes de la maison du Père. Une jeune Américaine en fit, hélas ! la terrible expérience. Sollicitée par une amie pieuse de répondre — d'obéir — à l'appel prononcé par un serviteur de Dieu dans une réunion d'évangélisation, elle voulut attendre... choisir son moment... mais à quelques pas de là les

chevaux de sa voiture s'emportèrent, elle fut violemment projetée sur le sol et tuée sur le coup ! Elle avait attendu une heure de trop ! « Cherchez l'Éternel tandis qu'on le trouve, invoquez-le pendant qu'il est proche. » (Ésaïe I.V, 6.)

« Voici, c'est maintenant le temps agréable ; voici, c'est maintenant le jour du salut. » (2 Corinthiens VI, 1.)

« Ne te glorifie pas du jour de demain. » (Proverbes XXVII, 1.)

### Bonheur.

Ne tournez pas vers le monde  
 Vos regards et vos désirs,  
 Car en Jésus seul abonde  
 La paix et les vrais plaisirs.  
 Dans les jours de la jeunesse,  
 Enfants, venez au Sauveur :  
 Il accorde la sagesse,  
*Fait goûter le vrai bonheur.*

Mais venez comme un coupable,  
 Ayant besoin de pardon,  
 Car de sa grâce ineffable  
 Il veut vous faire le don.  
 Sur la croix il mit sa vie  
 En rançon pour le pécheur,  
 Et maintenant vous convie  
*A la source du bonheur.*

De ce maître débonnaire  
 Acceptez le joug si doux,  
 Vivez toujours pour lui plaire,  
 Car il s'est donné pour vous.  
 Aussi que sa riche grâce  
 Réconforte votre cœur,  
 Pour suivre ici-bas sa trace  
*Et goûter le vrai bonheur !*

## Réponses aux questions du mois de mai.

1° Job I-II; Zacharie III.

2° Job I, 7; II, 2; 1 Pierre V, 8.

3° Job IV, 3-4.

4° De folie. (Job IV, 18.) Il prend les sages dans leurs ruses. (V, 13.) Une toile d'araignée. (VIII, 14)

5° Psaumes VIII, 4; CXLIV, 3; Hébreux II, 6.

6° Glaces et neige. (Job VI, 16; IX, 30.) Soleil. (VIII, 16; IX, 7.) Étoiles. (III, 9; IX, 7.) Grande Ourse, Orion, Pléiades. (IX, 9.) Tempête. (IX, 17.) Barques de jonc. (IX, 26.)

---

## Questions pour le mois de juin.

*A lire : Job XIII-XXIV.*

1° A quoi Job compare-t-il l'homme? Trouvez la même pensée dans les Psaumes, Esaïe, Jacques, 1 Pierre.

2° Que devient l'arbre coupé?

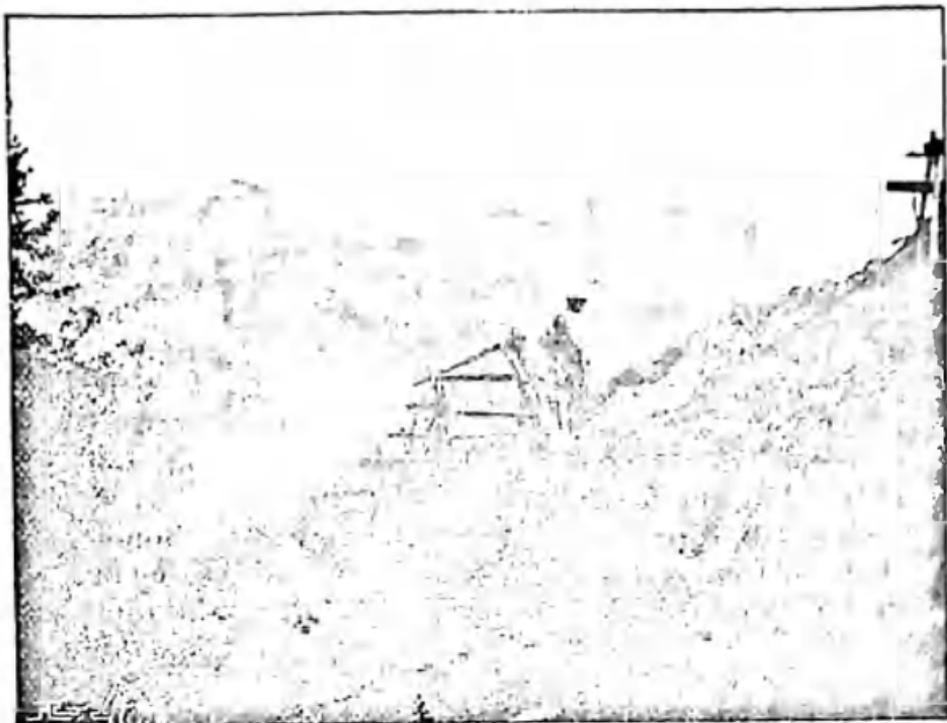
3° Quelle allusion Job fait-il à la mort de ses enfants?

4° Comment Bildad appelle-t-il la mort?

5° Où Job montre-t-il sa foi en la résurrection de son corps?

6° Quelle devait être la fin de l'épreuve pour Job?





### Le Rocher.

Tiens ! une histoire de montagnes, direz-vous ! Et tout de suite vous évoquez des images de périlleuses ascensions et d'escalades téméraires, avec accompagnement de cordes, de piolets -- que sais-je encore ? A votre âge, j'en aurais fait tout autant. Du reste, avouons-le, dans mon enfance, je n'aimais rien tant que de grimper sur les rochers avoisinant notre demeure. Plus grandes les difficultés, et plus grand aussi mon triomphe quand enfin, pieds et mains aidant, j'atteignais le sommet. Combien je me me sentais grandi et que le monde me semblait petit, vu de si haut ! Mais, hélas ! bientôt il fallait songer à redescendre et à retourner au logis, le

plus souvent avec une conscience fort peu tranquille, car vêtements et chaussures n'avaient rien à gagner en pareille occurrence !

Depuis ce temps-là, j'ai appris à regarder les rochers à un autre point de vue. J'ai admiré leurs parois abruptes, leurs corniches hardies ; j'ai senti mon infinie petitesse en mesurant des yeux leurs gigantesques remparts qui semblent se dresser jusqu'au ciel ; j'ai compris aussi ma fragilité, au bord de l'océan, en voyant les majestueuses falaises opposer une muraille infranchissable aux flots en démençe et demeurer inébranlables quand tout s'écroulait autour d'elles.

Mais plus que tout cela, dans Sa grâce infinie, Dieu m'a enseigné qu'il est au milieu de ce monde un Rocher sur lequel je puis fonder mon habitation, et c'est de ce Rocher-là que j'essayerai de vous parler ce soir.

Prenez vos Bibles, chers jeunes lecteurs, et cherchons ensemble ce que Dieu veut nous dire au sujet de son Rocher à Lui.

Il y a un cantique que les enfants de notre école du dimanche réclament souvent et qu'ils chantent avec un entrain spécial. Vous le connaissez peut-être aussi. En voici le premier verset :

Il est un Roc séculaire  
Que Dieu, pour mon cœur lassé,  
Comme un abri tutélaire  
Au sein des flots a placé.

Chaque fois que les voix enfantines entonnent avec un redoublement d'ardeur le refrain :

Mon Rocher, ma Forteresse,  
Mon asile protecteur,  
Mon refuge en la détresse,  
C'est Jésus, mon Rédempteur....

je ne puis m'empêcher de me poser une question inquiète : « Combien en est-il parmi ces petits qui ont vraiment fait leur demeure *sur* le Rocher ? Combien en est-il qui ont cherché leur refuge *dans* le Rocher ? »

Jeunes amis qui lisez ces lignes, pourriez-vous chanter ce cantique de tout votre cœur ? Cette précieuse assurance, la possédez-vous ? Ou bien en êtes-vous encore à renvoyer à demain, à penser qu'un jour... plus tard... vous accepterez Jésus pour votre Sauveur ? Oh ! prenez garde ! Toutes vos résolutions, tous vos désirs, si bons soient-ils, ne serviront qu'à vous conduire en enfer. « Mais, dites-vous, le ciel est serein aujourd'hui. Aucun nuage à l'horizon. Le calme dure depuis longtemps ; pourquoi ne se prolongerait-il pas encore ? A la première menace d'orage, je prendrai mes précautions. Du reste, j'ai des parents chrétiens qui prient pour moi. Dieu est bon, il les exaucera. Je suis jeune ; j'ai bien le temps. D'abord, jouir de la vie ; ensuite, venir à Christ. »

Malheureux ! ne vous laissez pas séduire. Vous ressemblez à l'homme dont le Seigneur nous parle, qui bâtit sa maison sur le sable. La pluie est tombée, et les torrents sont venus, et les vents ont souillé et ont battu cette maison, et elle est tombée. et sa chute a été grande. (Matthieu VII, 27.) Une *subite* destruction viendra sur vous et vous n'échapperez point. Pendant qu'il en est temps encore, quittez les sables perfides ; ne renvoyez pas à demain ; cherchez un refuge en Christ. « Il est le Rocher, son œuvre est parfaite. » (Deutéronome XXXII, 4.)

Serez-vous moins sages que les damans dont nous parle le chapitre XXX des Proverbes ? Ils sont un peuple sans puissance, et « ils ont placé leur demeure dans le rocher. »

Les damans sont de petits animaux, originaires

des pays chauds, et qui ressemblent aux lapins pour la taille, aux cochons d'Inde pour le pelage. On les trouve en abondance dans les montagnes de l'Afrique méridionale. Ne pouvant se creuser un terrier comme les lapins, ce peuple sans puissance doit chercher un refuge déjà préparé pour lui. Ce refuge leur est ménagé dans les trous et les crevasses des rochers. Les damans ont de nombreux ennemis, mais le plus redoutable de tous est l'épervier. Lorsqu'un de ces oiseaux aperçoit un daman assis au soleil et ruminant tranquillement, il prend son vol et, dès qu'il est arrivé au-dessus de la pauvre petite bête, il descend d'un seul trait et emporte sa proie dans ses cruelles serres. C'est du moins ce que l'épervier *voudrait* faire, mais il n'y réussit pas souvent. Voici pourquoi : le soleil avertit le daman du danger auquel il se trouve exposé. Cela vous étonne ? Écoutez plutôt. Avant de se précipiter sur sa victime, l'épervier plane toujours pendant quelques instants au-dessus d'elle, afin d'être plus sûr de son coup. Le soleil projette alors l'ombre du ravisseur sur le sol, le daman l'aperçoit et d'un bond gagne son refuge dans le rocher. Ces petites bêtes sont si craintives que l'ombre de n'importe quel oiseau, ou même un nuage qui passe, les fait regagner leur demeure. Ah ! maintenant l'épervier peut descendre, il peut frapper le rocher de son aile, il peut pousser des cris aigus... le daman est en sécurité ; il a trouvé le refuge dont sa faiblesse avait besoin.

Comprenez-vous cette parabole de la nature ? La parole de Dieu est une lumière brillante dans un lieu obscur. Elle nous dit que le jugement est à la porte ; elle projette pour ainsi dire l'ombre du danger imminent sur le chemin du pécheur. A moins qu'il ne ferme ses yeux, il doit voir ce qui l'attend. Semblable à l'épervier, le jugement s'approche sans bruit ;

mais la parole de Dieu est là pour nous avertir. Serez-vous de ceux qui ne *veulent* pas entendre ? (Ésaïe XXX, 9.)

Si, à l'approche du danger, le daman cherchait à se creuser un terrier dans le sable afin d'y trouver un abri, l'épervier aurait vite fait de se saisir de lui. Le daman connaît son impuissance ; il ne fait rien pour lui-même ; il s'enfuit vers le rocher qui est prêt à le recevoir. Pauvres pécheurs, qui cherchez à vous sauver par vos propres efforts, ne comprenez-vous pas que la mort vous guette ? Si aujourd'hui elle fondait sur vous, vous seriez perdus pour l'éternité. Pourtant le refuge est préparé pour vous. Jésus vous aime. Il vous attend. *Il* est le Rocher, un abri assuré contre le jugement. Celui qui croit en Lui ne sera pas confus. Ne le méprisez pas.

Il en est parmi mes lecteurs — et Dieu veuille que ce soit le grand nombre — qui ont accepté le salut gratuit offert à tout pauvre pécheur. Mais malgré cela peut-être tremblent-ils en sentant leur grande faiblesse et en réalisant quels efforts Satan fait pour leur ravir leur assurance ? « Comment pourrai-je aller jusqu'au bout sans déshonorer mon Maître ? disent-ils ; sûrement je succomberai en chemin. » Jeunes croyants, écoutez la prière d'un fort et vaillant homme d'autrefois, aguerri dans les combats de l'Éternel. « Sois pour moi un rocher, une forteresse, une maison qui me soit un lieu fort, afin de me sauver. Car *Tu es mon Rocher* et mon lieu fort. » (Psaume XXXI, 2-3.) Le roi David qui parlait ainsi sentait sa faiblesse, mais il s'était caché en une haute retraite ; sa demeure était *dans le rocher*.

(A suivre.)

---

## Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE DANIEL. (Suite)

*Exemple à suivre.*

Chers jeunes croyants, je désire d'une façon particulière que vous vous souveniez sans cesse de cette décision de Daniel, et qu'elle reste gravée sur votre cœur, votre vie durant. Vous pouvez être appelés une fois à quitter vos parents, à séjourner dans une localité où il n'y ait pas de croyants, ni d'assemblée; rappelez-vous alors la décision de Daniel. N'attendez pas non plus de voir comment agissent d'autres jeunes gens de votre âge, ni même de quelle manière on se conduit dans certaines maisons chrétiennes. Non, décidez dans votre cœur, entre Dieu et vous, de ne point vous souiller par les choses de ce monde. « DANIEL ARRÊTA DANS SON CŒUR qu'il ne se souillerait point par les mets délicats du roi et par le vin qu'il buvait. » Il était résolu, quoiqu'il pût lui en coûter, de marcher selon les enseignements de la parole de Dieu et selon la loi qui commandait expressément de s'abstenir de tout ce qui était souillé et de tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, touchait à l'idolâtrie. Les patens n'avaient rien à faire avec la loi de Moïse : ils se nourrissaient aussi bien de ce qu'elle appelait impur, que de ce qui était pur; et généralement, parmi eux, les viandes étaient présentées aux idoles avant de paraître sur la table. De toute façon, les mets appétissants du roi de Babylone, n'étaient qu'une chose souillée pour un Israélite pieux. Le vin est l'emblème de ce qui réjouit le cœur de l'homme ici-bas.

Pour nous, chers enfants, les mets délicats du roi

représentent une nourriture d'un tout autre genre et dont la souillure est infiniment plus grave. Ce sont les choses qui sont dans le monde, ce qui nourrit et réjouit le cœur des hommes qui ne connaissent pas le Seigneur. Satan, le prince de ce monde, a apprêté ses mets aux goûts de chacun, des plus délicats aux plus grossiers. Les plaisirs mondains, quels qu'ils soient, fêtes, distractions de tous genres, en un mot tout ce qui satisfait la chair, depuis les choses les plus estimées par le monde jusqu'aux plus avilissantes, sont les mets que le dieu de ce siècle offre au monde pour le nourrir et l'enivrer. Il empêche ainsi l'homme de voir dans quel état affreux le péché l'a plongé, et de penser au jugement qui en est la conséquence terrible et inévitable. Vous comprenez donc combien il importe, pour vivre en un tel lieu, d'arrêter dans son cœur de ne point se souiller par toutes ces choses.

Daniel aurait pu penser qu'il était inutile d'observer la loi de Dieu, puisqu'il se trouvait dans un pays païen, sous le jugement que sa nation s'était attiré par son idolâtrie, et asservi à un roi idolâtre auquel Dieu avait assujéti tous les hommes. En outre, puisque ce monarque était si bien disposé à son égard, il fallait, semblait-il, éviter tout ce qui pourrait lui déplaire. Au contraire, Daniel ne connaît qu'une chose : la parole de l'Éternel. Il sait que c'est avec Lui qu'il faudra avoir affaire au sujet de sa conduite, lorsque le pouvoir de tous les Nébucadnetsar et les choses qui sont dans le monde, auront passé. Il aimait l'Éternel son Dieu ; il ne voulait à aucun prix Lui déplaire. Puisse-t-il en être ainsi de vous et de moi, mes jeunes lecteurs !

## CHAPITRE II

*Une grande difficulté.*

La seconde année de son règne, Nébucadnetsar eut un songe qui l'impressionna extraordinairement, mais dont il ne put se souvenir. Désirant le connaître et en avoir l'interprétation, le roi fit venir les devins, les enchanteurs, les magiciens et les Chaldéens (1). Ils lui demandèrent quel était ce songe, ne pouvant prétendre l'expliquer que s'ils le connaissaient. Mais le roi insista, et leur déclara que, s'ils ne satisfaisaient pas sa double demande, ils seraient mis en pièces et leurs maisons réduites en tas d'immondices. Les pauvres sages réitérèrent leur requête, mais Nébucadnetsar formula de nouveau la même menace. Ils lui répondirent alors qu'il n'existait pas un homme sur la terre qui pût révéler ce que le roi demandait, excepté les dieux dont la demeure n'est pas avec la chair. Irrité par cette réponse, le monarque ordonna que tous les sages de Babylone fussent tués.

Comme Daniel et ses compagnons faisaient partie de cette classe de personnages, Arioc, le chef des gardes, les chercha pour les mettre à mort. Daniel apprenant la cause d'un si terrible décret, entra vers le roi et lui demanda de lui accorder du temps pour lui indiquer ce qu'il désirait.

*La prière.*

La démarche de Daniel auprès du roi était une sorte d'affirmation qu'il lui révélerait le songe et son interprétation. Mais pourquoi demandait-il du

(1) Nom des habitants de la Chaldée, mais qui désigne aussi une classe de savants de Babylone.

temps ? Ce n'était pas pour approfondir les sciences que lui avaient enseignées les sages de Babylone ; leur nullité venait d'être rendue évidente, et les sages eux-mêmes avaient avoué qu'une capacité divine était nécessaire pour révéler ce que le roi exigeait. Il lui fallait du temps pour s'adresser à Celui qui était le révélateur des secrets, car il n'avait par lui-même aucune capacité pour discerner une chose que Dieu avait fait passer un instant devant les yeux du puissant monarque. Daniel fit connaître la chose à ses trois compagnons, et ils implorèrent ensemble de la part du Dieu des cieux ses compassions au sujet de ce secret. Oui, mes jeunes lecteurs, avant toutes choses, c'est ce qui doit avoir lieu. Quelles que soient nos capacités, avant d'entreprendre quoi que ce soit, il est nécessaire de se placer devant Dieu pour Lui demander le secours, la force et la sagesse, non seulement dans le but de réussir, mais afin de pouvoir le glorifier en ce que nous faisons.

Le secret fut révélé à Daniel dans une vision de nuit. Quelle merveilleuse délivrance et quelle réponse à sa foi ! Aussi voyons-nous Daniel, au lieu de s'empressement de faire connaître la chose au roi, remercier Dieu et le louer pour sa merveilleuse intervention.

#### *Révélation du songe.*

Ensuite Daniel fut introduit en hâte auprès de Nébucadnetsar par le chef des gardes. En présence du roi, Daniel attribue à Dieu seul la capacité de révéler ce que les Chaldéens n'avaient pu lui dire, car il ne s'agissait pas d'un songe ordinaire, fruit de la « multitude des occupations » (1). Ce songe

(1) Ecclésiaste V, 3.

était une révélation par laquelle Dieu faisait connaître au roi tout ce qui allait se passer jusqu'à la fin des temps. « Toi, ô roi, » dit Daniel, « tu voyais, et voici une grande statue ; cette statue était grande, et sa splendeur, extraordinaire ; elle se tint devant toi, et son aspect était terrible. La tête de cette statue était d'or pur ; sa poitrine et ses bras, d'argent ; son ventre et ses cuisses, d'airain ; ses jambes, de fer ; ses pieds, en partie de fer et en partie d'argile. Tu vis, jusqu'à ce qu'une pierre se détacha sans mains ; et elle frappa la statue dans ses pieds de fer et d'argile, et les broya ; alors furent broyés ensemble le fer, l'argile, l'airain, l'argent, et l'or, et ils devinrent comme la balle de l'aire d'été ; et le vent les emporta, et il ne se trouva aucun lieu pour eux ; et la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre. C'est là le songe. »

#### *Interprétation du songe.*

Dans l'interprétation du songe, Daniel commence par dire à Nébucadnetsar qu'il est « le roi des rois, auquel le Dieu des cieux a donné le royaume, la puissance, et la force, et la gloire ; et partout où habitent les fils des hommes, les bêtes des champs et les oiseaux des cieux, il les a mis entre ses mains et l'a fait dominer sur eux tous. »

Nous avons déjà parlé, mes jeunes lecteurs, de ce changement survenu dans les voies de Dieu à l'égard de ce monde à la suite de l'idolâtrie d'Israël. La gloire de l'Éternel quitta le temple de Jérusalem, siège de son gouvernement sur la terre, et ce gouvernement fut confié aux gentils dans la personne de Nébucadnetsar. Alors commença ce que la Parole appelle : *le temps des nations* (1). C'est pourquoi,

(1) Luc XXI, 24

dans ce livre, Dieu est appelé le « Dieu des cieux, » nom qui ne lui est pas donné pendant que son trône était à Jérusalem.

Dans la statue que le roi de Babylone voit en songe, Dieu présente comme un tout les monarchies gentiles qui doivent exister successivement jusqu'au moment où Christ, le Fils de l'homme, prendra en mains le pouvoir universel dans le glorieux règne qui leur succédera.

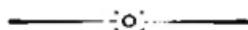
(A suivre.)

### Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois de juin.

- 1<sup>o</sup> La fidélité de Daniel.
- 2<sup>o</sup> Des empires des nations.
- 3<sup>o</sup> Par Nébucadnetsar.
- 4<sup>o</sup> Le règne de Christ.

### QUESTION

Que signifient pour nous les mets du roi de Babylone ?



### Le vieux trappiste.

(Suite et fin)

Je le regardai stupéfait.

« Qui a fait cela ? » demandai-je quand j'eus retrouvé la voix.

« N'avez-vous jamais entendu parler du Seigneur Jésus-Christ ? » interrogea le vieillard.

« Mais sans doute ; tout le monde a entendu parler de Lui. »

« Le connaissez-vous ? » insista le moine.

« Naturellement. Il est dans le ciel. »

« Mais, dites-moi, » continua mon interlocuteur en me regardant bien en face, « savez-vous *pourquoi* il est dans le ciel ? »

« Je n'en sais rien ; il a toujours été là-haut, je pense. »

« Non, il n'a pas toujours été là-haut, » répondit gravement le vieillard. « Il est descendu dans ce monde pour accomplir l'œuvre que vous voulez faire vous-même. Il est venu subir le châtiment que vos péchés avaient mérité. Il est dans le ciel maintenant, *parce que l'œuvre est achevée*. S'il n'en était pas ainsi, il serait encore ici-bas, car son but était d'abolir le péché par son sacrifice. Si quelque chose restait à faire, il ne serait pas remonté dans le ciel. Ne savez-vous pas qu'il a dit sur la croix : « Tout est accompli ? » Qu'est-ce qui est accompli ? C'est l'œuvre que vous êtes sur le point de commencer vous-même. Et maintenant, » ajouta-t-il, « si vous voulez ajouter un péché de plus à votre vie d'iniquité et commettre quelque chose de pire que tout ce que vous avez fait jusqu'ici, vous resterez dans ce lieu et prouvez ainsi que vous méprisez l'œuvre parfaite du Fils de Dieu. Ce sera dire : Christ n'en a pas fait assez ; je dois ajouter quelque chose à l'œuvre qu'il déclare avoir achevée. Il peut vous paraître étrange que je demeure dans une maison où Christ est pareillement méconnu, mais je suis très vieux et c'est à peine si je puis me traîner jusqu'à cette porte. Je ne puis m'en aller ; j'attends le moment où le Seigneur lui-même m'appellera auprès de Lui. Mais vous pouvez partir. Je vous en conjure, retournez auprès de vos amis, et dites-leur quelles grandes choses Dieu a

faites pour vous. J'obtiendrai pour vous l'autorisation de séjourner ici trois jours; pendant ce temps je vous dirai tout ce que je sais au sujet de Christ. Après cela, vous vous remettrez en route pour regagner votre patrie. »

Ainsi fut fait. Pendant trois jours je demurai à la Trappe et mon vieil ami me parla de Christ. Il me dit que non seulement il était mort pour moi, mais qu'il était aussi ressuscité, afin que par Lui j'obtinsse la vie éternelle; il me dit encore que Jésus m'a acquis une place dans le ciel où il m'attend, moi et tous ceux qui croient en son Nom.

Je revins en Allemagne, et depuis ce moment-là je m'efforce d'annoncer, à tous ceux qui veulent m'entendre, les bonnes nouvelles de l'œuvre parfaite accomplie par le Seigneur Jésus. »

On n'a jamais su ce qu'était devenu le vieux moine. Sans doute le Seigneur l'a depuis longtemps introduit dans les demeures célestes vers lesquelles ses yeux étaient dirigés. Puissent ses paroles bénies apporter leur message de paix et de pardon à beaucoup d'âmes fatiguées et chargées !

« Étant mort, il parle encore ! »

---

Martin Luther.

(Suite)

## CHAPITRE XII

### *L'ordre rétabli à Wittemberg*

La nouvelle du retour de Luther à Wittemberg fut accueillie dans la ville avec des transports de joie par tous les amis de la vérité. Le dimanche matin, une foule immense remplissait l'église où il devait

prêcher, à tel point que nombre d'auditeurs durent se tenir debout, tandis que les derniers arrivés étaient contraints de rester dehors. Pendant huit jours consécutifs, l'affluence ne diminua pas, tandis que Martin Luther, de sa puissante éloquence, terrassait ses adversaires, démasquait leurs erreurs, redressait ce qu'ils avaient faussé. Sa voix était celle d'un père, revenant auprès de ses enfants après une longue absence, s'enquérant de leur conduite, les louant et les blâmant tour à tour. Puis il s'en prit aux fauteurs de désordres et, sans les désigner personnellement, sans même formuler contre eux de condamnation directe, il démontra, par la Parole, combien grandes avaient été leurs erreurs.

« La parole de Dieu, » s'écria-t-il, « vous prescrivait, dites-vous, d'abolir la messe. J'en conviens. Mais comment avez-vous procédé? Avez-vous agi avec ordre, avec décence? Vous deviez employer l'arme de la prière et compter sur le Seigneur pour recevoir de Lui les directions nécessaires sur la manière de vous y prendre.

» A quoi sert d'employer la violence? Laissez agir le Seigneur; ne cherchez pas à le prévenir. Il tient les cœurs des hommes dans sa main; notre rôle se borne à avertir ceux qui nous entourent. Si nous les contraignons par la force, nous n'obtiendrons que des changements purement extérieurs; nous aboutirons à produire l'hypocrisie. Voyez ce que j'ai fait moi-même; au fond, je n'ai presque rien fait. Je me suis opposé au pape, aux indulgences, aux papistes, mais sans tumulte, ni violence. J'ai mis en avant la parole de Dieu, j'ai prêché, j'ai écrit, et c'est tout. Puis, tandis que je prenais du repos ou que je m'entretenais avec mes amis, cette Parole allait son chemin et bouleversait la papauté plus complètement que jamais prince ni empereur n'y est

parvenu. Savez-vous ce que pense le diable quand il voit les hommes recourir à la violence pour répandre l'Évangile dans le monde? Assis devant le feu de l'enfer, il croise les bras et s'écrie, en jetant autour de lui des regards sinistres et hideux : « Grand merci à ces fous qui travaillent à ma place ! » Mais lorsque la Parole s'avance et s'engage seule sur le champ de bataille, il se sent mal à l'aise ; ses genoux s'entrechoquent ; il frémit et croit mourir d'effroi. »

Dieu mit sa bénédiction sur les efforts déployés par Luther pour ramener l'ordre. Carlstadt voyait avec rage lui échapper la direction générale de la Réformation, qu'il avait prétendu assumer ; mais il n'osa pas exprimer ouvertement son dépit et ne tarda pas à disparaître de la vie active. Quant aux soi-disant prophètes de Zwickau, Luther eut avec eux une entrevue dans laquelle il leur exposa, avec beaucoup d'amour, mais en toute franchise, que, selon lui, leur violence, leur fanatisme et leur égoïsme provenaient, non de l'Esprit de vérité, mais de l'Esprit de mensonge et de malice. Plusieurs d'entre eux reçurent ces exhortations avec calme ; les autres grinçaient les dents de fureur en entendant Luther et l'accablèrent d'injures ; mais tous quittèrent Wittenberg pour n'y plus revenir.

Bientôt le calme le plus complet régna dans la ville. Les étudiants reprirent leurs travaux ; les bourgeois regagnèrent leurs maisons. Personne ne fut puni. De l'avis de Luther, chacun devait rester libre de ses mouvements dans les manifestations de la vie extérieure, pourvu qu'elles fussent en harmonie avec les enseignements de la parole de Dieu. Lui-même continuait à porter l'habit monastique, bien qu'il ne blâmât nullement ceux qui avaient jugé bon de l'abandonner.

Il continuait à déployer une énergie extraordinaire au service de l'Évangile. Tout en achevant la révision de sa traduction du Nouveau Testament, il écrivait nombre de brochures destinées à exposer les nouvelles doctrines ou à réfuter ses adversaires. En 1522, il publia 131 pamphlets et, l'année suivante, 183 (1). En même temps, il composait beaucoup de cantiques dont la plupart se chantent encore aujourd'hui. Luther n'était pas seulement un grand théologien ; c'était aussi un vrai poète. Il comprenait les besoins du peuple, ses goûts ; c'est pour le peuple surtout qu'il écrivit ses plus beaux vers. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner ici le texte complet du plus connu de ces cantiques, *le Choral de Luther*, véritable chant de triomphe de la Réformation, qui fut écrit en 1527 ou 1528.

C'est un rempart que notre Dieu,  
 Une invincible armure,  
 Notre délivrance en tout lieu,  
 Notre défense sûre.  
 L'ennemi contre nous  
 Redouble de courroux,  
 Vaine colère!  
 Que pourrait l'Adversaire ?  
 L'Éternel détourne ses coups.  
 Seuls nous bronchons à chaque pas,  
 Notre force est taiblesse,  
 Mais un héros, dans les combats.  
 Pour nous lutte sans cesse.

(1) Voici quelques chiffres significatifs : l'année 1513 vit paraître, en Allemagne, 35 publications ; en 1517, il y en eut 37 ; en 1518, 71 ; en 1519, 111 ; en 1520, 208 ; en 1521, 347 ; en 1522, 347 ; en 1523, 498. Presque tous ces ouvrages furent imprimés à Wittenberg, et la plupart étaient de la plume de Luther. D'autre part, les catholiques ne publièrent, en 1523, que 20 ouvrages.

Quel est ce Défenseur?  
C'est toi, divin Sauveur.  
Dieu des armées!  
Tes tribus opprimées  
Connaissent leur Libérateur.

Que les démons forgent des fers  
Pour accabler l'Église,  
Ta Sion brave les enfers,  
Sur son Rocher assise.  
Constant dans son effort,  
En vain avec la mort  
Satan conspire ;  
Pour ruiner son empire,  
Il suffit d'un mot du Dieu fort.

Dis-le, ce mot victorieux,  
Dans toutes nos détresses !  
Répands sur nous, du haut des cieux,  
Tes divines largesses !  
Qu'on nous ôte nos biens,  
Qu'on serre nos liens,  
Peu nous importe !  
Ta grâce est la plus forte.  
Et ton royaume est pour les tiens.

Luther avait tout particulièrement à cœur l'organisation d'écoles populaires. C'est dans le but d'en recommander la création qu'il adressa un écrit à « tous les bourgmestres et magistrats des villes de l'Allemagne. » « Pourquoi, » y disait-il entre autres, « dépenser tant d'argent en indulgences, en messes, en pèlerinages, en vaines pratiques, et vous trouver trop pauvres pour consacrer quelques petites sommes à l'instruction de vos enfants ? » Ce n'était pas là en effet un des moindres dommages occasionnés par l'Église romaine à ceux auxquels elle imposait son autorité. Plus que toute autre chose, elle redoutait

la diffusion des lumières, sachant bien que l'instruction développe la raison, apprend à réfléchir. Elle craignait donc de voir son prestige atteint si, du sein de ces millions d'illettrés sur lesquels elle régnait sans partage, il s'élevait quelqu'un qui, renseigné par ses lectures, cherchât à éclairer ses compatriotes sur les abus dont ils étaient victimes. L'exemple de Luther montra que ces craintes étaient fondées ; quel rôle aurait-il pu jouer, à vues humaines, si, comme tant d'autres jeunes gens de son temps, il n'avait pas su lire, et n'était entré ainsi en contact direct et personnel avec la Bible ?

Luther plaida donc chaleureusement la cause de l'école, montrant que, grâce au grand mouvement qui se produisait alors, on n'avait pas de peine à trouver des hommes capables de faire l'éducation de la jeunesse allemande. Les couvents abandonnés étaient tout désignés pour servir de salles d'école. « Apprenez à lire, à écrire, mais apprenez surtout à penser, » c'était là sa recommandation constante.

J'aime à croire que mes jeunes lecteurs comprendront et apprécieront les efforts déployés dans le domaine de l'éducation par le vaillant réformateur. Ils remercieront Dieu de les faire vivre dans un temps où l'on fait tant pour aider à leur développement moral et intellectuel, tout en se rappelant que la vraie sagesse s'acquiert par la foi en la parole de Dieu, ce qui la rend accessible à tous, comme le Seigneur le dit lui-même : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. » (Matt. XI, 25.)

(A suivre)

## Bon courage !

Amis, prenez courage,  
 Le terme du voyage  
 Est bien près d'être atteint :  
 Le profil de la plage,  
 A l'abri de l'orage,  
 A nos regards se peint.

Le Seigneur, qui nous aime,  
 Toujours reste « le même » :  
 — Il demeure *avec nous*. —  
 Sa puissance est suprême  
 Et sa tendresse extrême.  
 — Pourquoi craindriez-vous ?

Avec calme et constance  
 Voguez en assurance  
 Vers le céleste port !  
 — Jésus, ferme espérance,  
 Ta divine présence  
 Est notre réconfort !

Et si l'orage gronde  
 Sur la face de l'onde,  
 Regardez au Sauveur :  
 Que sa grâce profonde,  
 A vos besoins réponde,  
 Rassure votre cœur !

Amour inexprimable,  
 Éternel, insondable,  
 Que d'être *avec l'Agneau* ;  
 La source inépuisable  
 Du bonheur-ineffable,  
 Dans le parfait repos !

Amis, prenons courage,  
 Le terme du voyage  
 Est bien près d'être atteint :  
 Le profil de la plage,  
 A l'abri de l'orage,  
 A nos regards se peint.

L. P.

## Réponses aux questions du mois de juin.

1<sup>o</sup> Job XIV, 2; Psaume CIII, 15; Ésaie XL, 6-8; Jacques I, 10-11; 1 Pierre I, 24.

2<sup>o</sup> Job XIV, 7.

3<sup>o</sup> Job XVI, 7.

4<sup>o</sup> Job XVIII, 14.

5<sup>o</sup> Job XIX, 25-27.

6<sup>o</sup> Job XXIII, 10.



## Questions pour le mois de juillet.

*A lire : Job XXV-XXXIII.*

1<sup>o</sup> Cherchez dans l'épître aux Romains, la réponse à Job XXV, 4.

2<sup>o</sup> Qu'est-ce que la sagesse selon Job ?

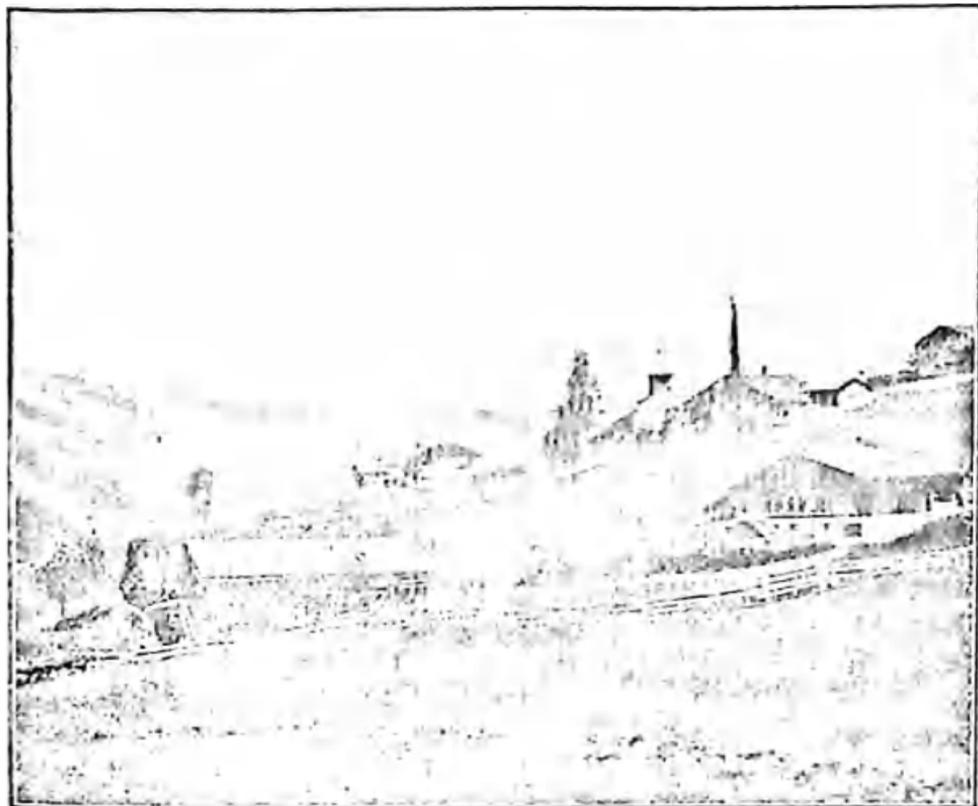
3<sup>o</sup> Qui nous a été fait sagesse ? (1 Corinthiens.)

4<sup>o</sup> Quel est selon vous le plus grand des privilèges que Job énumère au chapitre XXIX ?

5<sup>o</sup> A quelles paroles de Job, Elihu fait-il allusion au chap. XXXIII, 9, 10, 11 et 23 ?

6<sup>o</sup> Pourquoi Dieu parle-t-il une fois et deux fois ?





### Un heureux départ.

Lorsque j'étais jeune garçon, je lisais parfois dans *la Bonne Nouvelle*, des récits de conversions ou de témoignages rendus au Seigneur par des enfants de mon âge, dans leur vie ou sur leur lit de mort, et je supposais que l'on avait embelli ces anedoctes afin de les rendre plus frappantes et plus instructives. C'était mon mauvais cœur, dont effectivement il ne peut rien sortir de bon, qui me dictait ces pensées, car j'ignorais alors ce que la puissance de la grâce peut produire dans un cœur renouvelé, même chez

un enfant qui a cru au Seigneur Jésus. Cette disposition à juger de cette manière provenait aussi d'une certaine jalousie, non avouée, en voyant combien ma vie était loin de ressembler à celle qui m'était ainsi racontée.

Dès lors, j'ai été témoin de l'œuvre de la grâce dans de jeunes cœurs, et j'ai constaté qu'il n'y a rien que de très naturel dans ces manifestations de la vie divine. C'est pourquoi je désire aujourd'hui vous faire le récit très simple des derniers jours d'un cher garçon délogé récemment, espérant que vous le lirez avec plus de confiance que je ne le faisais, et qu'il vous excitera à jalousie, jusqu'à ce que vous ayez bu à la source de la vie qui fera de vous, ce qu'elle a produit en d'autres : « une fontaine d'eau jaillissant jusqu'en vie éternelle. » (Jean IV, 14.)

Vous me suivrez en pensée, mes jeunes amis, dans un vallon élevé des Alpes vaudoises où de beaux chalets sont disséminés sur les pentes gazonnées; les forêts de sapins montent très haut jusqu'au pied de rochers escarpés, tandis qu'au fond de la vallée le beau torrent mugissant de la Torneresse roule une eau toujours glacée, même au cœur de la chaude saison.

De nombreux parents et amis arrivent auprès d'un de ces chalets pour assister à l'enterrement du jeune D., âgé de dix-sept ans, le cadet de ses frères et sœurs, dont le délogement a surpris et peiné tous ceux qui l'ont connu. Plusieurs années auparavant on avait de même rendu les derniers devoirs à la chère mère de D., que le Seigneur avait trouvé bon d'enlever à ses nombreux enfants.

Nous trouvons la famille bien affligée, car D. était un fils obéissant et un frère aimable. Le père, après nous avoir donné quelques détails au sujet de la

maladie de son cher enfant, nous raconte, le cœur plein de reconnaissance envers le Seigneur, combien son fils a été heureux pendant sa courte et douloureuse maladie. C'était pour lui une consolation suprême en attendant le bienheureux moment du revoir auprès du Seigneur.

Je placerai devant vous, aussi fidèlement que possible, le récit que nous fit le père de D.

Tout se passait comme d'habitude dans la maison paternelle. D., qui était un garçon laborieux, se levait chaque jour de bon matin pour aller dans un chalet voisin soigner le bétail qui lui était confié. Mais une nuit, de fortes douleurs le tinrent éveillé ; toutefois, quand son père l'appela pour aller à son travail, il ne lui en dit rien ; au contraire, il fit tous ses efforts pour se lever, disant : « J'irai encore cette fois à mon ouvrage. » Car il eut le pressentiment qu'il était sérieusement atteint. En effet, à peine son ouvrage terminé, il se mit au lit pour ne plus se relever. Les souffrances atteignirent rapidement une intensité presque insupportable. Dans son entourage, chacun comprit qu'il n'y avait pas de guérison à attendre. Mais la grande préoccupation du père était l'état de l'âme de son cher enfant ; il désirait par-dessus tout être certain qu'il allait auprès du Seigneur.

D. avait le caractère docile, sérieux, agréable ; il ne recherchait pas les plaisirs du monde. Mais cela ne suffit pas, vous le savez, mes jeunes amis, si les péchés ne sont pas effacés ; et pour cela il faut croire à l'efficacité du sang de Christ qui a coulé à la croix, et qui seul peut laver les péchés.

Ce fut pour le père affligé une heureuse surprise de constater que son enfant jouissait d'une paix profonde qui reposait simplement sur l'œuvre de

Christ à la croix. Depuis un certain temps, il possédait l'assurance de son salut, sans l'avoir communiqué à son père qui n'avait pu constater un grand changement sérieux, car il avait toujours été peu démonstratif; mais sa maladie allait lui donner l'occasion de montrer la réalité de la vie nouvelle qu'il possédait.

A une parente qui lui donnait les premiers soins et qui, sur sa demande, déclara à D. qu'il était bien malade, il répondit : « Je suis heureux et content de m'en aller de ce monde vers mon Sauveur; je ne regrette rien ici-bas. Quel bonheur! quel repos! » Les souffrances étaient parfois si aiguës qu'il suppliait le Seigneur de lui donner un moment de repos; chaque fois, cela lui fut accordé. Un jour son père lui faisait remarquer que les souffrances étaient les conséquences du péché, mais que Christ était venu dans ce monde pour expier le péché, et qu'il avait souffert beaucoup plus que nous. Il répondit : « Oui, Seigneur Jésus, tu as tant souffert pour moi. Quelle délivrance! » Il exprimait ainsi qu'il jouissait de la délivrance obtenue par le sacrifice de Christ à la croix; car, après ses souffrances présentes, il aurait le repos auprès du Seigneur, tandis que ceux qui ne croient pas au Seigneur Jésus, après avoir peut-être beaucoup souffert dans ce monde, entrent dans l'éternité de malheur, lorsqu'ils ont quitté ce corps.

Dans un autre entretien que D. eut avec son père, il lui demanda si l'âme, auprès du Seigneur, jouissait ou si elle était seulement en repos. Son père lui répondit que, délivrée de ce pauvre corps, l'âme jouit du Seigneur d'une manière ineffable. Il répondit : « Quel bonheur, quel repos, quelle délivrance! » Un jour, voyant pleurer ses sœurs, il dit : « Pourquoi tant pleurer quand je suis si heureux et content de

m'en aller ? » On éprouvait, autour de ce lit, la présence du Seigneur d'une manière remarquable. Jusqu'au bout il manifesta la même paix, la même sérénité. Dans ses moments les plus douloureux, il suppliait le Seigneur de venir le chercher, lui disant : « Je suis prêt, je t'attends. » Il conserva jusqu'à la fin la jouissance de ses facultés. Quelques instants avant son départ, il criait au Seigneur de lui donner un instant de repos, et, aussitôt après, il dit : « Mes yeux se troublent, ils ne voient plus. » Puis, les ayant ouverts et fixés vers le ciel, il s'écria : « L'ange de Dieu... » Tout fut fini ; absent du corps, il était présent avec le Seigneur. Au lieu d'un moment de repos qu'il demandait, il fut introduit dans le repos éternel, pour y attendre dans la présence du Seigneur le jour glorieux de la résurrection et de la transmutation de tous les rachetés. Serez-vous du nombre, mes jeunes lecteurs ? Pouvez-vous dire, comme le jeune D., en pensant à quitter ce monde : « Quel bonheur, quel repos, quelle délivrance ! »



## Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE DANIEL. (Suite)

### *Signification du songe.*

Vous avez remarqué, chers enfants, que cette statue présente un tout formé de quatre matières différentes, diminuant en valeur, mais non en force, sauf le mélange d'argile qui a affaibli la dernière partie à la fin. Les quatre parties de cette statu

représentent les quatre grandes monarchies qui se succèdent sur la terre depuis que les Juifs ont été emmenés captifs à Babylone, jusqu'au moment où Christ viendra en gloire établir son règne de justice et de paix.

La première de ces monarchies est celle de Babylone, comme Daniel le dit à Nébucadnetsar : « Toi, tu es cette tête d'or, » parce que c'est à lui que Dieu a directement remis le pouvoir. Cette monarchie dura soixante-dix ans, comme l'avait prédit Jérémie ; elle eut trois souverains : Nébucadnetsar, son fils Evil-Mérodac et son petit-fils Belshatsar (1).

La poitrine et les bras d'argent symbolisent la monarchie des Mèdes et des Perses qui succéda à celle de Babylone ; elle dura deux cent trois ans et fut remplacée par l'empire grec, représenté par le ventre et les cuisses d'airain. Puis cet empire grec, qui n'eut son unité et son moment de gloire que sous Alexandre le Grand, dut céder la place au terrible pouvoir des Romains, « les jambes de fer. » Dans l'explication du songe, Daniel s'arrête sur cette quatrième monarchie pour dire que ce royaume sera fort comme le fer, qu'il écrasera et brisera tout, indiquant par là le caractère de force brutale que les Romains déployaient dans leurs conquêtes et leur domination, broyant ainsi les peuples qu'ils asservissaient pour leur faire perdre, si possible, leur caractère national. Cependant, comme on voit l'argile mélangé avec le fer dans les pieds de la statue, l'empire annexa des races d'hommes qui se mêlèrent sans adhérer les unes aux autres, comme le fer ne se mélange pas avec l'argile. Ce passage fait sans doute allusion à l'introduction des Barbares dans

(1) Jérémie XXV, 9-11 ; XXVII, 7.

l'empire; ils se mêlèrent aux Romains, sans que ceux-ci fussent capables de se les assimiler, comme ils l'avaient fait avec d'autres peuples; ainsi leur pouvoir s'affaiblit. Cet état caractérisera l'empire, surtout aux derniers jours.

*La pierre qui devient une montagne.*

Quelle est cette pierre détachée sans mains, c'est-à-dire sans intervention humaine, qui vient frapper la grande statue dans ses pieds d'argile et de fer? C'est Christ qui, à sa venue en gloire, détruira entièrement le pouvoir des nations en frappant dans ses pieds la grande statue; ce terme désigne le dernier représentant de la puissance gentile, qui sera le chef de l'empire romain renouvelé. Alors Christ établira sa propre puissance figurée par la grande montagne que devint la pierre, et qui remplit toute la terre; car il régnera sur tout l'univers, comme nous lisons au Psaume VIII, 6-8. « Tu l'as fait dominer sur les œuvres de tes mains; tu as mis toutes choses sous ses pieds; les brebis et les bœufs, tous ensemble, et aussi les bêtes des champs, l'oiseau des cieux, et les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers des mers. » Son royaume ne sera pas détruit et ne passera pas à d'autres, comme cela eut lieu pour les empires des nations, dont les chefs furent tous infidèles; le Seigneur Jésus administrera son royaume d'une manière conforme à la volonté de Dieu; tout prospérera sous son pouvoir, aussi il ne sera jamais remplacé, jusqu'au moment où il remettra le royaume à Dieu le Père qui sera tout en tous dans l'état éternel (1), lorsque les temps ne se compteront plus.

(1) 1 Corinthiens XV, 28.

Daniel termine l'explication du songe en disant : « Le grand Dieu fait connaître au roi ce qui arrivera ci-après. Et le songe est certain, et son interprétation est sûre. »

Nébucadnetsar tomba sur sa face et se prosterna devant Daniel, en reconnaissant que le Dieu des Hébreux était véritablement le Dieu des dieux, le Seigneur des rois, et le révélateur des secrets. Il établit Daniel gouverneur sur la province de Babylone, et, à sa demande, il confia des charges à Shadrac, à Méshac et à Abed-Négo.

### CHAPITRE III

#### *La statue d'or ou l'idolâtrie.*

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que l'Éternel avait fait connaître clairement à Nébucadnetsar qu'il lui confiait le gouvernement du monde et que, dans la grande statue représentant les monarchies des gentils, il était la tête d'or.

Élevé par Dieu lui-même à un tel honneur et investi d'un pouvoir aussi absolu qu'étendu, on aurait pu s'attendre à ce que Nébucadnetsar, comme Salomon lorsqu'il monta sur le trône, recherchât auprès de Dieu, en toute humilité, la sagesse nécessaire pour gouverner tous ses peuples, conformément à la pensée de Celui qui lui avait remis cette autorité; mais il n'en fut rien. Toute l'histoire de la domination gentile sera l'histoire de l'indépendance de l'homme et de ses conséquences.

Flatté par son élévation dont il a bien conscience, Nébucadnetsar fait dresser dans la plaine de Duna une statue colossale d'or de soixante coudées de haut et six de large (1). Peut-être la statue qu'il

(1) La coudée à Babylone devait avoir environ 45 centimètres.

avait vue en songe lui en avait-elle suggéré la pensée ; mais des motifs plus importants le poussèrent à cet acte.

Placé à la tête de peuples si nombreux, de races et de religions si diverses, il lui était nécessaire de les unir intimement entre eux, de même qu'à sa personne, afin de les gouverner plus facilement. Sa propre sagesse lui indiqua ce moyen qui consistait à lier tous ces peuples par une religion unique, moyen très habile selon l'homme, car l'expérience a démontré que rien ne divise autant les hommes que la diversité des religions. Que de sang cette cause n'a-t-elle pas fait répandre de tout temps !

Méconnaissant les droits de Dieu sur tous les hommes, de ce Dieu que tous auraient dû adorer, Nébucadnetsar ne put trouver, en fait de religion, que l'idolâtrie. Voilà le fruit de la sagesse de l'homme sans Dieu (1), c'est à cela que la raison et la sagesse humaines conduiront ceux qui, de nos jours, rejettent Dieu et sa Parole.

Une fois la statue dressée, Nébucadnetsar fit assembler les satrapes, les gouverneurs, les conseillers, les légistes et les magistrats de toutes les provinces pour assister à la dédicace de cette idole. Lorsque la foule fut massée, un héraut cria avec force : « Il vous est ordonné, peuples, peuplades, et langues : aussitôt que vous entendrez le son du cor, de la flûte, de la cithare, de la sambuque, du psaltérion, de la musette, et toute espèce de musique, vous vous prosternerez et vous adorerez la statue d'or que Nébucadnetsar, le roi, a dressée ; et quiconque ne se prosternera pas et n'adorera pas, sera jeté à l'heure même au milieu d'une fournaise de

(1) Lisez Romains I, 22-23.

feu ardent. » L'ordre était péremptoire et la punition terrible ; il fallait se soumettre, quels que fussent les dieux que l'on eût servis jusqu'alors. Aussi, dès que la musique se fit entendre, tous se prosternèrent et adorèrent. Laisser un Dieu pour un autre, lorsqu'il en résulte un avantage matériel, est chose facile ; cela s'est pratiqué de tout temps.

(A suivre)

### Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois de juillet.

Les choses du monde qui réjouissent les hommes.

#### QUESTIONS

- 1<sup>o</sup> Que représente la statue dans son ensemble ?
- 2<sup>o</sup> Énumérez les empires représentés par les divers métaux.
- 3<sup>o</sup> Quel roi leur succédera ?
- 4<sup>o</sup> Qu'est-ce que « le temps des nations » ?
- 5<sup>o</sup> Quels sont les deux événements entre lesquels s'écoule tout le temps des nations ?

#### Le Rocher.

(Suite).

Vous serez en butte aux attaques de Satan. Lui qui est le prince de l'autorité de l'air, il excitera contre vous le vent et les vagues ; la tempête se déchainera autour de vous. Il cherchera à ébranler

votre foi. Mais ne craignez pas. Lorsque l'orage s'abattra sur vos têtes, n'essayez pas de le braver. Ne raisonnez pas avec votre propre cœur. Revenez à Christ; revenez à Lui en toute simplicité comme au commencement. Cachez-vous en Celui qui est le Rocher des siècles, et il se fera « un grand calme. » *Jamais* Satan ne saurait faire chanceler ce Rocher-là.

Avez-vous jamais observé les colombes sauvages, ces oiseaux au plumage soyeux, au roucoulement si doux? Elles aussi se tiennent dans « les fentes du rocher, dans les cachettes des lieux escarpés. » (Cantique des Cantiques II, 14.) C'est là qu'elles bâtissent leur nid, c'est là qu'elles viennent se reposer et chercher un refuge contre le danger qui les menace. Dieu veut ainsi que vous *demeuriez* en Christ (Jean XV, 4), que vous vous reposiez en Lui avec une pleine confiance, ne mettant jamais en doute son amour merveilleux. Alors vous serez des chrétiens heureux et reconnaissants, et le monde verra en vous « la lettre de Christ » connue et lue de tous les hommes.

Les voyageurs nous disent qu'en Palestine, à l'heure de midi, la chaleur est intense. Même les laboureurs quittent leur travail à ce moment de la journée et cherchent un abri contre les rayons ardents du soleil. Dans les villes et dans les villages, le trafic est arrêté; tout se tait. Le berger qui conduit son troupeau dans le désert aride et dénudé, où ne croît qu'une herbe courte et rare, souffre spécialement de cette température excessive. Au milieu du jour, lorsque les rayons du soleil tombent d'aplomb sur la plaine, il ne lui est pas facile de trouver un refuge pour son bétail. Cependant le pâtre syrien n'est pas souvent pris au dépourvu. Dans presque toutes les zones désertes de la Terre Sainte, se dres-

sent de hautes parois de rochers, dont le faite surplombe légèrement; ces rochers sont orientés de façon à donner quelque peu d'ombre, même lorsque le soleil se trouve au zénith. Ce n'est qu'une ombre bien légère sans doute, si étroite qu'un seul mouton peut s'y blottir; aussi voit-on souvent ces animaux s'échelonner les uns derrière les autres tout le long du rocher pour profiter ainsi de la fraîcheur si désirable au milieu du désert brûlé par l'ardeur de l'astre du jour. Nous trouvons une allusion à cette habitude dans le Cantique des cantiques, I, 7. La Sulamithe s'enquiert auprès du roi: « Dis-moi, toi qu'aime mon âme, où tu pais ton troupeau, où tu le fais reposer à midi. »

Lorsque notre âme est lassée et que nous sommes près de succomber sous le faix du jour, nous trouvons en Christ le rafraichissement après lequel nous soupirons. « Il y aura un Homme qui sera comme une protection contre le vent et un abri contre l'orage. comme des ruisseaux d'eau dans un lieu sec, comme l'ombre d'un *grand rocher* dans un pays aride. » (Ésaïe XXXII, 2.)

De ce Rocher frappé une fois pour nous, découlent maintenant dans le désert des flots d'eau vive. « Si quelqu'un a soif, dit Jésus, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif, à jamais; mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle. »

En terminant, je vous raconterai l'histoire d'un pauvre homme qui, il y a bien longtemps, trouva en vérité un refuge *dans* le Rocher. Cet homme vivait, il a plus de deux cents ans, dans une partie sauvage et

reculée de l'Écosse, où les habitations sont rares et très éloignées les unes des autres et où les montagnes dressent bien haut leurs imposants remparts. A cette époque personne ne pouvait dans ce pays-là servir Dieu en simplicité et selon le commandement de sa Parole sans être dénoncé au roi et cruellement persécuté. Un grand nombre des malheureux montagnards prirent les armes pour défendre ce qu'ils appelaient « leurs droits. » En cela ils eurent grand tort et s'attirèrent ainsi des afflictions sans nombre. Les disciples de Christ n'ont rien à faire avec la guerre ; pour eux, la grande puissance consiste à souffrir le mal sans y résister. « Priez pour ceux qui vous persécutent, » a dit le Seigneur.

Cependant John Paterson, l'homme dont je veux vous parler, ne semble pas avoir été du nombre des belligérants. Il aimait à aller entendre les prédications de l'Évangile, et il recevait avidement les paroles de consolation et d'encouragement, prononcées par les serviteurs de Dieu. Mais il était fort dangereux d'assister à ces assemblées que défendait la loi du royaume. Les fidèles se réunissaient en plein air dans quelque vallon écarté. Sous leurs pieds, la mousse et la bruyère ; au-dessus de leurs têtes, le ciel bleu ; tout à l'entour les rochers abrupts et les sombres forêts. Là, au milieu du silence solennel de la montagne, s'élevait un concert de prières et d'actions de grâce, et l'écho sauvage répétait la mélodie étrange des vieux psaumes, chantés avec ferveur par la voix rude des paysans. Nous pouvons être assurés que Dieu entendait les requêtes et acceptait les hommages de ce petit groupe d'hommes, de femmes et d'enfants, dont la plupart auraient été prêts à sacrifier leur vie plutôt que de renoncer au privilège de se rassembler ainsi pour le louer et le bénir.

John Paterson cultivait un chétif domaine appartenant à un riche propriétaire du nom de Logan. Un jour, en allant payer son fermage, Paterson commit l'imprudence inexplicable d'avouer à son propriétaire qu'il avait assisté à une des réunions prohibées. Le seigneur se montra fort irrité de la chose et déclara à son fermier que s'il ne promettait pas de renoncer à de pareilles erreurs, lui, Logan, se verrait obligé soit de le chasser de son domaine, soit de le dénoncer comme rebelle. Mais Paterson ne voulut s'engager à rien. Il avait lu dans la parole de Dieu : « N'abandonnant pas le rassemblement de nous-mêmes, comme quelques-uns ont l'habitude de faire » (Hébreux X, 25); il refusa donc de renoncer à ce privilège, et, comme Moïse jadis, il choisit d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, plutôt que de jouir pour un temps des délices du péché. (Héb. XI, 25.) Lorsque Paterson rentra chez lui ce soir-là, il raconta à sa femme ce qui venait de se passer, ajoutant que, sans aucun doute, son seigneur allait le dénoncer comme rebelle. Pauvre femme ! elle ne savait que trop ce que cela signifiait : les dragons du roi traquant son mari comme une bête fauve et ne cherchant qu'une occasion pour lui loger une balle dans la tête. Mais Dieu donna à la courageuse Ecos-saise la force de braver le danger. Regardant son mari dans les yeux, elle lui dit d'une voix ferme : « Ne crains rien, John ; si telle est la volonté de Dieu, nous souffrirons en faisant le bien ! »

(A suivre)



## Martin Luther.

(Suite)

### CHAPITRE XIII

#### *Rayons et Ombres*

Non seulement la Réformation triomphait dans les lieux où elle avait pris naissance, mais encore elle se répandait avec puissance à travers l'Allemagne entière et gagnait les pays voisins. Deux princes importants de l'Allemagne favorisèrent avec ardeur la diffusion des idées nouvelles dans leurs états. L'un d'eux était Albert de Brandebourg, grand-maitre de l'ordre teutonique (1), qui devint duc de Prusse. L'autre, le jeune landgrave Philippe de Hesse, rencontra Mélanchton et eut avec lui un long entretien sur le mouvement de la Réformation. Une correspondance active s'établit entre les deux nouveaux amis, qui ne tardèrent pas à jouir l'un vis-à-vis de l'autre de la plus complète franchise. Bientôt le landgrave, qui avait du reste vu Luther à Worms, fut rempli d'un tel zèle pour la cause de la vérité, qu'il donna l'ordre de prêcher l'Évangile, et l'Évangile seul, dans ses états. Il était prêt, disait-il, à abandonner tous ses biens terrestres plutôt que de perdre la parole de Dieu. Sa fermeté causait d'autant plus d'admiration qu'il avait pour beau-père le duc Georges de Saxe dont nous avons déjà mentionné l'opposition irréductible aux nouvelles doctrines.

De tous côtés le mouvement s'accroissait. On voyait beaucoup de moines quitter leurs couvents et aban-

(1) L'ordre des chevaliers teutoniques, fondé au moyen âge, avait travaillé longtemps à la propagande du catholicisme parmi les païens du nord de l'Allemagne.

donner leur froc devant la porte d'entrée, tellement ils étaient convaincus que le genre de vie qu'ils avaient mené jusque-là se trouvait en désaccord avec la volonté de Dieu. Un jour, dit-on, à Nuremberg, un moine se présenta chez un forgeron et lui demanda l'aumône. « Pourquoi ne pas gagner votre vie en travaillant de vos mains ? » demanda brusquement l'artisan. A ces mots, le religieux, jetant loin de lui sa robe, saisit un marteau et en asséna un coup formidable sur l'enclume. Il ne rentra plus au couvent.

A Ingolstadt en Bavière, la ville même où résidait le docteur Eck, un jeune tisserand lisait les ouvrages de Luther à haute voix devant une foule nombreuse et avide d'entendre. Comme on voulait contraindre un ami de Mélanchton de rétracter ce qu'on appelait ses erreurs, une femme se présenta devant les prêtres, offrant de disputer avec eux en public et de leur prouver combien profondes étaient les ténèbres dans lesquelles ils se trouvaient plongés.

Malgré tous les efforts de ses adversaires, l'Évangile se répandait de plus en plus. Dans plusieurs états on fit défense d'en posséder un exemplaire, sous menace des peines les plus sévères. Vains efforts ! Qui pourrait arracher, quand Dieu a semé ? Les plus fougueux catholiques devaient se rendre à l'évidence. « Même après que j'eus prohibé la vente de la Bible dans mes états, » disait le duc Georges de Saxe, « il en circulait partout des milliers d'exemplaires » Hommes et femmes, jeunes et vieux, même les ignorants, pourvu qu'ils sussent lire, tous étudiaient le Nouveau Testament avec transport. Ils avaient toujours le précieux volume sur eux, en apprenaient de longs passages par cœur et s'émerveillaient en voyant combien, à chaque pas, ils trouvaient un accord si remarquable entre les enseignements de la

Parole et les événements qui se déroulaient à ce moment-là autour d'eux.

Luther, de son côté, continuait à déployer la plus grande activité et à réintroduire dans l'Église la simplicité de jadis. Il faut, disait-il, que chaque fois que les chrétiens se réunissent, ce soit pour s'occuper de la parole de Dieu ; et, prêchant lui-même d'exemple, il organisa des réunions régulières deux fois par jour : le matin, à quatre ou cinq heures, été et hiver, on lisait l'Ancien Testament, et le soir, à cinq ou six heures, le Nouveau.

Mais son ardent désir, c'était de faire abolir définitivement la messe. Il ne pouvait contenir son indignation en constatant que, chaque année, dans la cathédrale de Wittemberg, il se disait 9901 messes et qu'on y consumait, en cierges, 35,570 livres de cire. En vain, les partisans de l'ancien ordre de choses résistèrent avec acharnement ; ils ne purent contenir le courant qui les entraînait et, dès Noël 1524, on ne dit plus la messe à Wittemberg. Dans un très grand nombre de localités on suivit cet exemple. Rien n'était plus beau, nous raconte-t-on, que de contempler la physionomie des assistants quand ils entendaient lire la Bible et les hymnes en allemand. Ils étaient comme transfigurés. Une profonde émotion les envahissait et bien des larmes coulaient, larmes de joie, à l'ouïe des choses merveilleuses que beaucoup d'entre eux entendaient pour la première fois dans une langue qui leur était familière.

Cependant l'Église romaine, de son côté, ne restait pas inactive. Revenue de l'émotion qu'elle avait ressentie lors des premières attaques de Luther, elle se préparait à une vigoureuse défense. Un de ses champions les plus ardents fut le roi d'Angleterre,

Henri VIII. Non content d'avoir fait brûler publiquement les écrits qui exposaient les doctrines évangéliques, il lança contre Luther lui-même un pamphlet d'une violence inouïe, traitant son éminent adversaire tour à tour de « loup infernal, de serpent venimeux et de membre du diable ». Il reçut du pape des félicitations cordiales, mais la réponse ne se fit pas attendre. Luther n'eut pas de peine à démontrer la faiblesse des arguments employés contre la vérité, vu que tous reposaient sur des théories humaines. « Quant à moi, continuait-il, je ne cesse de répéter : « L'Évangile, l'Évangile ! Christ, Christ ! » Mes ennemis répliquent : « La tradition, la tradition ! Les ordonnances, les ordonnances ! Les Pères, les Pères ! « Mais, » dit l'apôtre Paul, « que votre foi ne repose pas « sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance « de Dieu » (1).

C'est sur ces entrefaites que mourut, subitement, le pape Léon X. A peine eut-il expiré que le peuple de Rome donna libre cours à la haine qu'il avait suscitée par ses folles dépenses, dont la plupart n'étaient pas payées, et par sa vie si peu en rapport avec la place qu'il occupait. Aussi disait-on de lui : « Il s'est introduit dans le pontificat comme un renard, l'a détenu comme un lion et l'a abandonné comme un chien ». Cette dernière phrase rappelait que sa mort avait été si soudaine qu'on n'eut même pas le temps de lui administrer les derniers sacrements.

(A suivre.)



(1) Cor. II, 7.

## La fin de Jacob.

(Genèse XLVIII-XLIX)

Sur sa couche étendu, Jacob le patriarche,  
 Au terme de sa vie, attend le lendemain.  
*La grâce* le pénètre et brille sur sa marche  
 D'un éclat des plus vifs, en sa paisible fin.

Ses ans, « courts et mauvais, » sont comme un jour  
 Lui-même est un esquif ballotté vers le port; [d'orage,  
 Mais au bout du chemin son âme, sans partage,  
 Publie, avec bonheur, *la grâce* du Dieu fort.

Ses yeux émerveillés regardent en arrière  
 Et découvrent les soins de son divin Berger,  
 La source de *la grâce* et de toute lumière,  
 Qui l'entoura toujours pour le bien protéger.

Jacob à ses enfants, son nombreux entourage,  
 Veut accorder enfin sa bénédiction;  
 Il le fait par la foi; c'est un divin message,  
 Tout imprégné de *grâce* et de sainte onction.

Il regarde en avant, au terme de sa vie,  
 Et voit le ciel ouvert, prêt à le recevoir;  
 Abreuvé de *la grâce* et l'âme épanouie,  
 Il saisit « l'au-delà, » le cœur rempli d'espoir.

Jacob regarde à Dieu dont il connaît *la grâce*;  
 A cet instant suprême Il va l'en pénétrer;  
 Son cœur en est étroit; et là, devant sa face,  
 Au chevet de son lit, il veut se prosterner.

Il pense à sa dépouille, et par la foi demande  
 Qu'elle soit déposée au pays d'Israël.  
 Ses fils y reviendront, au temps que Dieu commande  
 Par *grâce* ils connaîtront le bras de l'Éternel.

De *la grâce* rempli, d'une façon parfaite,  
 Comme Abraham jadis, béni par le Très-haut,  
 Jacob pose au chevet sa figure défaite,  
 Et s'endort ici-bas pour s'éveiller là-haut.

## Réponses aux questions du mois de juillet.

- 1<sup>o</sup> Romains I, 16-17; III, 26, etc.
- 2<sup>o</sup> Job XXVIII, 28.
- 3<sup>o</sup> 1 Corinthiens I, 30.
- 4<sup>o</sup> Job XXIX, 4-5.
- 5<sup>o</sup> Job XXXI, 6; XIII, 24; XIII, 27; IX, 33.
- 6<sup>o</sup> Job XXXIII, 14 et 29.

---

## Questions pour le mois d'août.

(*A lire : Job XXXIV-XLIII.*)

- 1<sup>o</sup> Quelle parole du Seigneur Jésus vous rappelle la première partie de Job. XXXIV, 29 ?
  - 2<sup>o</sup> Dans quel but Dieu fait-il venir des nuées sur la terre ?
  - 3<sup>o</sup> Comment l'Éternel qualifie-t-il la sagesse de Job ?
  - 4<sup>o</sup> A quel moment Job reconnaît-il la vérité de la parole d'Élihu au chapitre XXXVI, 22 ?
  - 5<sup>o</sup> Quelle leçon Job apprend-il quant à son état devant Dieu ?
  - 6<sup>o</sup> Comment l'Éternel appelle-t-il Job à trois reprises, au chapitre XLII ? Que pouvons-nous en conclure ?
-



## Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE DANIEL. (*Suite*)

### *Fidélité à Dieu.*

Trois hommes cependant faisaient exception ; vous les connaissez, chers lecteurs : c'étaient Shadrac, Mésnac et Abed-Nego. S'ils ne s'étaient point souillés avec la nourriture du roi, ils ne voulaient pas davantage adorer son idole. La loi de Dieu avait pour eux la même autorité qu'aux plus beaux jours de l'histoire d'Israël, car la parole prononcée en Exode XX, 3-5, n'avait pas changé. Il est impossible d'obéir à l'autorité, conférée par Dieu à l'homme, dès qu'elle s'élève au-dessus des droits de Dieu.

Les Chaldéens, jaloux des faveurs accordées aux captifs de Juda, furent prompts à rapporter au roi que les jeunes Hébreux ne s'étaient point conformés à ses ordres.

Furieux de cette désobéissance, Nébucadnetsar les manda devant lui, et leur intima de nouveau l'ordre d'adorer la statue qu'il avait faite, sinon ils seraient jetés dans la fournaise de feu ardent, et il ajoute : « Et qui est le Dieu qui vous délivrera de ma main ? »

Le malheureux roi idolâtre jette un défi à Dieu qui l'avait élevé au pouvoir. Les jeunes Hébreux laissent, pour ainsi dire, la question se débattre entre Dieu et Nébucadnetsar ; ils ne connaissent qu'une chose : *l'obéissance à Dieu*. Ils disent au roi : « Il n'est pas nécessaire que nous te répondions sur ce sujet. S'il en est comme tu dis, notre Dieu que nous servons peut nous délivrer de la fournaise de feu ardent, et il nous délivrera de ta main, ô roi ! Et sinon, sache, ô roi, que nous ne servirons pas les dieux, et que nous n'adorerons pas la statue d'or que tu as dressée. » Leur langage était plus positif encore que celui de Nébucadnetsar, car il reposait sur la volonté de Dieu même. Chers jeunes amis, que ce langage soit aussi le vôtre, chaque fois que Satan, le prince de ce monde, veut vous engager à faire passer l'autorité de l'homme avant celle de Dieu. Souvent on regarde aux conséquences d'un acte d'obéissance, et l'on s'abstient de rendre témoignage ; on recule devant la soumission pour éviter, non point la fournaise, mais une raillerie, la désapprobation du monde qui ne peut supporter que l'on ne fasse pas comme lui ; ou bien on s'expose à perdre une situation ou quelque avantage matériel, pour lequel, comme nous l'avons déjà dit, celui qui ne craint pas Dieu peut laisser facilement ce qu'il a professé jusque-là, n'ayant finalement d'autre Dieu que lui-même. Remettez à Dieu les conséquences de votre fidélité. Il est au-dessus de tout et peut tout en votre faveur, ainsi que nous l'avons vu au chapitre premier, et comme nous allons le voir encore.

Où se représente aisément l'effet produit sur ce grand roi, par la réponse si ferme de Shadrac, Méshac et Abed-Nego. C'était la première fois, sans doute, que ce puissant monarque recevait un refus d'obéissance aussi catégorique; il apprenait pour la première fois que la volonté d'un autocrate n'a pas plus de valeur que celle d'un de ses sujets, dès qu'elle s'élève contre Dieu. Nébucadnetsar fut rempli de fureur à l'ouïe de cette réponse; l'apparence de son visage changea, et il ordonna de chauffer la fournaise sept fois plus que d'habitude. Les hommes les plus vaillants de son armée durent lier les trois jeunes Hébreux et les jeter dans le feu, mais telle était l'ardeur du feu que ces guerriers furent tués par la flamme en accomplissant leur sinistre devoir.

#### *Délivrance de la fournaise.*

Les jeunes Hébreux avaient fait ce qu'ils devaient faire; le puissant roi avait fait ce qu'il pouvait faire; voyons maintenant ce que Dieu fit :

Regardant la fournaise, Nébucadnetsar voit avec consternation quatre hommes déliés, se promenant, sans aucun mal, au milieu du feu. Le quatrième de ces hommes était semblable à un fils de Dieu. Le roi s'assure auprès de ses conseillers que c'est bien trois hommes qui ont été jetés, liés, dans le feu. Alors il s'écrie : « Shadrac, Méshac, et Abed-Nego, serviteurs du Dieu Très-haut, sortez et venez ! » Les trois jeunes gens sortirent du milieu du feu en présence du roi et de tous ses courtisans, qui constatèrent que le feu n'avait eu sur eux aucune puissance; ils n'en exhalaient pas même l'odeur; seuls, leurs liens avaient été brûlés. C'est là une figure de ce qui arrive toujours au croyant fidèle qui passe par les difficultés; elles n'ont d'autre effet sur lui que de consumer les liens par lesquels le monde

veut l'attacher à lui-même ; elles lui permettent de réaliser la présence du Fils de Dieu, ce qui transforme l'épreuve en une source de bénédiction, tout en servant à montrer à ceux qui en sont témoins, qu'elle est la réalité de la puissance de Dieu ; car, « si Dieu est pour nous, qui sera contre nous (1) ? »

### *Dieu glorifié.*

Nébucadnetsar, en présence de tout le peuple qu'il avait rassemblé pour adorer sa statue, prit la parole et dit : « Béni soit le Dieu de Shadrac, Méshac, et Abed-Nego, qui a envoyé son ange et a sauvé ses serviteurs qui se sont confiés en lui, et ont changé la parole du roi, et ont livré leurs corps, afin de ne servir et n'adorer aucun autre dieu que leur Dieu. Et de par moi l'ordre est donné qu'en tout peuple, peuplade, et langue, quiconque parlera mal du Dieu de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Nego, sera mis en pièces, et sa maison sera réduite en un tas d'immondices, parce qu'il n'y a pas d'autre Dieu qui puisse sauver ainsi. Alors le roi éleva Shadrac, Méshac et Abed-Nego, dans la province de Babylone. »

La fidélité de ces trois hommes donna à Dieu l'occasion de se glorifier devant le roi et devant les représentants de tous les peuples de la terre que Nébucadnetsar avait réunis autour de sa statue ; ils se trouvèrent être les témoins de l'existence du vrai Dieu et de sa puissance en faveur de ceux qui le craignent.

Le but de l'Esprit de Dieu en consignait ce récit dans les Écritures, après avoir montré au chap. II, les quatre monarchies gentiles, est de nous faire voir que c'est l'idolâtrie qui les caractérisera jusqu'à la fin, et tout particulièrement dans les derniers jours ; puis, qu'au milieu d'un tel état de cho-

(1) Lisez Romains VIII, 31-39.

ses, la part des fidèles est la souffrance. Ces jeunes Hébreux sont un type du résidu fidèle d'entre les Juifs, qui, dans un temps à venir, souffriront horriblement sous le règne du dernier des rois gentils, le chef de l'empire romain renouvelé, que la Parole appelle la « Bête » (1), dont nous aurons l'occasion de parler plus d'une fois, si Dieu nous permet de continuer notre étude.

(A suivre)



### Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois d'août.

- 1° Les monarchies des gentils.
- 2° Babylone, les Médo-Perses, la Grèce, l'empire romain.
- 3° Christ.
- 4° Le temps pendant lequel le pouvoir leur est confié.
- 5° La captivité de Babylone; le retour de Christ.

### QUESTIONS

- 1° Dans quel but Nébucadnetsar éleva-t-il sa statue d'or ?
- 2° Quand le fidèle doit-il refuser obéissance à l'autorité ?
- 3° De qui les jeunes Hébreux dans la fournaise sont-ils le type ?
- 4° Qui est-ce que la parole de Dieu appelle « la Bête ? »
- 5° Quel caractère du mal est présenté dans notre chapitre ?

(1) Apocalypsc XIII.

## Le Rocher.

(Suite).

Ce soir-là, afin de se ménager une issue au cas où la maison serait subitement envahie par les hommes d'armes, les époux pratiquèrent dans l'un des murs de leur habitation une brèche, qu'ils réussirent à dissimuler fort habilement. Bien leur en prit, car deux jours après les soldats du roi se présentèrent à la porte de la ferme. Mais avant qu'ils en eussent franchi le seuil, Paterson, profitant de l'issue secrète qu'il s'était préparée, s'enfuyait dans les champs et s'y tenait caché jusqu'à ce que l'ennemi se fût éloigné. Il rentra alors chez lui, mais s'aperçut bientôt que le danger était trop grand ; il résolut donc de s'en aller chercher un refuge au milieu des montagnes. Le lieu qu'il choisit pour s'y retirer s'appelait Benboeg Crags. Dans cet endroit sauvage, d'énormes blocs de granit amoncelés sur les flancs de la montagne, semblaient avoir été entassés par des géants ; de toutes parts s'ouvraient des cavernes plus ou moins profondes dans lesquelles le proscrit cherchait un abri. De temps à autre, à la faveur de la nuit, il quittait sa retraite et descendait auprès des siens, mais ces visites étaient rares et Paterson savait qu'il y risquait sa vie ; aussi ne s'aventurait-il dans la vallée qu'avec les plus grandes précautions.

Un soir, cependant, il faillit tomber victime de sa témérité. Au moment où il gagnait le pied de la colline, il aperçut une troupe de dragons qui s'avançaient de son côté. Paterson fit volte face et se mit en toute hâte à gravir la montagne, mais les ennemis l'avaient aperçu, et lâchant la bride de leurs montures, ils se lancèrent à la poursuite du malheureux. John courait vite, mais les chevaux aiguillonnés par l'éperon allaient plus vite encore ;

l'issue de cette chasse à l'homme ne semblait pas douteuse. Les inégalités du sol n'arrêtaient pas les chevaux, habitués qu'ils étaient à parcourir ces sauvages solitudes. Cependant Paterson cherchait à gagner la caverne qui lui servait habituellement de refuge. Un petit mur de pierres sèches, comme il s'en trouve souvent dans les hauts pâturages, l'en séparait encore. En escaladant ce dernier obstacle, John jeta un regard en arrière. Hélas ! l'ennemi n'était plus qu'à quelques mètres de distance. Il lui semblait sentir sur sa nuque l'haleine enflammée des chevaux haletants ; encore un effort ! Atteindrait-il le refuge désiré ? Impossible ! Déjà, d'un bond hardi, le premier des dragons a franchi le mur. John se sent défaillir. Instinctivement il se jette derrière un énorme bloc de granit, son pied glisse, il tombe ; tout est fini pour lui ! Mais, ô miracle ! il se sent rouler dans le vide, l'obscurité l'entoure, le silence se fait. Serait-ce la mort ? ou bien... la délivrance ? Meurtri, mais sain et sauf, Paterson ouvre les yeux. Il croit rêver ; dans le lointain pourtant il perçoit encore le galop des chevaux et les cris des hommes acharnés à sa poursuite. C'est donc bien vrai ; Dieu lui-même l'a sauvé et l'a conduit malgré lui dans le calme et la sécurité de ce refuge sous le rocher. Et maintenant il n'a plus rien à craindre ; il est à l'abri. Au-dessus de sa tête la muraille de granit s'élève comme pour narguer ses ennemis. Aucun effort de sa part n'aurait pu le sauver, mais Dieu lui avait préparé un sûr abri dans cette caverne dont il ne soupçonnait pas même l'existence. Le pauvre homme pouvait dire en vérité : « Car tu as été au misérable un lieu fort, un lieu fort au pauvre dans sa détresse, un abri contre l'orage, une ombre contre la chaleur ; car la tempête des terribles a été comme une pluie d'orage contre un mur. » (Ésaïe XXV, 4.)

Et ce n'est pas tout. Durant la nuit qu'il passa à l'abri du grand rocher, Dieu enseigna à son serviteur une merveilleuse leçon. Il lui montra que si le rocher terrestre avait abrité son corps, Christ, le Rocher céleste, avait mis son âme à l'abri pour l'éternité, qu'une entière délivrance et une assurance parfaite sont la part du racheté. Quelle nuit que celle-là ! Paterson était tombé dans la poussière, sans espoir, sans secours, et là Dieu l'avait trouvé. Lorsque le matin parut, John était sauvé — sauvé quant à son corps, mais bien plus que cela sauvé quant à son âme. Au petit jour, sa femme anxieuse errant parmi les rochers trouva son mari heureux et reconnaissant. Agenouillés sur la bruyère, les époux élevèrent leurs mains et leurs cœurs vers Celui qui délivre tous ceux qui s'attendent à Lui. « Confiez-vous en l'Éternel, à tout jamais ; car en Jah, Jéhovah, est le Rocher des siècles. » (Ésaïe XXVI, 4.)

M. R.

---

« Je serai là. »

Un majestueux transatlantique, venant de New-York, s'approchait rapidement du port de Cork en Irlande.

La traversée avait été superbe, favorisée par un temps exceptionnellement serein. La plupart des passagers avaient pour ainsi dire vécu sur le pont, laissant les quelques malades du bord dans la solitude relative des salons. Ceci pour expliquer comment il se fit que je n'avais jamais aperçu, depuis mon embarquement, une troupe d'enfants qui, le dernier jour du voyage, chassés du pont par une

averse subite, firent brusquement irruption dans le salon réservé aux dames.

Ils essayèrent de s'amuser de diverses façons, puis finirent par se grouper autour d'une table avoisinant mon canapé; je leur enseignai un jeu nouveau, mais bientôt, ayant appris que la plûie avait cessé, ils s'enfuirent comme autant d'oisillons échappés de leur cage.

Un petit garçon et sa sœur, des Californiens, restèrent en arrière pour serrer un jeu qui leur appartenait; la fillette, pressée de rejoindre ses camarades et impatientée par la lenteur de son frère, lui adressa quelques paroles brusques et peu aimables.

« Parle doucement, chérie, lui dis-je; le Seigneur Jésus aime que nous soyons doux. »

D'un ton rude, elle répondit: « Qui est le Seigneur Jésus? où demeure-t-il? »

« N'as-tu jamais entendu parler du Seigneur Jésus? »

« Non, jamais. »

« Alors, si tu veux rester un peu avec moi, je te raconterai tout ce que je pourrai sur son compte. »

Le garçon sortit de la chambre, mais elle, d'un bond, vint se percher sur le dossier de mon canapé, d'où elle se pencha sur moi, en disant:

« Maintenant, Madame, parlez-moi du Seigneur Jésus, tout de suite, vite, vite! »

Ah! combien nous avons besoin de prier pour obtenir du secours « au moment opportun. » Jamais je ne m'étais trouvée appelée à annoncer l'Évangile aussi subitement. Une frayeur soudaine traversa mon esprit; si l'enfant trouvait le sujet trop solennel, n'allait-elle pas descendre de son siège élevé et s'enfuir à la recherche de ses amis? Comme le fit Néhémie autrefois, lorsqu'il fut appelé lui aussi à donner une réponse « tout de suite » (Néhémie II, 4-5), mon cœur s'éleva dans une muette prière vers le Dieu des cieux, puis je dis à la fillette:

« D'abord je dois te parler d'un tout petit bébé. Il venait de naître, mais il n'avait pas trouvé en entrant dans le monde, comme d'autres bébés, un élégant berceau et de jolies robes. Il est né dans une étable, son berceau fut une de ces grossières crèches de bois dans lesquelles on met la nourriture du bétail, et sa mère emmaillotta son petit corps dans de longues bandes d'étoffe.

« Mais, Madame, pourquoi est-il né dans une étable? »

« Parce qu'à ce moment-là il y avait beaucoup de va et vient dans la ville, tous les hôtels étaient pleins; sa mère qui n'était qu'en passage dans cette localité, et qui du reste était pauvre, n'avait pu trouver d'autre logement. C'est ainsi que le grand Dieu du ciel devint un homme, mais tu dois toujours te souvenir que, même sous cette forme humaine, il ne cessa jamais d'être Dieu. Tu sais que si un roi ôtait sa couronne et ses riches vêtements et s'habillait comme un pauvre homme, il n'en resterait pas moins roi, malgré les apparences. J'ai entendu parler d'un souverain qui a agi de cette façon. Il avait un grand désir de développer son pays, la Russie, et de lui donner une belle flotte; il vint donc en Angleterre, s'habilla comme un ouvrier, et se mit à travailler dans les chantiers de constructions navales. Lorsque cet art n'eut plus de secrets pour lui, il revint dans son propre pays et enseigna à ses sujets à bâtir de solides vaisseaux. On l'admira tant, qu'on l'appela Pierre le Grand. Mais ce prince ne souffrit jamais comme le Seigneur Jésus-Christ dut souffrir. Il était entouré d'amis, et lorsque le travail de la journée était achevé, il pouvait se présenter dans le palais du roi où il était reçu, non pas comme un pauvre charpentier, mais comme l'empereur de Russie. Tous les Russes qu'il rencontrait en Angleterre s'inclinaient devant lui et reconnais-

saient son autorité, comme s'il eût été assis sur son trône. Mais pour le Seigneur Jésus, tout fut bien différent. Il vint vers son peuple et son peuple ne le reçut pas ; lorsqu'il essaya de leur faire comprendre qu'il était Dieu en même temps qu'il était homme, ils lui jetèrent de grosses pierres, cherchant à le faire mourir.

« Je te raconte tout ceci pour que tu voies bien que si le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, a pour un moment abandonné sa couronne et la gloire du ciel, afin de revêtir la forme d'un pauvre homme, il n'en demeurerait pas moins Dieu, comme le roi demeurerait un roi sous l'humble vêtement du charpentier. Tu sais que tout homme commence par être un petit bébé ; c'est pour cela que lui aussi voulut naître comme un tout petit enfant, afin d'être semblable aux autres hommes. »

« Mais pourquoi cela, Madame ? Pourquoi voulait-il devenir un homme ? »

« Je te l'expliquerai tout à l'heure. Maintenant je veux te parler de sa vie comme homme ici-bas. Afin d'accomplir toute son œuvre dans ce monde, il dut devenir un homme comme les autres, et maintenant il peut comme homme comprendre tout ce que nous ressentons, et comme Dieu il sait toutes choses. Il a été un bébé, un enfant, un adolescent, un jeune homme et un homme fait ; il a vécu jusqu'à l'âge de trente-trois ans. Quel âge as-tu ? »

« Onze ans. »

« Eh bien ! le Seigneur Jésus a eu onze ans, lui aussi ; il peut donc te comprendre et tu peux le prier et être très sûre qu'il te répondra. Mais que t'ai-je dit qu'il était en même temps qu'un homme ? »

« Vous disiez qu'il était Dieu. »

« Dieu peut-il faire quelque chose de mal ? »

« Non. »

« Ainsi, puisque le Seigneur Jésus était Dieu, il

était aussi un homme parfait. Il ne fut jamais une seule chose mauvaise, ni comme enfant, ni comme homme, mais à part le péché il était en tout point semblable aux autres hommes. Il n'usa jamais de sa divine puissance pour s'aider lui-même ou pour s'épargner quelque souffrance.

» Il arriva une fois que le diable le tenta, cherchant à lui faire prouver qu'il était Dieu. Le Seigneur avait été dans le désert pendant quarante jours sans manger et il avait très, très faim; alors le diable essaya de lui donner une mauvaise pensée, comme celle-ci : « Pourquoi aurais-tu faim, si tu es Dieu ? Dis à ces pierres qu'elles deviennent du pain et tu pourras manger tant que tu voudras. » Mais il ne voulut pas le faire, et il continua à avoir faim jusqu'au moment où Dieu lui-même lui envoya de la nourriture. Et maintenant si quelqu'un souffre de la faim, il peut crier à Jésus et il lui aidera ; il comprend pleinement cette souffrance-là.

» Il sait aussi combien tu es faible et il sait que le diable est très fort. Ainsi, dès que le diable met dans ton cœur le désir de mal faire, dans la même minute demande à Jésus la force de résister ; il te la donnera, tu peux en être sûre, car il est à même de secourir ceux qui sont tentés. Bien qu'il ne voulut pas faire du pain pour lui-même, il en donna souvent à ceux qui en manquaient ; avec une petite quantité, il nourrissait une grande foule. C'est ce qu'on appelle un miracle. Son premier miracle fut accompli dans un repas de noces. Jésus y était convié et vers la fin du festin, le vin manqua ; il dit alors aux serviteurs de lui apporter une assez grande quantité d'eau dans des cruches et, lorsqu'ils versèrent cette eau, ils trouvèrent qu'elle était changée en vin.

» Une autre fois des milliers de personnes avaient suivi le Seigneur Jésus dans le désert pour l'écou-

ter. Ces gens eurent faim ; alors le Seigneur leur fit distribuer cinq pains et deux poissons, de façon à ce que tous fussent rassasiés. Lorsqu'il voyait des gens pleurant sur leurs morts, il étendait sa main et le mort ressuscitait. S'il rencontrait un malade, il le guérissait. Il ne repoussait jamais personne qui avait besoin de lui. Et pourtant, il ne fit jamais rien pour lui-même ; lui, qui avait changé l'eau en vin, un jour qu'il avait soif, il demanda à une pauvre femme de lui donner à boire. Pendant trois ans, il alla çà et là faisant du bien, mais le diable excita de méchants hommes qui se saisirent de lui afin de le tuer. »

J'en étais là de mon récit, lorsque tout à coup l'enfant, se penchant vers moi de son siège élevé, jeta ses bras autour de mon cou et, me tenant étroitement serrée, s'écria :

« Oh ! ne dites pas qu'ils l'ont tué ; Madame, s'il vous plaît, ne dites pas cela ! »

(A suivre)



## Martin Luther.

### CHAPITRE XIII

#### *Rayons et ombres. (Suite)*

Son successeur, Adrien VI, comprit que la meilleure tactique à employer contre la Réforme protestante consistait, pour l'Eglise catholique, à se réformer elle-même. Les abus signalés étaient trop criants pour que même ses adeptes les plus fervents pussent les ignorer. Aussi les âmes pieuses et sincères étaient-elles pleines d'espérance. On faisait allusion à ce passage de 1 Cor. III, 6 : « Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé ; mais Dieu a donné l'accroissement », et l'on disait, en rappelant que le nouveau

pape, originaire d'Utrecht, en Hollande, avait été précepteur de Charles-Quint et professeur à Louvain en Belgique: « Utrecht a planté, Louvain a arrosé et l'empereur a donné l'accroissement », mais quelques-uns ajoutaient, hélas ! avec trop de raison : « Mais Dieu n'y était pour rien ».

Quand la diète de l'empire se réunit à Nuremberg, on put y discerner un courant des plus haineux contre Luther lui-même. Le légat du pape y insista très catégoriquement pour la mort du Réformateur. « C'est notre devoir à tous », s'écria-t-il, « d'amputer de notre corps le membre atteint de la gangrène. Vos ancêtres firent monter sur le bûcher à Constance Jean Huss et Jérôme de Prague, mais tous deux sont ressuscités en la personne de Luther. Suivez ce glorieux exemple et triomphez ainsi de ce serpent de l'enfer ». Les princes opposèrent à ce discours violent un silence embarrassé, tandis que tous les prélats et dignitaires ecclésiastiques se levaient comme un seul homme et s'écriaient : « A mort, à mort ! ».

Mais le règne d'Adrien VI ne dura que deux ans. Sa mort fut saluée avec joie, car sa rigueur et son austérité l'avaient fait détester et les Romains suspendirent, devant la porte du médecin qui l'avait soigné dans ses derniers instants, une guirlande de fleurs accompagnée de cette inscription : « Hommage au sauveur de son pays ».

Le nouveau pape, Clément VII, abandonna les projets de réforme catholique que nourrissait son prédécesseur. Son seul but était de consolider son autorité, qu'il sentait ébranlée, surtout en Allemagne ; aussi favorisait-il les persécutions qui avaient commencé à sévir de différents côtés.

Les premiers martyrs pour la cause de l'Évangile au XVI<sup>e</sup> siècle furent deux jeunes Belges, anciens moines, nommés Henri Voës et Jean Esch. Ils firent preuve devant le tribunal de l'Inquisition d'un cou-

rage indomptable que n'ébranlèrent ni les menaces terribles qu'on leur adressa, ni leur condamnation à mort. Ils montèrent sur le bûcher à Bruxelles le 1<sup>er</sup> juillet 1523. Les flammes les entouraient déjà quand on leur cria : « Convertissez-vous, sinon vous descendrez en enfer ! » « Non. » répondirent-ils, « nous mourons dans la vérité. » Et ils ajoutèrent : « Seigneur Jésus, Fils de David, aie pitié de nous ! » Ils n'avaient pas encore expiré quand le feu consuma les liens qui les attachaient au poteau. L'un d'eux, se sentant libre, tomba à genoux, et, unissant sa voix à celle de son ami, il put encore louer le Seigneur, à haute voix, de manière à être entendu par toute la foule, de ce qu'il leur était accordé de rendre témoignage à Celui qui les avait sauvés. Puis, les flammes achevèrent leur œuvre.

En Allemagne aussi, de même qu'en Autriche, la persécution ne tarda pas à sévir avec une intensité atroce. Partout on élevait des bûchers pour y brûler les « hérétiques ; » c'est ainsi qu'on désignait les malheureuses victimes. On imaginait à leur égard des supplices abominables, d'une cruauté si raffinée, qu'on peut se demander si ceux qui les appliquaient jouissaient de toutes leurs facultés. On dégradait les prêtres coupables de conversion ; on bannissait les nobles de leurs châteaux. Des espions parcouraient le pays, prêts à dénoncer la moindre parole suspecte. Toute confiance mutuelle avait disparu ; la sécurité publique n'existait plus.

Luther fut douloureusement ému en apprenant ces tristes nouvelles. Il comprenait la réalité de cette déclaration du Seigneur : « Ne pensez pas que je sois venu mettre la paix sur la terre ; je ne suis pas venu mettre la paix, mais l'épée : car je suis venu jeter la division entre un homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère ; et les ennemis d'un homme seront les gens de sa

maison » (1). Plein de compassion aussi à l'égard des pauvres martyrs, le réformateur composa à leur sujet plusieurs beaux poèmes, dont l'un en particulier est consacré aux deux jeunes moines belges dont nous venons de parler.

#### CHAPITRE XIV.

##### *La guerre des paysans.*

La condition des paysans en Allemagne était des plus misérables. Opprimés par les seigneurs, accablés d'impôts, tenus dans une condition pire que l'esclavage, ils finirent par réclamer leur place au soleil. La Réformation contribua beaucoup à les remplir d'agitation. Les quelques notions qui leur parvenaient, de temps à autre, sur les vérités de l'Évangile, leur laissaient entrevoir un état de choses meilleur que celui dans lequel ils croupissaient. Ce qui les frappait dans les nouvelles idées qui se répandaient autour d'eux et auxquelles bien peu jusqu'alors s'étaient donné la peine de les initier, ce n'étaient point les grandes vérités concernant l'état de perdition où se trouvent tous les hommes par nature, ni l'annonce d'un salut gratuit, acquis par le sang de Jésus sur la croix. C'était simplement l'espoir de voir leur situation matérielle s'améliorer, ou bien la perspective de tirer vengeance des mauvais traitements dont ils avaient été si longtemps les objets, grâce à l'application littérale de certains passages de l'Écriture qui venaient à leur connaissance. Ils revendiquaient, par exemple, le droit de chasser et de pêcher librement, en s'appuyant sur les versets 5 à 8 du Ps. VIII, où se trouve indiquée la supériorité de l'homme sur la création : « Tu l'as fait de peu inférieur aux anges, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur ; tu l'as

(1) Matthieu X, 34-36.

fait dominer sur les œuvres de tes mains; tu as mis toutes choses sous ses pieds: les brebis et les bœufs, tous ensemble, et aussi les bêtes des champs, l'oiseau des cieux, et les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers des mers. » Les avertissements adressés aux riches en Jacques V, 1-6, autorisaient, disaient-ils, les paysans à exercer la vengeance sur leurs seigneurs. Combien il est triste de voir des hommes tordre ainsi les Écritures, par ignorance sans doute, mais surtout parce qu'ils se substituaient au Seigneur, au lieu de le laisser agir et de se laisser diriger par Lui.

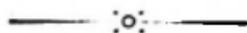
En janvier 1525, les paysans publièrent un manifeste exposant leurs griefs; ils les avaient résumés en douze articles soutenus chacun par un verset de la Bible. Le dernier même était conçu en ces termes : « On doit accepter ces articles ou bien les réfuter d'après la Bible ; » et on avait ajouté : « Si nous sommes dans l'erreur, que Luther nous redresse en se basant sur l'Écriture sainte. » Les paysans tenaient beaucoup en effet à obtenir l'approbation des principaux réformateurs.

Luther se sentait très partagé. Fils de paysan lui-même, ses sympathies allaient sans réserve aux insurgés dont, mieux que tout autre, il comprenait les plaintes, et de tout temps la vue de l'injustice et de l'oppression avait fait battre son cœur d'une généreuse indignation. Il blâmait sans réserve les nobles de leur tyrannie. Mais en même temps il condamnait énergiquement les procédés violents auxquels les paysans commençaient à avoir recours; il conseillait même aux autorités d'employer la force, s'il le fallait, pour contenir l'insurrection, quand ce ne serait que pour délivrer les gens honnêtes et modérés de la tyrannie des meneurs ambitieux, qui les contraignaient à suivre leur bannière sous peine de mort

Mais ces vues si justes, énoncées avec force et conviction, causèrent un vif mécontentement contre le vaillant réformateur. Les paysans prétendirent immédiatement qu'il les trahissait et ils menacèrent sa vie. Le clergé et la noblesse, attachés à l'ancien culte, affirmaient de leur côté que ces désordres n'étaient que la conséquence de la nouvelle doctrine. « Ne savez-vous pas, disaient-ils d'un ton railleur, qu'il est plus facile d'allumer un feu que de l'éteindre ? » Et ainsi la cause de la Réformation semblait gravement compromise. Luther lui-même, qui, trois ans auparavant, traversait l'Allemagne comme un triomphateur, devait voyager secrètement pour accomplir la mission de pacificateur qui lui incombait, croyait-il. Mais, si on l'avait reconnu, il aurait, à vues humaines, certainement été mis à mort.

Nous n'avons point à entrer ici dans le récit détaillé de la guerre des paysans. La plume se refuse du reste à décrire les horreurs atroces perpétrées des deux côtés. Comme toujours, dans des événements pareils, nombre d'innocents payèrent pour les coupables. Dirigés par un chef audacieux, Münzer, les paysans allaient de village en village, déployant leur bannière tricolore : noire, blanche et rouge, et sommant les populations de se joindre à eux ; quiconque refusait était menacé de mort, et trop souvent, hélas ! des menaces ou passait à l'exécution.

(A suivre.)



## Assurance

---

Soutiens ma main tremblante  
 Et conduis-moi !  
 Ma course est chancelante ;  
 Oh ! j'ai besoin de Toi.  
 Sans toi je ne puis faire  
 Même un seul pas ;  
 Que ta bonté m'éclaire ;  
 Car je suis las !

O Seigneur ! rends docile  
 Mon faible cœur ;  
 Qu'il accepte tranquille  
 Joie ou douleur.  
 Fais-moi suivre ta trace,  
 Comme un enfant,  
 Reposant en ta grâce  
 Complètement.

Parfois si la nuit sombre  
 Voile mes yeux,  
 Me cachant par son ombre  
 L'azur des cieux,  
 Tu me conduis quand même,  
 O bon Berger !  
 Car ton amour suprême  
 Ne peut changer.

Ainsi, Sauveur fidèle,  
 Que craindrais-je ici-bas ?  
 Pour la vie éternelle  
 Tu m'as pris dans tes bras.  
 Jusqu'au bout de la course,  
 Jusqu'au repos divin,  
 Tu seras ma Ressource,  
 Mon Rocher, mon Soutien.

## Réponses aux questions du mois d'août.

1<sup>o</sup> Matthieu XI, 28.

2<sup>o</sup> Job XXXVII, 12-13.

3<sup>o</sup> Job XXXVIII, 1.

4<sup>o</sup> Job XLII, 4.

5<sup>o</sup> Job XLII, 5-6.

6<sup>o</sup> Mon serviteur Job. (Ch. XLII, 7, 8.) L'Éternel montrait par là qu'il reconnaissait le fruit produit par l'épreuve dans le cœur de Job.

---

## Questions pour le mois de septembre.

*A lire : Exode I-XI.*

1<sup>o</sup> Comment se nommaient les parents de Moïse ?

2<sup>o</sup> Trouvez dans le Nouveau Testament deux résumés de l'histoire de Moïse.

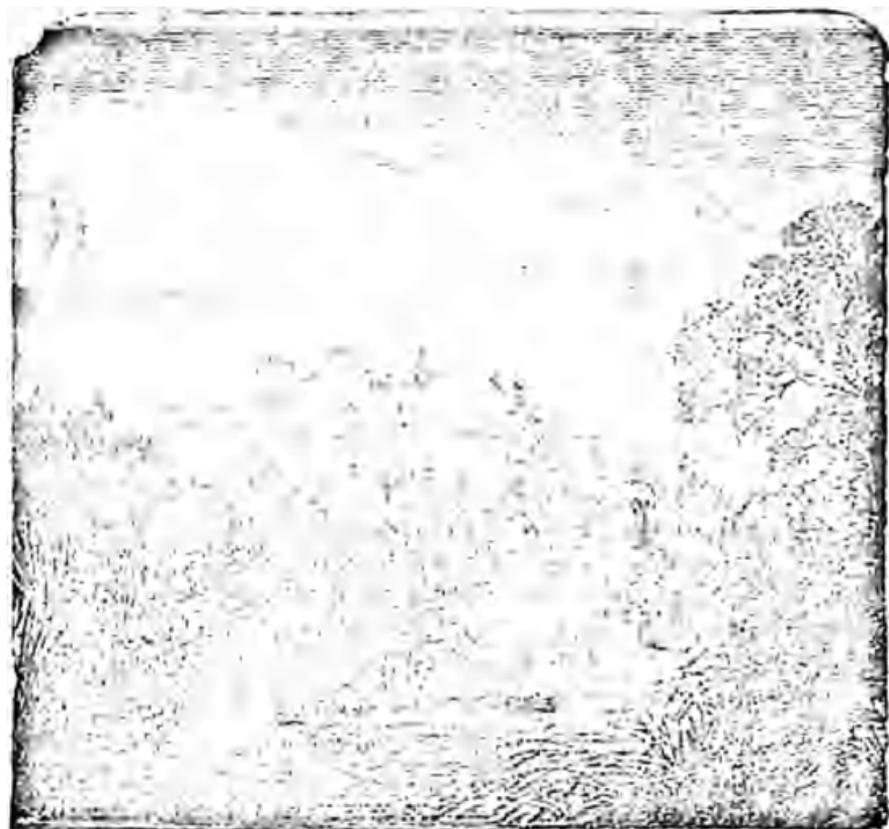
3<sup>o</sup> Quel âge avait Moïse lorsqu'il quitta la cour du Pharaon, et pendant combien de temps fut-il berger de Jethro ?

4<sup>o</sup> Quel changement s'était opéré, pendant ce temps, dans le caractère de Moïse ?

5<sup>o</sup> Nommez deux des enchanteurs qui résistèrent à Moïse ?

6<sup>o</sup> Décrivez les quatre compromis par lesquels Pharaon s'efforça de retenir Israël.

---



**« Au temps du soir, il y aura de la lumière. »**

Il y a bien longtemps de cela, quatre-vingts ans et plus, qu'une fillette de cinq ans vivait à Londres avec son père. Élevée sans crainte de Dieu aucune, même les formes extérieures de ce qu'on a coutume d'appeler *la religion* lui étaient inconnues.

Jamais elle n'avait lu la Bible, ni assisté aux services dans les temples ; quant aux écoles du dimanche et aux réunions d'évangélisation, on ne les connaissait guère alors. Pour nous qui aujourd'hui jouissons de tous ces privilèges, il est presque impossible de concevoir un pareil état d'igno-

rance, une intelligence enfantine que jamais un passage des Écritures, ni un verset de cantique, n'avait éclairée.

Le dimanche pour elle ne se distinguait des autres jours que d'une façon absolument mondaine. Son père, qui appartenait à la marine, l'emmenait régulièrement avec lui, mais toujours dans la même direction, leur promenade n'ayant d'autre but que les docks de Londres, animés toujours par le mouvement des vaisseaux en partance ou revenant de leurs lointains voyages. Là le père et l'enfant se mêlaient à la foule des marins et autres habitués de ces parages. Tout ce qui sentait la mer faisait les délices du père, et il ne pensait jamais à l'influence funeste que pouvaient exercer sur la petite fille les scènes étranges au milieu desquelles il la conduisait. Ce spectacle varié l'amusa pendant un temps, mais en grandissant elle finit par s'en lasser, et comme pour St-Augustin, quelques siècles auparavant, une voix intérieure se fit entendre, lui révélant les plus hautes destinées de l'âme et l'impossibilité de trouver le bonheur en dehors de Celui qui l'a rachetée. Ah ! si seulement les enfants, dont les aspirations s'élèvent parfois au-dessus de leurs plaisirs, voulaient se tourner vers Jésus pour trouver le repos de leur âme en Celui qui dit : « Venez à moi ; » « laissez venir à moi les petits enfants. »

Un dimanche, après que la fillette eut atteint l'âge important de six ans, elle fit enfin connaître sa volonté. « Père, » dit-elle, en frappant de son petit pied, « je suis lasse de tout ceci, je veux m'en aller. » Et le bon père, de la prendre dans ses bras pour la rapporter à la maison, après quoi il ne fut plus question de visites aux docks.

Des années s'écoulèrent ; l'enfant, devenue jeune fille, se rendait compte maintenant des lacunes laissées dans son éducation ; elle s'en rendait compte

d'une façon toujours plus poignante à mesure que le temps l'emportait sur son aile rapide. « J'ai grandi comme une petite sauvage, » disait-elle, sans toutefois connaître encore cette grâce « de notre Seigneur Jésus-Christ, comment, étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis. » (2 Corinthiens VIII, 9.)

Souvenez-vous, enfants, qu'à moins d'apprendre les passages de la Bible et les cantiques dans votre jeune âge, vous ne les saurez pas plus tard. Avec l'âge mûr, la mémoire perd son élasticité et ne peut plus retenir facilement les mots et les phrases.

Le remous de la vie, comme la marée sur le sable, vint un jour marquer d'un grand changement la vie de la jeune fille. Une mère mourante déposa dans ses bras un bébé de trois mois, une petite Marie, dont elle aura à faire l'éducation, éducation qui sera chrétienne, décide-t-elle sur le champ, autant du moins qu'il est en son pouvoir de la donner. Avant même de savoir parler, la fillette est enseignée à bégayer le nom de Jésus ; plus tard elle apprend des versets de la Parole, des hymnes, et de développement en développement, elle en vient à être une attrayante jeune chrétienne.

Puis elle mourut, dans tout l'épanouissement de la jeunesse et de ses belles qualités — car elle pouvait être comptée parmi les excellents de la terre — et la vieille tante demeura seule avec sa douleur. Une lame aiguë avait pénétré jusque dans son âme et que lui restait-il ? Où cherchait-elle la consolation ? Parée de toutes les formes extérieures du christianisme, possédant une connaissance partielle de la Bible, un esprit cultivé, elle était *religieuse*, mais ne possédait ni Christ, ni la paix du cœur.

L'eunuque éthiopien (Actes VIII, 27), en s'en retournant du centre religieux par excellence, Jérusalem, lisait les Écritures en chemin ; envoyé pour lui

annoncer Jésus, Philippe le rencontre et devient le messager de bonne nouvelle par lequel l'homme à la peau bronzée reçoit son Sauveur et continue son chemin tout joyeux, ayant auparavant accepté le baptême, signe extérieur de la mort de Christ et de l'introduction dans la maison de Dieu.

Mais retournons à notre vieille amie, la tante. Pendant un temps, elle se contenta d'un entourage religieux et de bons sermons. Mais une grave maladie survenant après qu'elle eut passé quatre-vingts ans, un changement s'opéra en elle. Dieu en ordonna ainsi. « Soit qu'il te fasse venir comme verge ... ou en bonté, » il veut amener les âmes à trembler devant Lui, afin d'être sauvées. Il lui envoya donc une visite chrétienne et, par ce moyen, un passage à méditer que la plupart des enfants connaissent : « Je suis le bon Berger ; le bon Berger met sa vie pour ses brebis. » « Cela me suffit, » s'écria la vieille dame, et telle était sa joie en le répétant qu'à peine désirait-elle en entendre un autre.

Puis un jour, prise d'émotion, elle se mit à raconter l'histoire de sa vie et comment elle avait essayé d'élever la petite Marie mieux qu'elle ne l'avait été elle-même, essayé seulement de l'élever dans « la connaissance de la religion » (il est si difficile aux personnes âgées de se défaire des expressions dont elles ont pris l'habitude), « et dites-moi, » ajoutait-elle, « croyez-vous que cela me sera compté ? » voulant demander si Dieu se souviendrait de ses bonnes actions en ceci.

Réponse difficile à donner. La vieille dame avait besoin d'être encouragée ; mais il est absolument faux de penser qu'en quelque chose nous puissions aider au salut de notre âme. « Il nous sauva, non sur le principe d'*œuvres accomplies* en justice, que nous, nous eussions faites ; mais selon sa propre miséricorde, » et c'est ce que l'octogénaire commen-

gait à comprendre. Aucune de nos œuvres n'a de valeur en elle-même et nous sommes heureux qu'il en soit ainsi. Tout honneur est par là-même rendu à Jésus pour son œuvre parfaite à laquelle nous n'avons contribué en quoi que ce soit. Mais la leçon est difficile à apprendre. Excellente en soi était l'éducation donnée à Marie, cet enseignement des vérités du christianisme ; mais il demeurerait absolument inutile quant au salut de celle qui l'appliquait, bien que pour la jeune fille il puisse avoir été béni.

Quelle ne doit pas être la reconnaissance de nos cœurs à tous, jeunes et vieux, à l'égard de l'instruction reçue aujourd'hui, tellement meilleure que celle d'il y a quatre-vingts ans ! Mais souvenons-nous aussi combien il est solennel de *savoir* ces choses si nous ne les *faisons* pas ; car alors nous n'en aurons comme résultat que d'être battus de plus de coups.



## Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE DANIEL. (Suite)

### CHAPITRE IV

#### *Le grand arbre.*

Dans ce chapitre, nous trouvons de nouveau un songe de Nébucadnetsar. Cette fois, il put le raconter, mais il désira en avoir l'interprétation. Comme les sages de Babylone ne purent répondre à son désir, il eut recours à Daniel auquel il fit le récit de ses visions en ces termes : « Je voyais, et voici, un arbre au milieu de la terre, et sa hauteur était grande. L'arbre crût et devint fort, et sa hauteur atteignit jusqu'aux cieux, et on le voyait jusqu'au bout de la terre. Son feuillage était beau et son fruit

abondant, et en lui il y avait de la nourriture pour tous; sous son ombre se tenaient les bêtes des champs, et dans ses branches habitaient les oiseaux des cieux; et de lui toute chair se nourrissait. Je voyais, dans les visions de ma tête, sur mon lit, et voici un veillant, un saint, descendit des cieux. Il cria avec force, et dit ainsi: « Abattez l'arbre et coupez ses branches, faites tomber son feuillage et dispersez son fruit; que les bêtes s'enfuient de dessous lui, et les oiseaux, de ses branches. Toutefois, laissez dans la terre le tronc de ses racines, avec un lien de fer et d'airain autour de lui, dans l'herbe des champs; et qu'il soit baigné de la rosée des cieux, et qu'il ait, avec les bêtes, sa part à l'herbe de la terre; que son cœur d'homme soit changé, et qu'un cœur de bête lui soit donné; et que sept temps (1) passent sur lui. Cette sentence est par le décret des veillants, et la chose, par la parole des saints, afin que les vivants sachent que le Très-haut domine sur le royaume des hommes, et qu'il le donne à qui il veut, et y élève le plus vil des hommes. Ce songe, moi, le roi Nébucadnetsar, je l'ai vu; et toi, Belteshatsar, dis-en l'interprétation, puisque tous les sages de mon royaume n'ont pas pu me faire connaître l'interprétation; mais toi, tu le peux, car l'esprit des dieux saints est en toi. »

#### *Interprétation du songe.*

À l'ouïe de ce récit, Daniel fut rempli de stupeur, car il en comprit la signification. Voyant cela, le roi lui dit: « Belteshatsar, que le songe et son interprétation ne te troublent point. » Daniel répondit: « Mon seigneur! que le songe soit pour ceux qui te haïssent, et son interprétation pour les ennemis. » C'était une manière respectueuse de prévenir le roi que le songe s'interprétait peu favorablement pour lui.

(1) C'est-à-dire sept années.

Cet arbre si grand, que l'on voyait des bouts de la terre, représentait Nébucadnetsar (comparez le vers. 12 de notre chapitre avec les vers. 37 et 38 du chap. II) dans sa grandeur et sa prospérité (1). Cette grandeur lui serait retirée pendant sept années, au cours desquelles, chassé du milieu des hommes, semblable à une bête, il se nourrirait d'herbe, comme les bœufs. Au bout de ces sept ans, il recouvrerait l'intelligence, ainsi que sa gloire, lorsqu'il aurait reconnu que c'est Dieu, le Très-haut, qui domine sur le royaume des hommes et qui le donne à qui il veut.

On comprend le trouble de Daniel lorsqu'il vit que le songe s'appliquait au roi. Aussi, après lui en avoir donné l'interprétation, ajouta-t-il : « C'est pourquoi, ô roi, que mon conseil te soit agréable ; et romps avec tes péchés par la justice, et avec ton iniquité, par la compassion envers les affligés, si ce peut être un prolongement de la paix. » On voit, par l'exhortation de Daniel, que ce glorieux roi ne pratiquait pas la justice et qu'il était probablement impitoyable envers les malheureux captifs qui remplissaient son royaume ; ils étaient asservis à de pénibles travaux, comme ce fut le cas pour les Hébreux en Égypte. Le prophète aurait désiré que Nébucadnetsar fit comme le roi de Ninive, qu'il se repentit à l'ouïe du jugement dont il était prévenu, mais il n'en fit rien, ainsi que nous le verrons.

Chers jeunes lecteurs, puissiez-vous être attentifs

(1) Un arbre, dans la Parole, est toujours le symbole d'une puissance sur la terre, sous laquelle les hommes trouvent protection. L'Assyrien est représenté par un cèdre (Jérémie XXXI), ainsi que Pharaon, dans le même chapitre. Au chap. XIII de Matthieu, le royaume des cieux est représenté par un grain de moutarde, devenu un grand arbre, au lieu de garder le caractère de petitesse qu'il avait au commencement.

à toutes les exhortations qui vous sont présentées, par la Parole, ou par vos parents et ceux qui vous aiment. Dieu vous parle, vous avertit, il voudrait vous faire éviter les conséquences fâcheuses de vos mauvaises voies. Dans sa grâce, il ne cherche qu'à vous rendre heureux, en vous conduisant, pour l'amour de son nom et pour sa gloire, dans le chemin de l'obéissance, dans les sentiers de justice. C'est pourquoi, lorsque vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs.

*L'orgueil de l'homme en fait une bête.*

Douze mois s'étaient écoulés depuis le songe; rien dans la vie du roi n'avait changé, et rien dans ses circonstances ne pouvait lui faire présager l'exécution du terrible châtement dont il avait été solennellement averti; au contraire, l'éclat de sa gloire ne faisait qu'augmenter. Un jour, le roi se promenait sur son palais d'où il pouvait contempler le panorama indescriptible de gloire et de beautés de tous genres que présentait Babylone, avec ses jardins suspendus, ses riches palais, ses temples nombreux, répandus sur une surface de plus de 500 kilomètres carrés qu'occupait la ville, et où se trouvait accumulé le riche butin enlevé aux peuples qu'il avait asservis. D'après les écrivains anciens et les découvertes faites dans les ruines de Babylone, il est possible de reconstituer quelque peu la grandeur, la beauté et les richesses du palais que Nébucadnetsar s'était fait construire. Il avait, dit-on, dix kilomètres de circonférence; l'enceinte intérieure était assez vaste pour qu'on y eût élevé une montagne formée de blocs de pierres et plantée d'arbres de diverses espèces.

Hélas! au sein de ces merveilles il oubliait qu'il devait à Dieu toute sa gloire, et enivré par sa magnificence, il s'écria: « N'est-ce pas ici Babylone la

grande, que j'ai bâtie pour être la maison de mon royaume, par la puissance de ma force et par la gloire de ma magnificence? » La parole était encore dans la bouche du roi, qu'une voix tomba des cieux : Roi Nébucadnetsar, il t'est dit : « Le royaume s'en est allé d'avec toi ; et on te chassera du milieu des hommes, et ta demeure sera avec les bêtes des champs ; on te fera manger de l'herbe comme les bœufs, et sept temps passeront sur toi, jusqu'à ce que tu connaisses que le Très-haut domine sur le royaume des hommes et qu'il le donne à qui il veut. Au même instant la parole s'accomplit sur Nébucadnetsar : il fut chassé du milieu des hommes, et il mangea de l'herbe comme les bœufs, son corps fut baigné de la rosée des cieux, jusqu'à ce que ses cheveux fussent devenus longs comme les plumes du gypaète, et ses ongles, comme ceux des oiseaux. »

L'Esprit de Dieu nous enseigne, par cet état bestial de Nébucadnetsar, quel est, aux yeux de Dieu, l'homme qui s'élève, oubliant que sa gloire consiste à dépendre de Dieu, à élever ses regards en haut, comme créature intelligente qui sait d'où elle reçoit tout. C'est là ce qui, pratiquement, la distingue d'une bête. Ainsi l'homme qui ne réalise pas la dépendance de Dieu, malgré toute son intelligence naturelle, est pour Dieu comme une brute.

La bête a le regard dirigé vers la terre, et l'homme vers le ciel, pour vivre dans cette attitude morale et rapporter à Dieu toute gloire. C'est ce que dut apprendre Nébucadnetsar qui oubliait entièrement que Dieu était au-dessus de lui et que c'était de Lui qu'il tenait tout ce qu'il avait entre ses mains. Sept années passèrent sur lui dans cet humiliant abaissement, qui n'était autre chose que la manifestation de l'état de son âme devant Dieu.

*Dieu exulté sur toute la terre.*

« A la fin de ces jours, » dit Nébucadnetsar lui-même, « j'élevai mes yeux vers les cieux, et mon intelligence me revint, et je bénis le Très-haut, et je louai et magnifiai celui qui vit éternellement, duquel la domination est une domination éternelle, et dont le royaume est de génération en génération ; et tous les habitants de la terre sont réputés comme néant, et il agit selon son bon plaisir dans l'armée des cieux et parmi les habitants de la terre ; et il n'y a personne qui puisse arrêter sa main et lui dire : Que fais-tu ? »

Le but de Dieu ayant été atteint, Nébucadnetsar fut replacé au milieu des hommes, rétabli dans son royaume, et sa grandeur s'accrut extraordinairement.

Il fit connaître ce qui lui était arrivé à tous les peuples de la terre, car ils devaient tous apprendre que, si Nébucadnetsar dominait sur eux, le Dieu des cieux, le Très-haut dominait au-dessus de lui et de tous les hommes. Il termina sa proclamation en disant : « Maintenant, moi, Nébucadnetsar, je loue et j'exalte et je magnifie le roi des cieux, dont toutes les œuvres sont vérité, et les voies, jugement, et qui est puissant pour abaisser ceux qui marchent avec orgueil. »

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que l'idolâtrie est un des caractères des empires des nations. Celui qui nous occupe nous présente un autre caractère de ces rois jusqu'à la fin : l'orgueil, l'indépendance ; ils oublient Dieu, ils embellissent le monde, s'exaltent ; c'est le trait distinctif de la période pendant laquelle le gouvernement est confié aux gentils, soit les « sept temps » de l'abaissement de Nébucadnetsar. C'est pourquoi, lorsque la Parole dépeint ces rois (Daniel VII ; Apocalypse XIII), elle

les appelle des bêtes. A la fin, lorsque le Seigneur aura exercé le jugement sur cet état de choses, les hommes, comme Nébucadnetsar, exalteront Dieu et Lui rendront gloire.

Souvenez-vous, mes chers jeunes amis, que l'homme, quand il répond à la pensée de Dieu, dépend de Lui et Lui obéit dans l'humilité. Le Seigneur Jésus, l'homme parfait, a parfaitement réalisé ces caractères. Il s'est abaissé, il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix, « c'est pourquoi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom » (1). La gloire dans le ciel répond à l'humiliation sur la terre, de sorte que, pour le présent, le chemin de la gloire est celui de l'humiliation et de l'obéissance. Quand le temps des nations sera terminé, Christ prendra le gouvernement que Dieu avait confié à l'homme ; alors il paraîtra dans la gloire dont Dieu l'a glorifié, parce qu'il s'est abaissé, et, avec Lui, paraîtront en gloire tous ceux qui l'auront suivi dans le chemin de l'obéissance et de la réjection. J'aime à croire, chers enfants, que vous serez tous du nombre.

(A suivre.)



### Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois de septembre.

1<sup>o</sup> Pour unir par la religion tous les peuples de la terre.

2<sup>o</sup> Quand l'autorité prescrit des choses contraires à la volonté de Dieu.

3<sup>o</sup> Du résidu juif dans l'avenir.

4<sup>o</sup> Le chef de l'empire romain renouvelé, le dernier roi gentil.

5<sup>o</sup> L'idolâtrie.

(1) Philippiens II, 9.

## QUESTIONS

- 1<sup>o</sup> Pourquoi Nébucadnetsar fut-il humilié?
- 2<sup>o</sup> Que désigne une « bête » dans la parole de Dieu?
- 3<sup>o</sup> De quoi un arbre est-il l'emblème?
- 4<sup>o</sup> Que représentent les sept temps pendant lesquels Nébucadnetsar fut comme une bête?

---

**« Je serai là »**

(Suite)

J'eus quelque peine à me dégager avant de pouvoir répondre. Ma petite auditrice était parfaitement tranquille jusqu'à ce moment-là, et je ne m'étais pas doutée de l'intérêt palpitant avec lequel elle avait suivi mon récit. Dès que j'eus réussi à la calmer, je lui dis :

« Revenons-en maintenant à notre question. Pourquoi le Seigneur Jésus est-il devenu un homme ici-bas ? As-tu jamais fait quelque chose de mal ? »

« Oh ! oui, bien souvent. »

« Savais-tu qu'en faisant ces mauvaises choses, tu péchais contre Dieu ? Et Dieu est tellement saint, qu'il ne pourrait permettre même à un seul péché de pénétrer dans le ciel. Ses yeux sont trop purs pour voir le mal. Il a dit que l'âme qui pèche mourra certainement, c'est-à-dire qu'elle sera séparée de Lui pour l'éternité. Que dois-tu donc faire de toutes les mauvaises actions ? Suppose pour un instant que tu aies mérité une punition par une faute grave. Une petite amie qui, elle, a été sage et obéissante et qui t'aime tendrement, s'offre à recevoir le châtimeut que tu as mérité. Elle est punie à ta place. Maintenant serait-ce juste de te punir aussi ? »

« Bien sûr que non. »

« Mais si ton amie avait commis la même faute que toi, elle n'aurait pu subir le châtement à ta place; elle mériterait alors une punition pour elle-même. Pense maintenant à tous les péchés dont tu t'es rendue coupable. Crois-tu que, dans le monde entier, Dieu aurait pu trouver quelqu'un qui, n'ayant jamais rien fait de mal, pourrait mourir pour toi? Impossible, car tous ont péché. Alors Dieu, qui aimait tant les pauvres pécheurs, a envoyé son propre Fils afin qu'il mourût pour eux; et le Seigneur Jésus, Lui aussi, avait un si grand amour pour nous qu'il a pris la forme d'un homme, afin de pouvoir subir le châtement que nous avons mérité. »

L'enfant écoutait maintenant avec calme, mais il était évident qu'elle ne pouvait accepter la pensée de la mort du Sauveur comme étant une chose juste. Enfin, elle m'interrompt :

« Dites-moi seulement une chose, Madame; dites-moi au moins qu'il n'y avait point de petits enfants qui désiraient sa mort. »

Je me souvins des femmes qui restèrent les dernières au pied de la croix et se trouvèrent les premières au sépulcre; mais les enfants?...

Je répondis : « Tout ce que nous savons des enfants, c'est qu'ils chantèrent ses louanges à son entrée dans la ville où il devait mourir. »

Ma réponse la tranquillisa, mais je vis qu'il ne serait pas sage de lui donner dans ce moment-là des détails sur les souffrances du Seigneur; je ne lui dis pas même *comment* il mourut. Le fait seul qu'il laissa sa vie semblait l'impressionner profondément. L'expression tout entière de sa physionomie se modifiait peu à peu. Doucement elle descendit de son perchoir et se tint devant moi, tranquille et attentive, — si différente de la petite sauvage qu'elle était une demi-heure auparavant.

Avec un profond respect elle écouta les dernières

paroles du Sauveur : « C'est accompli. » Puis, en quelques mots, j'essayai de lui faire comprendre l'étendue de cette œuvre parfaite qui nous purifie de tout péché, et je lui parlai de notre responsabilité comme ayant été achetés à grand prix.

« Maintenant, ajoutai-je, il n'est plus dans le tombeau. Son Père l'a ressuscité le troisième jour ; il est resté encore pendant quelque temps sur la terre, puis il s'en est allé au ciel, où il est assis à la droite de Dieu. »

Une ombre de tristesse passa sur le visage enfantin. Il était parti, très loin, elle ne le verrait donc jamais ! Mais quel sourire radieux chassa le nuage, lorsque j'ajoutai :

« Il reviendra bientôt. »

« Oh ! quel bonheur ! Quand sera-ce ? »

« Nous ne le savons pas, mais nous l'attendons d'un moment à l'autre. Il a promis de revenir chercher ceux qui l'ont aimé et de les introduire dans la maison de son Père, où ils seront avec Lui pour l'éternité, tandis que ceux qui n'auront pas voulu de lui seront chassés de sa présence pour toujours. »

De nouveau la tristesse et l'appréhension voilèrent le visage mobile de la petite.

« Madame, je sais une chose, je suis très sûre que je l'aime. Oh ! oui, je l'aime tant ! Mais je voudrais savoir si Lui, il m'aime aussi. »

« Si je te répétais les paroles qu'il a dites lui-même à ce sujet, les croirais-tu ? »

« Oh ! bien sûr. »

« Eh bien ! il a dit : « J'aime ceux qui m'aiment ; » et ceux qui me recherchent me trouveront. » (Proverbes VIII, 17.)

Alors s'approchant de moi de façon à me regarder dans les yeux, elle demanda :

« A-t-il vraiment dit cela ? »

« Il l'a dit ; le crois-tu ? »

« Oui, je le crois. »

Depuis ce moment-là, la joie de l'enfant ne connut plus de bornes. Ceci prouve une fois de plus que c'est la *parole de Dieu* seule qui peut atteindre le cœur et la conscience et produire dans l'âme des fruits à salut et en vie éternelle. Cette petite fille n'avait entendu qu'un seul verset de l'Écriture, mais ce verset avait suffi pour l'amener des ténèbres à la lumière. Dès qu'elle eut connu l'amour du Seigneur pour elle, elle commença à penser à ceux qui étaient encore dans l'ignorance et à désirer leur parler de Lui.

« Quand je retournerai à San Francisco, disait-elle, si je vois des petits enfants dans la rue, je leur demanderai : « Connaissez-vous le Seigneur Jésus ? » et, s'ils répondent que non, je leur raconterai qu'il est venu dans ce monde comme un tout petit bébé, puis qu'il a grandi, et enfin qu'il est mort à cause de toutes les mauvaises choses que nous avons faites, pour que Dieu puisse nous les pardonner et nous prendre dans son ciel. »

Mais un nouveau souci vint assombrir sa joie.

« Madame, bientôt je ne vous verrai plus, vous ne pourrez plus me parler de Lui; alors j'oublierai tout ce que vous m'avez raconté. Que dois-je faire ? »

Ses craintes étaient fondées. N'ayant reçu aucune instruction, elle ne savait pas lire; sa mémoire n'avait pas été exercée et se trouvait incapable de retenir les faits qu'on voulait lui confier. Je pris un petit volume du Nouveau Testament de dessous mon oreiller, et je dis à l'enfant :

« Dans ce petit livre tu trouveras tout ce que je t'ai raconté et bien davantage encore. L'histoire du Seigneur Jésus y est racontée quatre fois. Je te donne ce volume et, quand tu sauras lire, il te rappellera tout ce dont nous avons parlé aujourd'hui. »

Mon offre fut reçue d'une étrange façon. L'enfant

recula brusquement et, mettant ses mains derrière son dos, s'écria :

« Oh ! non, Madame, jamais ; je ne puis pas le prendre. Un livre qui raconte quatre fois l'histoire du Seigneur Jésus ! Oh ! non, c'est impossible ! »

« Laisse-moi t'expliquer ce qui en est, répondis-je. Ce soir, j'arriverai en Irlande où je puis me procurer des centaines de volumes semblables ; ils ne coûtent que vingt centimes. De plus, je possède une Bible qui contient les mêmes récits ; mais, à cause de mes maux de tête pendant que je suis sur mer, j'emploie ce Testament, imprimé en plus gros caractères. Prends-le donc ; tu me ferais un très grand plaisir en l'acceptant ».

« Êtes-vous sûre que cette histoire s'y trouve quatre fois ? »

« Parfaitement sûre. »

Alors ma petite amie tendit ses deux mains et prit le livre que je lui offrais ; elle le tint pressé contre sa poitrine, comme si elle craignait de voir son trésor lui échapper. Puis elle me pria d'inscrire quelques mots sur la première page du livre. Non pas mon nom, qu'elle ne connut jamais, ni le sien, que j'ignore aussi, ni la date. Une pensée tout autre la préoccupait.

« S'il vous plaît, Madame, écrivez-moi ce verset, ce joli petit verset, que vous m'avez répété. Et quand je saurai lire, je l'apprendrai. Le Seigneur Jésus a dit qu'il m'aime et qu'il me prendra auprès de Lui un jour. Oh ! je serai là, je serai là ! Et vous me cherchez, parce que vous y serez aussi ; n'est-ce pas, Madame ? »

Elle sautait de joie à cette perspective, lorsqu'une porte s'ouvrit et une dame, entrant dans le salon, vint s'asseoir non loin de nous. La petite courut à elle et, parlant très vite dans son excitation, demanda :

« Connaissez-vous le Seigneur Jésus ? Savez-vous qu'il est descendu du ciel afin de mourir pour nous ? »

Elle n'en put dire davantage. La dame répondait sèchement :

« Sans doute, je le sais. »

« L'avez-vous toujours su ? »

« Oui, toujours. » La réponse était faite avec une froideur glaciale.

La petite recula, ses grands yeux étonnés se fixant sur son interlocutrice.

« Vous l'avez toujours su, » répéta-t-elle, « et... » Elle n'acheva pas ; mais son regard ajoutait clairement : « *et vous ne m'en avez jamais rien dit !* »

La dame se leva et sortit sans s'inquiéter davantage de l'enfant. Triste et perplexe, celle-ci se tournait vers moi, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau ; cette fois c'était mon mari, le favori et le compagnon de jeu attiré de tous les enfants du bord. La fillette se précipita au-devant de lui avec les mêmes paroles :

« Connaissez-vous le Seigneur Jésus ? Savez-vous qu'il est descendu du ciel afin de mourir pour nous ? »

Il répondit doucement : « Oui, je le sais, mais je serais tout content si tu voulais me raconter cela de nouveau. »

C'était après quoi soupirait ce petit cœur qui était plein à en déborder. D'un seul trait, elle raconta « l'antique histoire, » sans hésitation, sans aucun doute, une suite de faits absolument sûrs et positifs.

« Ensuite il est remonté dans le ciel, il est tout à fait parti maintenant, mais il va revenir bientôt. C'est parfaitement vrai, cela ; il revient pour chercher ceux qui l'aiment et pour les prendre auprès de Lui. Ceux qui n'ont pas voulu qu'il leur pardonne leurs péchés seront chassés pour toujours très loin de lui, Mais moi, je serai avec lui, parce qu'il m'aime et

moi je l'aime aussi La dame y sera et vous, Monsieur ? »

« Oui, j'y serai, et cela me rend bien heureux de penser que je te trouverai là-haut. »

Il nous a maintenant devancés dans la maison du Père, mais jamais dans ce monde il ne réalisa aussi pleinement ce que serait le bonheur du ciel qu'en voyant la joie exubérante manifestée par cette enfant, à la pensée que le Seigneur Jésus venait *bientôt*.

La fillette, désireuse de parler à d'autres de ce qu'elle venait d'apprendre, nous quitta pour monter sur le pont. « Je veux montrer mon livre à ma tante, » disait-elle Elle n'avait plus de mère et voyageait avec la sœur de celle-ci, son père et son frère. Dans mon cœur, je craignais la réception qu'elle allait recevoir. Lui ordonnerait-on de me rendre le livre ? Peut-être la lecture lui en serait-elle interdite ? Mais le Seigneur lui-même veillait sur son agneau. L'enfant reparut bientôt, toute radieuse.

« Tante me dit de beaucoup vous remercier pour le joli livre ; elle m'en lira quelques versets chaque soir en me mettant au lit. »

« Je suis l'Éternel, le Dieu de toute chair ; quelque chose est-il trop difficile pour moi ? » (Jérémie XXXII, 27.)

Il était neuf heures du soir ; l'enfant devait me quitter. Pendant trois heures entières elle avait écouté mes paroles, et maintenant son seul regret était de devoir partir sans en entendre davantage.

Heure après heure, cette fillette vive et impétueuse était restée près de moi, silencieuse et attentive, buvant à longs traits à la source rafraîchissante de la Parole de vie. L'Esprit de Dieu travaillait dans son âme d'une façon merveilleuse. Je ne puis répéter ici textuellement les paroles que je lui adressai durant notre long entretien ; je me borne à en rapporter le sens ; mais les réponses de l'enfant sont transcrites

d'après mes notes, et je puis en garantir l'exactitude absolue.

Elle ne pouvait encore comprendre que le Juste eût dû mourir pour les injustes afin de nous amener à Dieu. Dans son esprit enfantin, il lui semblait qu'on n'aurait pas dû faire souffrir son Seigneur à cause de ses péchés à elle et de ceux des autres. Et cependant, sans se l'expliquer encore, elle réalisait que les « mauvaises choses » dont sa courte vie était remplie avaient été ôtées, et elle comprenait que maintenant sa conduite devait changer, parce que *Lui* l'avait aimée d'un si grand amour. L'œuvre de Dieu dans une âme n'est-elle pas admirable ? Qui enseigne comme Lui ?

(A suivre)



### Réponses aux questions du mois de septembre.

1<sup>o</sup> Exode VI, 20.

2<sup>o</sup> Actes VII, 20-43 ; Hébreux XI, 23-30.

3<sup>o</sup> Quarante ans. (Actes VII, 23 ; 30.)

4<sup>o</sup> Autrefois impétueux et ardent (Exode II, 11-14), il était devenu timide et craintif. (Exode III et IV.)

5<sup>o</sup> 2<sup>o</sup> Timothée III, 8.

6<sup>o</sup> Il voulut engager le peuple à sacrifier à l'Éternel dans le pays d'Égypte. (Exode VIII, 25.) 2<sup>o</sup> Il l'engagea à ne pas trop s'éloigner (vers. 28.) 3<sup>o</sup> Il voulut retenir les enfants. (X, 10.) 4<sup>o</sup> Il chercha à garder les biens. (vers. 24.)



### Questions pour le mois d'octobre.

A lire : *Exode XII-XXIII.*

1<sup>o</sup> Trouvez en dehors de l'Apocalypse, trois passages où Christ est appelé « l'agneau. »

2° Qu'est-ce qui faisait l'assurance de l'Israélite lorsque le jugement fondait sur le pays d'Égypte? d'où vient notre assurance devant Dieu? (Citez un passage.)

3° Quelle fête devait suivre la Pâque? quelle allusion Paul y fait-il en écrivant aux Corinthiens?

4° D'après l'évangile de Jean, que représentent la manne et l'eau du rocher?

5° En quoi Moïse, en Exode XVII, 8-16, nous rappelle-t-il le Seigneur Jésus?

6° Quelles limites Dieu voulait-il donner à son peuple s'il lui était fidèle?

---

## AVIS IMPORTANT

Le rédacteur de la *Bonne Nouvelle* rappelle qu'il ne peut tenir compte des articles qui lui sont adressés que s'ils sont accompagnés de la signature de l'auteur, en toutes lettres.

---

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT CHEZ :

F. GUIGNARD, rue de la Poste, 13, Vevey  
et R. PACKER, rue Vernier, 13, Les Ternes, Paris

Heureux message  
pour les enfants

— N° 2. —

Brochure destinée aux enfants qui fréquentent l'école du dimanche pour leur être donnée en souvenir à la fin de l'année.



### Le Nid.

Le moineau est le plus familier des oiseaux, celui qui s'approche avec le moins de crainte des habitations; il va même jusqu'à y établir son nid, s'il trouve un endroit convenable.

Un couple de ces oiseaux, quelque peu ennuyeux parfois, vint élire domicile sous le toit de notre maison, située à proximité d'un grand verger. La chose n'avait rien de surprenant; on les avait nourris pendant l'hiver, ils ne voulaient pas nous fausser compagnie dans la bonne saison; ne trouvaient-ils pas maintenant dans le voisinage une ample pâture? Nos locataires ailés étaient à l'abri et en sûreté; ils purent ainsi élever tranquillement leur couvée. Une chose, paraît-il, leur déplut cependant, car ils changèrent de demeure au milieu de l'été.

J'ai appris tout récemment que le moineau niche plusieurs fois dans l'année; ils allèrent ailleurs élever une nouvelle famille.

L'été dernier fut très chaud; nos oiseaux, qui vivaient sous les tuiles, s'en aperçurent, car ils quittèrent cette place pour s'installer sur un petit pru-

nier élançé, près de la route, et se mirent à y construire une nouvelle habitation.

Quelle imprudence, n'est-ce pas ? Mais là, du moins, ils ne seraient pas incommodés par la chaleur ; c'est ce qu'ils désiraient sans doute.

C'était intéressant de voir nos oisillons à l'ouvrage ; mais le nid ne faisait certes pas honneur aux constructeurs : il formait un assemblage grossier de brins de paille et de matériaux divers, qui ressemblait à un hérisson pelotonné, mais était, en son genre, une vraie curiosité. Les propriétaires ne tardèrent pas à l'occuper. On avait lieu d'admirer leur confiance dans les humains et dans l'état de l'atmosphère. Cette innovation paraissait leur avoir réussi, car la mère était déjà en devoir de pondre. En tous cas, ils se trouvaient mieux que dans leur étuve, mais, hélas ! leur bien-être fut de courte durée et leur imprudence leur coûta cher.

Le temps, qui avait été exceptionnellement beau des semaines durant, commença à se déranger ; le vent souffla, avec violence, ébranlant fortement les arbres. Quoique le prunier de nos oiseaux fût particulièrement abrité, il ne put échapper à l'ouragan. En un instant leur frêle habitation fut mise en pièces, et les jolis œufs, tachetés de noir, qu'il renfermait, gisèrent brisés au pied de l'arbre.

Quel désastre inattendu pour nos pauvrets qui s'éloignèrent tristement de ces lieux aimés !...

Le nid établi dans les conditions que nous venons de rappeler, est propre à nous donner un sérieux avertissement. Puissiez-vous, chers jeunes lecteurs, faire votre profit des réflexions qu'il m'a suggérées !

\* \* \*

La jeunesse est, comme on l'a dit, le printemps de la vie ; c'est le temps le plus heureux et celui qui laisse souvent les plus doux souvenirs. L'enfant

élevé dans la crainte de Dieu, trouve son bonheur au sein de sa famille où s'accomplissent ses petits devoirs quotidiens. Jouissant de l'amour de ses parents, il est heureux de leur témoigner son affection et sa gratitude par son obéissance en toutes choses et sa soumission. Cette atmosphère paisible, tout imprégnée de l'amour de Dieu, exercera sur lui une salutaire influence qui lui fera apprécier et aimer par-dessus tout son chez lui. La famille est ainsi pour lui le nid paternel où il aime à vivre, et c'est là aussi qu'il aime à revenir, s'il a dû momentanément s'en écarter.

En grandissant dans ce milieu, l'enfant a le privilège d'être journallement mis en rapport avec la Parole de Dieu. Cette parole de vérité nous fait connaître l'état dans lequel nous sommes comme pécheurs et la nécessité de recevoir, par la foi, le Seigneur Jésus pour être sauvés. Combien il importe, chers jeunes amis, que vous soyez de bonne heure rendus sages à salut en croyant. Non seulement vous aurez la certitude d'être divinement garantis du jugement réservé à l'homme pécheur, mais encore vous serez parfaitement heureux dans la communion du Seigneur et dans la compagnie de ceux qui jouissent du privilège de Lui appartenir.

Si malheureusement votre cœur n'a pas été touché par la grâce de Dieu aux jours de votre jeunesse, vous vous trouvez exposés à un danger imminent et sérieux. Le nid de nos oiseaux n'y a fait songer.

Le jeune homme qui est dans ce cas en vient à penser parfois qu'il trouvera le bonheur, dont son cœur est avide, ailleurs que dans la connaissance du Sauveur, dont il a maintes fois entendu parler dans le milieu privilégié où il a vécu; il lui semble l'entrevoir dans le lointain parmi les choses nombreuses et souvent coupables que ce monde ennemi de Dieu fait miroiter devant ses yeux. Hélas! vous porterez-

vous effectivement, et de toute la force de votre âme, de ce côté-là, au grand chagrin de ceux qui ont guidé vos premiers pas? Jeune homme, arrête-toi au début d'une voie dont l'issue est des plus fatales. Établirais-tu « *ton nid* » dans un lieu aussi dangereux et où tout est incertain? Ce que tu crois entrevoir, ce que tu prends pour la source du bonheur, ressemble au mirage du désert pour le pauvre voyageur altéré et épuisé. Tu ignores, volontairement sans doute, que le repos et le bonheur ne résident pas dans le monde depuis que le péché y est entré. C'est ailleurs qu'il faut diriger tes regards; mais, hélas! combien nombreux sont ceux qui se sont laissé entraîner par le courant.

J'ai connu un jeune homme dont la mère était chrétienne; c'était son unique enfant. Égaré par de mauvaises compagnies et de mauvaises lectures, il délaissa les enseignements qu'il avait reçus dans son enfance et se tourna avidement vers le monde et ses coupables plaisirs. Possesseur d'un petit patrimoine, fruit du labour de ses parents, il le vendit après leur mort, et s'en alla au-delà de l'Océan, à la recherche du bonheur. Le trouvera-t-il? Hélas! pas mieux que le fils prodigue de la parabole. Bien à plaindre sont tous ceux qui suivent ce chemin-là! A supposer qu'ils puissent réaliser le souhait de leur cœur, ce bien-être ne serait assurément que de courte durée: la mort n'enlève-t-elle pas jeunes ou âgés à la scène présente, parfois au moment même où ils s'y attendent le moins? Et en cet état d'éloignement de Dieu, quel sort deviendrait le leur pour l'éternité? Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il fait la perte de son âme?

Ce qu'il importe avant tout, c'est d'être réellement en sécurité pour toujours dans les bras du Sauveur; en le trouvant, on jouit du bonheur que l'âme avide cherche vainement loin de Lui. Dirigez donc les yeux

sur Celui qui a été élevé de la terre et qui vous appelle encore à venir à Lui sans différer. N'écoutez-vous pas la voix de la divine sagesse qui se fait entendre au IX<sup>m</sup> chapitre du livre des Proverbes? Voici son touchant appel : « La sagesse a bâti sa maison, elle a taillé ses sept colonnes; elle a tués ses bêtes, elle a mixtionné son vin, elle a aussi dressé sa table; elle a envoyé ses servantes; elle crie sur les sommets des hauteurs de la ville : Qui est simple? qu'il se retire ici. » (Vers. 1-3.) Voilà l'asile qui vous est si gracieusement ouvert et où vous trouverez sécurité parfaite en présence du jugement et une pleine réponse aux besoins de vos âmes. Resterez-vous sourds à son appel?

Cette sagesse — nous l'apprenons par un passage du Nouveau-Testament — c'est Christ lui-même, le Sauveur, que Dieu, dans sa grâce, nous a donné. N'est-il pas écrit : « ...Il n'y a de salut en aucun autre; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes par lequel il nous faille être sauvés »? (Actes IV, 12.) Le Seigneur Jésus a dit : « Celui qui vient à moi n'aura jamais faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » (Jean VI, 35.) Et la sagesse ajoute (v. 5) : « Venez, mangez de mon pain et buvez du vin que j'ai mixtionné. » Elle offre, à la fois, ce qui nourrit l'âme et la réjouit parfaitement.

Jeunes lecteurs, connaissez-vous ce Sauveur bien-aimé? Alors certainement vous jouissez de la paix avec Dieu et du parfait bonheur.

Mais si vous êtes encore du nombre de ceux qui suivent leurs propres pensées et leur propre chemin, écoutant la voix mensongère de l'adversaire qui veut vous perdre, prenez garde! l'issue de cette voie est inévitable et fatale, car comment échapperez-vous au jugement en négligeant un si grand salut?



Jeune homme, le sais-tu? l'ennemi redoutable  
Étend devant tes pas des filets dangereux.  
Ta famille est le lieu, l'asile véritable,  
Où l'on est garanti de ses pièges nombreux.

Jeune homme, le sais-tu? les choses de ce monde  
Sont comme le mirage aux yeux du voyageur.  
Tu n'y trouveras pas la paix pure et profonde  
Qui seule peut combler les besoins de ton cœur.

Jeune homme, ignores-tu que, dans sa riche grâce,  
Le Sauveur s'est donné, sur la croix, en rançon?  
C'est pour te rendre heureux, t'avoir devant sa face  
Jouissant de la paix, du salut, du pardon.

Jeune homme, ignores-tu que Lui-même t'appelle?  
En cet instant encore, il s'approche de toi.  
Écoute sa parole... Ah! ne sois pas rebelle;  
Viens à Lui sans tarder; saisis-le par la foi!

Jeune homme, ignores-tu qu'aux jours de la jeunesse,  
C'est le meilleur moment pour venir au Sauveur?  
Ne méprise donc pas la voix de la sagesse  
Qui t'invite à goûter maintenant le bonheur!

Jeune homme, ignores-tu que le temps de la grâce,  
Peut finir promptement?... Un coupable retard:  
Le filet de Satan et le monde où tout passe  
Devraient-ils l'arracher, hélas! le cri : TROP TARD?



## Histoire du peuple juif depuis la transportation à Babylone.

LE PROPHÈTE DANIEL. (Suite)

### CHAPITRE V

#### *Le festin.*

Ce chapitre nous présente un autre caractère encore des monarchies gentiles, savoir l'impiété et un mépris outrageant de Dieu. Il est question ici du roi Belshatsar, petit-fils et dernier successeur de Nébucadnetsar. Comme vous le voyez, mes jeunes amis, bien des années se sont écoulées entre le récit du chapitre IV et celui qui va nous occuper. Le règne de Nébucadnetsar s'est terminé glorieusement après avoir duré trente-sept ans ; son fils, Evil-Mérodac, lui a succédé. La parole de Dieu ne dit rien de son règne, sauf que l'année qu'il monta sur le trône, il sortit de prison le roi Jéhoiakim, et l'éleva au-dessus des autres rois qui étaient avec lui à Babylone. Puis Belshatsar arriva au pouvoir on ne sait quand.

Pendant tout ce temps, la corruption semble avoir marché de pair avec la grandeur du royaume ; notre chapitre nous présente Belshatsar offrant à mille de ses grands seigneurs un de ces festins qui, d'après l'histoire, étaient de vraies orgies. Lorsque le roi eut bu, il commanda d'apporter les vases d'or et d'argent que Nébucadnetsar avait tirés de la maison de Dieu à Jérusalem. Il y but du vin avec ses invités et ses femmes, et ils louèrent leurs faux dieux.

Vous comprenez, chers enfants, quelle impiété un pareil acte dénote ; quelle gravité il a aux yeux de Dieu. Le roi se moque de Dieu en usant des vases saints, qui avaient été consacrés à l'Éternel, pour s'enivrer avec sa cour et louer ses idoles. Aussi cet

acte d'impiété était-il le dernier que commettraient les rois de Babylone.

*L'Écriture sur la muraille.*

Pendant le festin, le roi vit sortir de la muraille l'extrémité d'une main qui écrivait. « Alors il changea de couleur, et ses pensées se troublèrent, et les liens de ses reins se délièrent, et ses genoux se heurtèrent l'un contre l'autre. » On manda les sages de Babylone, mais aucun ne put lire l'écriture, qui pourtant était en chaldéen, la langue même du pays. Ah! chers enfants, ce langage inconnu était celui de Dieu, annonçant que le jugement était à la porte; ceux-là seuls qui vivent séparés du mal peuvent le comprendre. Il en est de même aujourd'hui : la parole de Dieu fait bien connaître aux hommes, dans leur propre langage, que les jugements sont imminents, mais enivrés par le train de ce monde, ils ne le saisissent pas ; le langage de Dieu, si clair et si simple pour la foi, est obscur et vague pour l'homme inconverti.

En présence de l'incapacité des devins pour lire l'écriture, le roi et ses grands furent bouleversés. Alors la reine (1) entra dans la salle du festin, attirée par le trouble que cette écriture avait produit. Elle rappela au roi qu'il y avait dans son royaume un homme en qui était l'esprit des dieux saints et que Nébucadnetsar avait établi chef des sages de Babylone ; il pourrait sans doute déchiffrer l'inscription.

On voit que le malheureux Belshatsar ne connaissait pas même Daniel. Cet oubli résultait de l'impiété du roi ; car, lorsqu'on se livre au mal, on évite les rapports avec les gens pieux. C'est toujours un mauvais indice que de voir les jeunes gens fuir les amis chrétiens qui visitent leurs parents.

(1) Elle n'assistait pas au festin. Ce devait être la mère ou la grand'mère de Belshatsar.

*Daniel devant Belshatsar.*

Où introduisit donc Daniel. Le roi lui dit : « Es-tu ce Daniel, l'un des fils de la captivité de Juda, que le roi, mon père, a amenés de Juda?... Et j'ai entendu dire de toi que tu peux donner des interprétations et résoudre les problèmes difficiles. Maintenant, si tu peux lire l'écriture et m'en faire connaître l'interprétation, tu seras vêtu de pourpre, et tu auras une chaîne d'or autour de ton cou, et tu seras le troisième gouverneur dans le royaume. »

Daniel lui répondit : « Que les présents te demeurent, et donne tes récompenses à un autre. Toutefois je lirai l'écriture au roi, et lui en ferai connaître l'interprétation. » Le prophète se montre aussi réservé avec Belshatsar que celui-ci lui a témoigné de mépris. Il n'use pas de déférence envers lui, comme il l'avait fait avec Nébucadnetsar, lors de l'interprétation du songe du grand arbre. Il le tient pour un roi impie que Dieu va juger cette nuit même. Quel attrait pouvaient avoir pour Daniel les honneurs et les récompenses d'un monde impie qui allait prendre fin? Chers jeunes lecteurs, puissions-nous tous regarder avec la même indifférence les avantages et les honneurs que le monde nous offre. Son jugement est proche, notre part est ailleurs.

Avant d'interpréter l'écriture, Daniel rappelle au roi que le Dieu Très-haut avait donné le royaume à Nébucadnetsar, son père (1), et que ce roi était craint par tous les peuples, car il usait de son autorité à son gré. Il lui raconte ce qui lui arriva lorsqu'il se fut enorgueilli, jusqu'à ce qu'il connût que Dieu domine sur le royaume des hommes et qu'il y établit qui il veut; puis il ajoute : « Et toi, son fils Belshatsar, tu n'as pas humilié ton cœur, bien que tu aies su

(1) « Père » est souvent employé pour « grand-père » dans les Écritures.

tout cela. Mais tu l'es élevé contre le Seigneur des cieux ; et on a apporté devant toi les vases de sa maison, et toi et les grands, les femmes et les concubines, vous y avez bu du vin ; et tu as loué les dieux d'argent et d'or, d'airain, de fer, de bois et de pierre, qui ne voient et n'entendent, et ne comprennent point ; et le Dieu en la main duquel est ton souffle, et à qui appartiennent toutes les voies, tu ne l'as point glorifié. Alors a été envoyé de sa part l'extrémité de la main, et cette écriture a été tracée :

מנא מנא תקל ופארסין

Pharsin	-U	Thekel	Mené	Mené
Divisé	et	Pesé	Calculé	Calculé

*Mené, Mené, Thekel. Upharsin.* » Mené veut dire : Dieu a compté ton royaume et y a mis fin. *Thekel* : Tu as été pesé à la balance et tu as été trouvé manquant de poids. *Pèrès* (1) : Ton royaume est divisé et donné aux Mèdes et aux Perses.

#### *Fin du royaume de Babylone.*

Belshatsar fit néanmoins récompenser Daniel ; mais, cette même nuit, Babylone fut prise par les Mèdes et les Perses, et Belshatsar fut tué. Le mal étant arrivé à son comble, Dieu n'usait plus de patience. Le roi devait savoir ce qui était arrivé à Nébucadnetsar ; il n'en retira aucun profit. Une subite destruction le surprit au milieu de sa vie dérégulée et il n'échappa point.

Belshatsar et tout Babylone se croyaient en sûreté ; la ville, à leurs yeux, était imprenable. Elle était bâtie en carré, traversée par l'Euphrate du nord au sud, entourée d'une muraille dont on évalue l'élévation à 120 mètres, sur 32 d'épaisseur, surmontée de 250 tours, avec de solides portes d'airain, au nombre

(1) *Pèrès* est le singulier de *Pharsin*.

de 25 par côté. Entre la muraille et la ville se trouvait encore un immense fossé plein d'eau, en sorte que l'homme, qui ne connaît que sa propre puissance, pouvait être tranquille. Mais Dieu avait parlé, environ 150 ans auparavant, par Ésaïe, de l'homme auquel il livrerait Babylone, disant : « Ainsi dit l'Éternel à son oint, à Cyrus : ...Moi, j'irai devant toi, et j'aplanirai les choses élevées ; je briserai les portes d'airain, et je casserai les barres de fer » (1). Et plus tard par Jérémie : « La large muraille de Babylone sera entièrement rasée, et ses hautes portes seront brûlées par le feu » (2).

Les Mèdes et les Perses, qui assiégeaient la ville, avaient, nous dit l'histoire, creusé un lit à l'Euphrate pour en détourner le cours. Ce travail achevé, ils purent entrer dans la ville à la faveur de la nuit par le lit du fleuve et la surprirent en pleine fête.

### *Babylone actuelle.*

Quelle image frappante de l'état du monde actuel n'avons-nous pas dans ce récit, mes chers lecteurs ? Le monde, avec sa religion, est aussi appelé Babylone, nom qui est l'emblème de la confusion, de l'indépendance et de la corruption à tous égards. Ce sont aussi les plaisirs, les richesses, l'oubli de Dieu et de tous ses avertissements, la fausse sécurité qui fait dire paix et sûreté, qui caractérisent le monde aujourd'hui. Maintenant déjà, le fidèle est appelé à fuir ce système corrompu (3). Celui qui a le bonheur de connaître le Seigneur pour son Sauveur doit se tenir, comme Daniel, à l'écart d'un tel état de choses. Non point que nous ayons à sortir du monde : le Seigneur Jésus dit à son Père : « Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes

(1) Jérémie LI, 58.

(2) Ésaïe XLV, 1-7.

(3) Apocalypse XVIII ; Jérémie L, 8-9 ; LI, 45.

du mal, » et encore : « Sanctifie-les par la vérité ; la parole est la vérité » (1). *Sanctifié* veut dire séparé du mal, rendu saint. Puis dans cette marche de séparation, comme celle que Daniel réalisait à Babylone, le croyant, aujourd'hui, attend le Seigneur qui va chercher tous ceux qui croient, afin de les délivrer de la colère qui vient. Alors, malheur à ceux qui resteront ! Une subite destruction viendra sur eux et ils n'échapperont point (2).

Combien c'est solennel pour ceux qui seront laissés lorsque le Seigneur viendra. J'espère qu'aucun de nos jeunes lecteurs ne sera de ce nombre !



### Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois d'octobre .

- 1<sup>o</sup> Parce qu'il s'enorgueillit et oublia Dieu.
- 2<sup>o</sup> Un homme qui renonce entièrement à la dépendance de Dieu.
- 3<sup>o</sup> D'une puissance sur la terre.
- 4<sup>o</sup> Toute la durée du temps des nations.

### QUESTIONS

- 1<sup>o</sup> Qu'est-ce qui caractérise Belshatsar ?
- 2<sup>o</sup> Qu'est-ce qui, de nos jours, correspond à l'écriture sur la muraille ?
- 3<sup>o</sup> Combien de temps dura le royaume de Babylone ?
- 4<sup>o</sup> Que représente Babylone ?
- 5<sup>o</sup> Que doit faire le croyant au milieu d'un tel état de choses ?

(1) Jean XVII, 15, 17.

(2) Thessaloniens V, 3.

## Martin Luther.

(Suite)

### CHAPITRE XIV.

#### *La guerre des paysans.*

Quant aux châteaux et aux couvents, on les pillait sans merci, puis on les détruisait. La plupart des châteaux étaient abandonnés, leurs propriétaires s'étant enfuis pour rejoindre l'armée qui se formait dans le but d'écraser les rebelles. « En avant, » criait Münzer, « en avant ! toujours en avant ! Pas de pitié ! On vous suppliera avec larmes ; pas de pitié ! Souvenez-vous de ces paroles : « Et tu consumeras tous les peuples que l'Éternel, ton Dieu, te livre (1). »

Les représailles furent terribles. Vaincus par la noblesse dans la sanglante bataille de Frankenhausen, les malheureux paysans payèrent chèrement leurs velléités d'indépendance. On les traqua comme des bêtes fauves ; on les tortura de toutes manières ; on dévasta leurs domaines, et pendant bien des mois on put voir des bandes d'orphelins parcourir l'Allemagne, mendiant leur pain de maison en maison ; leurs parents avaient été massacrés, et ils dépendaient, pour vivre, uniquement de la charité publique. Cinquante mille personnes avaient péri dans l'insurrection. Il est digne de remarque, cependant, que dans l'électorat de Saxe, où les vérités évangéliques avaient pénétré plus profondément qu'ailleurs les couches populaires, on ne constata aucun symptôme de rébellion.

Si Luther n'avait pas hésité à recommander des mesures énergiques contre les paysans, il employa aussi toute son influence pour chercher à atténuer les maux de la guerre. Le Seigneur le soutint mer-

(1) Deutéronome VII, 16.

veilleusement dans cette tâche. Ici par ses exhortations, là par ses consolations et ses encouragements, il exerça une action vraiment bénie, dans laquelle les autres réformateurs le secondèrent efficacement, et ses efforts contribuèrent pour beaucoup à ramener l'Allemagne dans son état normal, bien plus vite qu'on n'eût osé l'espérer.

Au plus fort de la guerre des paysans, la Réformation perdit un de ses plus chauds partisans en la personne de l'électeur Frédéric de Saxe. Il n'avait, au moment de sa mort, aucun proche parent avec lui ; tous les membres de sa famille se trouvaient sur les champs de bataille. Mais ses fidèles serviteurs demeurèrent auprès de lui ; il s'était montré comme un père pour eux, et à leur tour ils éprouvaient pour leur maître une tendresse presque filiale.

Les souffrances du vieillard étaient très grandes et parfois il éclatait en gémissements, mais l'affection chrétienne dont il se voyait entouré contribuait à alléger ses cruelles souffrances. Dans ces heures douloureuses, il put éprouver les tendres soins du Seigneur. « Bienheureux celui qui comprend le pauvre !... L'Éternel le soutiendra sur un lit de langueur. Tu transformeras tout son lit quand il sera malade. » (Psaume XLI, 1, 3.)

« Oh ! mes chers enfants, » s'écria une fois le prince, « je souffre beaucoup. »

— Notre gracieux seigneur, » lui répondit un Silésien, du nom de Sack, qui lui était particulièrement attaché, « dans peu de temps vous serez mieux. »

— Je suis, en vérité, bien malade, » ne put s'empêcher de répliquer le mourant.

— Gracieux seigneur, » dit Sack, « le Dieu Tout-puissant vous envoie cette maladie avec tout l'amour d'un Père. Il ne veut que votre bien. »

Alors le vieux prince répéta d'une voix douce,

mais qui respirait la plus parfaite assurance, ce verset de Job 1, 21 :

« L'Éternel a donné et l'Éternel a pris ; que le nom de l'Éternel soit béni ! »

Et il ajouta :

« Pour toutes choses, je me confie en mon Dieu. Aide-moi, aide-moi, ô mon Dieu ! »

Le lendemain, sentant la fin s'approcher, il dit encore à ceux qui l'entouraient :

« Chers enfants, si je vous ai offensés en quoi que ce soit par mes paroles ou par mes actions, je vous prie de me pardonner pour l'amour de Dieu. Priez tous ceux qui m'ont connu d'en faire autant. Nous autres princes, nous sommes souvent injustes envers le pauvre peuple, et ce ne devrait pas être. »

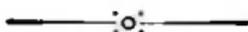
Son chapelain, Spalatin, avait copié à son intention quelques versets de la Bible ; l'électeur mit ses lunettes pour les lire lui-même. Puis il exprima le regret que Luther ne fût pas auprès de lui. En effet, bien qu'il lui eût, dès le début, accordé une protection très efficace, il ne lui avait jamais parlé. On avait envoyé chercher le réformateur, mais inutilement. Il était alors dans les montagnes du Harz, cherchant à apaiser les paysans révoltés. Les deux hommes ne devaient se rencontrer que dans un monde meilleur, où toutes les distinctions terrestres sont abolies, mais où le plus petit verre d'eau, offert au nom de Christ, trouvera sa récompense.

Le soir du même jour, au moment où le soleil disparaissait à l'horizon, l'électeur Frédéric s'endormit paisiblement dans le Seigneur, en qui, comme il le disait dans son testament, il avait « mis toute son espérance. » On lui fit de solennelles funérailles à Wittemberg. Les chevaliers et les bourgeois vinrent, à l'entrée de la ville, pour y rencontrer le cercueil que portaient huit nobles ; on le déposa dans la cathédrale, qu'il avait jadis si richement dotée de

reliques. Mais l'argent, qui autrefois aurait servi à payer des messes pour le repos de son âme, fut distribué aux pauvres. Le peuple ressentait une douleur profonde ; un long convoi suivit le cortège funèbre à travers les rues silencieuses et, à plus d'une reprise, on entendit des sanglots. « O Dieu, » s'écriaient les paysans, « aie pitié de nous ! Nous avons perdu notre père ! »

Au mois de juin de l'année suivante (1526), Luther épousa Catherine de Bora, une ancienne nonne qui s'était enfuie de son couvent, deux ans auparavant, avec huit de ses compagnes. Ce mariage fut des plus heureux. Nous aurons du reste l'occasion d'en reparler plus tard, si Dieu le permet, quand nous nous occuperons de Martin Luther comme père de famille.

(A suivre)



« Je serai là »

(Fin)

Le moment de la séparation était arrivé. Ma petite amie devait aller rejoindre sa famille et pour moi, à minuit, je débarquais à Cork, tandis qu'elle continuait sa route vers l'Angleterre. Nous ne pouvions espérer nous rencontrer de nouveau ici-bas, mais elle n'en manifesta aucun regret. Une seule pensée remplissait son cœur : « IL reviendra bientôt. » Elle jeta ses bras autour de mon cou, mais ne dit ni « adieu, » ni « au revoir ; » seulement, la bouche tout près de mon oreille, elle répétait : « Je serai là, je serai là ; vous me chercherez, n'est-ce pas ? » Puis s'arrachant à mon étreinte, elle se sauva en courant.

La cabine se remplissait de dames faisant leurs préparatifs pour la nuit. Mais, après quelques minu-

tes, la porte se rouvrit, et ma petite amie apparut de nouveau sur le seuil. D'une voix claire, elle m'appela :

« Madame, dites, vous me chercherez ? Je serai là pour sûr, je serai là ! » Puis, adressant un gentil petit salut aux dames qui la regardaient avec étonnement, elle me fit un dernier signe d'adieu en répétant : « Je serai là ! n'oubliez pas de me chercher ! » et elle disparut. Ce fut ainsi que nous nous quittâmes, pour nous retrouver « auprès du Seigneur. »

Jamais je n'oublierai ce spectacle. Nous entendons parler d'enfants mourants, dont le visage porte l'empreinte d'une joie céleste, mais la fillette dont je parle était robuste, bien membrée, énergique, pleine de force et de santé ; ses joues roses, son teint légèrement bronzé par la brise marine faisaient plaisir à voir. Et malgré tout cela, c'était un vrai rayon du ciel qui brillait dans ses yeux bleus et illuminait sa physionomie tout entière, lorsqu'elle s'écriait : « Il reviendra *bientôt*. »

Un grand silence était tombé sur l'assistance ; tous les yeux se fixaient sur le visage enfantin, et un murmure allait de l'une à l'autre :

« Que veut-elle donc dire ? » Un instant j'hésitai à leur donner la clef du mystère, puis je sentis qu'il était de mon devoir de parler, et je répondis très simplement :

« Cette petite fille vient d'apprendre que le Seigneur Jésus-Christ va bientôt revenir chercher ceux qu'il a rachetés ; et parce qu'elle aime son Sauveur, elle me disait seulement que nous nous retrouverions auprès de Lui ; je dois débarquer cette nuit à Cork et elle s'en va en Angleterre ; ainsi nous ne nous rencontrerons plus ici-bas. »

Pas une seule des dames auxquelles je m'adressai ne répondit : « Dieu soit loué pour son œuvre dans

ce jeune cœur ! » Au contraire, un malaise général parut suivre mes paroles, et un silence absolu ne cessa de régner dans la cabine. Et cependant, qui sait ? Durant les longues heures de la nuit, peut-être la question se sera-t-elle posée à plus d'une âme : « Serai-je là, moi aussi ? Et sinon, où serai-je ? »

Oh ! cher lecteur, que Satan ne vous endorme pas en disant : « Je ne puis le savoir d'avance. » Cette enfant le savait et tous ceux qui aiment le Seigneur le savent aussi. Cette certitude vous manque-t-elle ? C'est que vous ne connaissez pas le Seigneur Jésus-Christ comme votre Sauveur. S'il en est ainsi, n'attendez pas un jour de plus ; venez à Lui *tout de suite*. Ce soir, dans une heure peut-être, qui sait si ce ne sera pas trop tard ? IL VIENT BIENTOT.

Où serez-vous alors ?

---

### Le rêve d'un sourd-muet

Des dames chrétiennes avaient recueilli chez elles un jeune garçon sourd-muet auquel elles enseignèrent à parler avec les doigts. Ce pauvre garçon réussit ainsi à s'exprimer en ce qui concernait les choses de la vie présente, mais ses amies ne savaient trop comment faire pour lui parler du Seigneur Jésus, le Sauveur des pécheurs, quoiqu'il eût appris qu'il y a un Dieu, grand et tout-puissant qui a en horreur le péché. Mais elles prièrent pour leur jeune protégé et voici comment leur demande fut exaucée.

Ce garçon eut un rêve très remarquable, par lequel Dieu lui parla directement. Il voyait devant lui un livre ouvert, dans lequel tous ses péchés étaient inscrits. Au même instant il se sentit profondément malheureux et fut effrayé. Mais comme il regardait

cela, il vit ensuite, dans son rêve, une main ensanglantée qui se posa sur les pages du livre et après que la main se fut retirée il ne vit plus ses péchés; tous étaient complètement effacés.

Le garçon se réveilla tout joyeux. Il venait de comprendre que le Seigneur Jésus avait effacé ses péchés par son sang.

Puisse la même grâce être accordée à ceux qui liront ces lignes, s'ils ne possèdent pas encore l'assurance de leur salut. Dans son état naturel, l'homme, devant Dieu, n'est qu'un misérable pécheur qui mérite la mort sans rémission. Mais Christ s'est offert. Il s'est placé entre le pécheur et son Juge. Son sang a coulé sur la croix.

« C'est moi, c'est moi qui efface tes transgressions à cause de moi-même; et je ne me souviendrai pas de tes péchés. » (Ésaïe XLIII, 25.)

« Venez, et plaidons ensemble, dit l'Éternel: Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige; s'ils sont rouges comme l'écarlate, ils seront comme la laine. » (Esaïe I, 18.)

« Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché. » (1 Jean I, 7.)

« Que faut-il que je fasse pour être sauvé?.. Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » (Actes XVI, 30, 31.)

Chers jeunes amis qui ne connaissez pas encore le Seigneur Jésus comme votre Sauveur, laissez-vous gagner par les appels si pressants de la grâce! Que votre cœur ne reste pas rebelle plus longtemps! Ne vous rendez pas coupables d'un délai qui pourrait vous être fatal!

AUJOURD'HUI, SI VOUS ENTENDEZ SA VOIX, N'ENDURCISSEZ PAS VOTRE CŒUR. (Psaume XCV, 7, 8 Hébreux III, 7.)

---

### Réponses aux questions du mois d'octobre.

1° Jean I, 29 et 36; Actes VIII, 32, ( Esaië LIII, 7 );  
1 Pierre I, 19.

2° Le sang de l'agneau immolé. Dieu dit: Je verrai le sang; ( Exode XII, 13. ) Romains III, 24-25; V, 9; Hébreux IX, 14, etc.

3° La fête des pains sans levain. ( Exode XII, 15. )  
1 Corinthiens V, 7-8.

4° Jean VI, 32, 33; VII, 38.

5° Luc XXII, 32.

6° Exode XXIII, 31.

### Questions pour le mois de novembre.

*A lire: Exode XXIV-XXX.*

1° De quelles choses le tabernacle était-il l'image? (Hébreux IX.)

2° Enumérez exactement les objets contenus, 1° dans le lieu très saint; 2° dans le lieu saint; 3° dans le parvis.

3° Quels objets devaient être faits entièrement d'or pur? Quel est le seul objet dont les dimensions ne soient pas indiquées?

4° Où trouvons-nous pour la seule fois le nombre sept, dans la construction du tabernacle?

5° Combien de voiles ( ou rideaux ) trouvons-nous dans notre description? Cherchez dans l'épître aux Hébreux ce que représente le voile.

6° Enumérez sommairement les diverses parties constituant les « saints vêtements » d'Aaron. Qui est *notre* Souverain Sacrificateur? Quelle est maintenant l'habitation de Dieu?

( Appuyez *chaque* réponse par un passage. )



**Histoire du peuple juif  
depuis la transportation à Babylone.**

**LE PROPHÈTE DANIEL. (Suite)**

**CHAPITRE VI**

*Darius le Mède.*

Au point de vue historique, nous arrivons avec ce chapitre au second empire des gentils, celui des Mèdes et des Perses, représenté dans la grande statue du chapitre II, par la poitrine et les bras d'ar-

gent. Le chapitre précédent nous a montré comment le royaume de Babylone avait pris fin.

Darius le Mède reçut le royaume étant âgé de soixante-deux ans. C'est avec lui, le représentant de la seconde monarchie, que nous avons affaire. Au milieu des jugements qu'il exerce, Dieu veille toujours sur les fidèles. De même que Nébucadnetsar avait montré de la bienveillance à Jérémie, lors de la prise de Jérusalem, Darius ne traita pas Daniel en vaincu ; au contraire, il lui donna une position très élevée. Il divisa le royaume en 120 provinces, sur lesquelles il établit des gouverneurs appelés satrapes, et sur ces satrapes trois présidents, dont l'un était Daniel.

#### *Intrigue contre Daniel.*

Daniel l'emportait sur tous ses collègues, car il y avait en lui un esprit extraordinaire, est-il dit. Aussi Darius pensait-il l'établir sur tout le royaume. Mais cette supériorité de Daniel et la faveur dont il jouissait de la part du roi excitèrent la jalousie des autres gouverneurs, qui cherchèrent un moyen de se débarrasser de lui. Ils commencèrent par chercher à le surprendre en faute dans son administration, mais ils ne trouvèrent en lui aucun sujet d'accusation, parce qu'il était fidèle, chose qui précisément amenait sa supériorité. Alors ils dirent : « Nous ne trouverons en ce Daniel aucun sujet d'accusation, à moins que nous n'en trouvions contre lui à cause de la loi de son Dieu ». Ces méchants hommes connaissaient bien aussi la fidélité de Daniel envers le Seigneur ; ils savaient que, tout en reconnaissant l'autorité du roi et en le servant d'une manière irréprochable, il mettait les droits de Dieu au-dessus de tout et lui obéissait non moins scrupuleusement qu'à Darius.

Pour arriver à leurs fins, ils proposèrent à Darius de publier un édit par lequel il serait défendu d'adresser aucune demande à quelque Dieu ou à quelque homme que ce fût pendant trente jours, si non au roi, sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions. Selon la loi des Mèdes et des Perses, l'édit était irrévocable, c'est-à-dire que personne ne pouvait le modifier, pas même le roi. Les ennemis de Daniel savaient par avance que celui-ci ne reconnaîtrait pas l'édit qui prétendait mettre l'autorité de Darius au-dessus de l'autorité de Dieu.

Quant au roi, flatté et aveuglé par le prétendu honneur que lui rendaient ses courtisans, il ne sut pas discerner l'iniquité de cette proposition, et signa la pièce qu'on lui présentait.

#### *Fidélité de Daniel.*

Instruit de ce décret impie, Daniel continua comme d'habitude à prier Dieu trois fois par jour, ses fenêtres ouvertes du côté de Jérusalem. Remarquez, chers amis, comment la piété de Daniel était gouvernée par la parole de Dieu. Il priait, c'était là le secret de sa puissance, de sa sagesse, de son intelligence; il disposait ainsi des ressources divines, ce qui faisait dire à ses ennemis que l'esprit des dieux saints était en lui. Non seulement il priait, mais il le faisait conformément à la pensée de Dieu, exprimée par Salomon lors de la dédicace du temple, quand il demandait à l'Éternel d'exaucer son peuple, lorsqu'il aurait été emmené captif à cause de ses péchés, s'il priait en se tournant du côté de Jérusalem (1). Daniel se trouvait précisément dans les circonstances prévues par Salomon; il croyait à l'efficacité de cette prière; c'est pourquoi l'édit de Darius ne lui faisait rien changer à sa manière de prier.

(1) 1 Rois VIII, 46-53.

Puissions-nous tous, mes jeunes lecteurs, être aussi fermes que Daniel dans l'accomplissement de tous nos devoirs envers Dieu. Car c'est avec Lui et non avec les hommes qu'il faudra avoir à faire.

### *Daniel jeté dans la fosse aux lions.*

Les ennemis de Daniel ne tardèrent pas à le trouver en opposition à l'édit du roi. Ils en informèrent Darius de manière à faire ressortir que la responsabilité du décret reposait sur lui : « N'as-tu pas signé une défense, etc. ? » demandent-ils. « La chose est certaine, » dit le roi, « selon la loi des Mèdes et des Perses, qui ne peut être abrogée. » Alors ils lui dirent : « Daniel, qui est d'entre les fils de la captivité de Juda, ne tient pas compte de toi, ô roi, ni de la défense que tu as signée, mais il fait sa requête trois fois par jour. »

Le roi en fut très affligé et jusqu'au soir il chercha comment il pouvait délivrer Daniel. Mais ces méchants hommes s'en aperçurent; ils s'assemblèrent donc en foule et firent valoir devant le roi l'irrévocabilité du décret qui le liait, en sorte que, malgré lui, il dut faire jeter Daniel dans la fosse aux lions, mais il lui dit : « Ton Dieu que tu sers continuellement, lui, te sauvera. »

Pauvre roi ! malgré sa grande puissance et son affection pour Daniel, il est lié par un écrit. Ce n'est plus la tête d'or de la statue qui usait d'un pouvoir absolu; on voit qu'il y avait déjà déclin; à l'or avait succédé l'argent.

### *Délivrance de Daniel et jugement des méchants.*

Darius avait raison de penser que Dieu délivrerait Daniel, Lui dont la puissance est libre d'agir selon la justice. Le roi passa la nuit en jeûnant, sans pou-

voir dormir; à l'aurore il alla en hâte à la fosse et cria d'une voix triste : « Daniel, serviteur du Dieu vivant, ton Dieu que tu sers continuellement, a-t-il pu te délivrer des lions? » Daniel répondit : « Mon Dieu a envoyé son ange, et a fermé la gueule des lions, et ils ne m'ont fait aucun mal, parce que devant lui l'innocence s'est trouvée en moi, et devant toi, non plus, ô roi, je n'ai rien fait de mal. » Alors le roi, très joyeux, commanda que l'on retirât Daniel de la fosse et qu'on y jetât ses accusateurs, avec leurs femmes et leurs enfants. Avant même qu'ils fussent arrivés au fond de la fosse, les lions se rendirent maîtres d'eux. Combien il est vrai que « le méchant fait une œuvre trompeuse » (1), et « qu'ils tombent dans leurs propres filets, tandis que le fidèle passe outre » (2).

*Toute la terre devra craindre l'Éternel.*

Darius fit publier dans tout son royaume cet édit, bien différent du précédent : « A tous les peuples, peuplades et langues, qui habitent sur toute la terre! Que votre paix soit multipliée! De par moi l'ordre est donné que dans tous les gouvernements de mon royaume on tremble devant le Dieu de Daniel et on le craigne; car il est le Dieu vivant, et il subsiste à jamais, et son royaume est un royaume qui ne sera pas détruit, et sa domination durera jusqu'à la fin. Il sauve et il délivre, et il opère des signes et des prodiges dans les cieus et sur la terre. C'est lui qui a sauvé Daniel de la puissance des lions. »

Il est dit que Daniel prospéra pendant les règnes de Darius et de Cyrus le Perse. Ainsi se termine la première partie du livre de ce prophète.

(1) Proverbes XI, 18. — (2) Psaume CXLI, 10.

*Résumé.*

La parole de Dieu, chers amis, n'a pas pour objet de faire de l'histoire, elle est écrite pour notre instruction spirituelle ; elle nous rapporte, dans ce but, tous les faits historiques qui servent à illustrer la pensée de Dieu. *Au chapitre II*, avons-nous remarqué, la grande statue représente les monarchies gentiles qui doivent se succéder dans le monde depuis que Jérusalem fut mise de côté, comme siège terrestre du gouvernement de Dieu, jusqu'à ce que le Seigneur Jésus lui-même prenne en main ce gouvernement. Dans cette période, comprise entre la captivité de Juda et la venue du Seigneur en gloire, le temps de la grâce (1) ne compte pas au point de vue de la prophétie ; il forme ainsi une parenthèse dans les voies de Dieu à l'égard de ce monde.

*Au chapitre III*, la statue qu'élève Nébucadnetzar dans la plaine de Dura sert à nous montrer, comme nous l'avons déjà dit, que *l'idolâtrie* est la religion qui caractérisera cette période appelée « temps des nations. » Pendant ce temps, les fidèles, désignés par les jeunes Hébreux, souffriront la persécution, mais seront aussi délivrés.

*Au chapitre IV*, nous avons *l'orgueil* et *l'indépendance*, qui donnent aux souverains de ces royaumes le caractère de bêtes, jusqu'à ce qu'ils reconnaissent que le Très-Haut domine sur les hommes.

*Au chapitre V*, par le festin de Belshatsar, c'est *l'impunité* qui est figurée, et tout particulièrement celle de la fin, que nous voyons déjà se développer de nos jours.

Enfin *au chapitre VII*, c'est la dernière forme du

(1) C'est le temps qui s'écoule entre le moment où le Seigneur fut rejeté et celui où aura lieu l'enlèvement des saints.

mal, l'homme n'est pas seulement idolâtre, orgueilleux et impie ; *il prend la place de Dieu*. Les courtisans de Darius le poussaient à agir de la sorte. Tel sera « l'homme de péché, » « qui s'oppose et s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, en sorte que lui-même s'assiera au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu (1).

Pendant ce temps-là, le résidu fidèle d'entre les Juifs, représenté par Daniel jeté dans la fosse aux lions, sera dans la souffrance ; le Seigneur le délivrera quand il exécutera ses jugements sur les oppresseurs des fidèles. Alors la gloire de l'Éternel sera proclamée par toute la terre, comme l'a fait Darius ; toutes les nations trembleront devant Lui, et, ainsi que nous l'avons vu en Ézéchiël : Toutes les nations sauront qui est l'Éternel. Puis le résidu fidèle, étant délivré, sera élevé et béni sous le règne de Christ, et tous jouiront des bienheureux effets de la domination du Seigneur, succédant à celle de ces monarchies gentiles, impies, idolâtres et persécutrices, qui se sont succédé depuis Nébucadnetsar.

(A suivre).



### Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois de novembre.

1<sup>o</sup> L'impiété.

2<sup>o</sup> La parole de Dieu, qui avertit les hommes du jugement à venir.

3<sup>o</sup> Soixante-dix ans.

(1) 2 Thessaloniens II, 4.

4° Le monde, avec sa religion, dans la confusion, l'indépendance et la corruption.

5° Il doit vivre séparé du monde et attendre le Seigneur.

### QUESTIONS

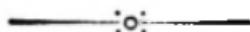
1° Pourquoi Daniel priait-il en ouvrant ses fenêtres du côté de Jérusalem ?

2° De quoi est-il un type dans sa fidélité ?

3° Quel caractère du mal nous présente le chapitre VI ?

4° Comment l'Écriture désigne-t-elle l'homme qui portera ce caractère à la fin ?

5° Indiquez les quatre caractères du mal que nous présentent les chapitres II à VI.



### Paix vous soit !



( Jean XX, 19-23. )

*Paix vous soit !* dit Jésus aux siens, remplis de crainte,  
Qui se sont réunis sur le déclin du jour :  
Il est au milieu d'eux et sa parole sainte  
Leur apporte le gage de son fidèle amour.

*Paix vous soit !* a-t-il dit, à cette heure suprême,  
En leur montrant ses mains et son côté percé :  
Car pour ses rachetés il s'est livré lui-même :  
Sous le courroux de Dieu, pour nous Il fut placé.

*Paix vous soit !* Le bonheur, l'accès auprès du Père,  
Est acquis à grand prix, par le sang de l'Agneau,  
Et ces humbles croyants, dont la joie est entière,  
Contemplant le Seigneur maintenant à nouveau.

*Paix vous soit !* dit Jésus. « Allez, je vous envoie,  
Le Père m'envoya le premier ici-bas.  
Recevez l'Esprit Saint pour marcher dans ma voie,  
Le souffle de Celui qui vainquit le trépas. »

*Paix vous soit !* « Annoncez, par mon Esprit de vie,  
Le message d'amour de votre Dieu Sauveur ;  
Allez dire aux pécheurs que Jésus les convie,  
En ce jour de salut, à goûter le bonheur. »

*Paix vous soit !* chers amis, au début de la course ;  
*Paix vous soit !* pour aller en avant chaque jour.  
Jésus, ressuscité, du bonheur est la source.  
— Ah ! demeurez sans cesse en son fidèle amour !

L. P.



### Un tison sauvé du feu.

Le vieux Billy se mourait. Depuis longtemps, il habitait la petite ville de S., et chaque année l'avait vu descendre plus bas dans l'échelle sociale et s'enfoncer davantage dans la fange du péché. Même ses compagnons de débauche avaient fini par l'abandonner et sa famille, ayant échoué dans toutes ses tentatives pour le ramener dans le bon chemin, avait cessé de s'occuper de lui.

Billy était couché sur un misérable grabat dans une mesure dégradée, où la paroisse lui avait permis de s'abriter avec quelques autres malheureux aussi abjects que lui. Décrire sa condition serait impossible. Il se mourait au milieu d'une saleté et d'une misère repoussantes ; pire que cela, il se mourait sans Dieu.

Mais il y avait quelqu'un dans le ciel qui pensait au pauvre Billy et qui, bien longtemps auparavant, avait eu « la pensée que celui qui est chassé ne demeure plus chassé loin de Lui ». (2 Samuel XIV, 14.) Il envoya un de ses serviteurs avec un message pour le vieillard. « *Par aventure,* » cet homme qui ne savait rien de Billy et avait un autre but en venant dans cette maison, pénétra dans le taudis où gisait le mourant; il ne se détourna pas comme le firent le sacrificeur et le lévite (Luc X, 31), à la vue du misérable, mais jour après jour, il revint auprès de lui, en vrai bon Samaritain.

— Connaissez-vous le Seigneur Jésus? demanda-t-il à Billy.

— Non.

— Savez-vous qui il est?

— Oh! j'ai entendu parler de lui, mais je ne le connais pas.

Puis le pauvre homme ajouta :

— Je ne suis pas né de nouveau.

Il montrait par là qu'il n'était pas tout à fait ignorant quant aux enseignements des Écritures. Cependant, il était excessivement difficile de l'amener à fixer son attention sur quelque sujet que ce fût. Il semblait reconnaissant des soins que lui prodiguait son ami chrétien, mais sa faiblesse était grande. Parfois il demeurait comme assoupi, mais plus souvent il feignait une indifférence complète. Il ne *voulait* pas entendre parler de Dieu.

Jeune lecteur, que ceci te soit un avertissement. Tu as peine à le croire, maintenant, mais un jour viendra peut-être où *tes* facultés seront émoussées par l'âge et où tu ne pourras pas même *comprendre* les paroles de Dieu qui te paraissent si faciles à présent. « Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse. » Pourquoi Dieu nous adresse-t-il cette exhortation? Parce qu'il sait de quoi nous

sommes formés; qui dira si demain une maladie subite ou un affreux accident ne nous atteindra pas? Notre raison même pourrait nous être enlevée, et alors, « se souvenir » deviendrait une impossibilité.

Pour Billy, ce moment était venu. A maintes reprises, son visiteur s'efforça d'éveiller sa mémoire et sa conscience, de lui parler au cœur.

— Dites-moi, lui demandait-il, qu'en est-il de votre âme?

— Il me semble qu'il y a une haute barrière entre moi et Dieu.

— Mais Billy, il n'y a pas de barrière du côté de Dieu, car il vous aime. Souvenez-vous que tous vos péchés ne vous empêcheraient pas d'être sauvé aujourd'hui; Dieu est amour et Christ est mort pour vous. Avez-vous peur de Dieu, Billy?

— Oui, répondit le mourant, mais, ajouta-t-il, je n'ai aucun désir de le connaître.

Paroles solennelles. Il ne voulait rien de Dieu. Job nous dit que les méchants descendent en un moment dans le sépulcre, « et ils disent à Dieu... Nous ne prenons pas plaisir à la connaissance de tes voies. » (Job XXI.) Tel était le cas de Billy.

Lecteur âgé, qui peut-être parcourrez ces lignes, souvenez-vous qu'il ne vous reste plus que peu de temps. Si vous ne connaissez pas encore le Dieu qui donna son Fils afin qu'Il mourût pour des pécheurs, ne renvoyez pas, car demain peut-être vous serez incapable de penser; le temps approche où vous ne désirerez plus ces choses, quand tout vous sera un fardeau, quand la pensée même de la mort ne vous épouvantera plus. Lisez ce que Dieu vous dit à ce sujet en Écclésiaste XII, et voyez ce que deviendront les facultés dont vous jouissez maintenant. Oh! réveillez-vous avant qu'il ne soit trop tard.

« Je n'ai aucun désir, » disait Billy, mais Dieu qui est riche en miséricorde avait des désirs au sujet

de Billy, et voici le côté lumineux du tableau. Dieu *désire* que vous soyez sauvés. Si tel n'était pas le cas, qui échapperait jamais à l'esclavage du péché et de Satan? Billy se doutait bien peu que quelqu'un pensât à lui, ou le cherchât; il ne savait pas que Celui qui est venu chercher, veut aussi sauver. Êtes-vous perdus? Vous l'êtes si vous ne possédez pas le salut. Dieu soit béni, vous n'êtes pas encore plongés dans l'étang de feu; Billy ne l'était pas non plus; le salut qui lui était offert vous est offert à vous aussi; le sang précieux de Christ a été répandu pour les pécheurs.

Quel ne fut pas l'étonnement du visiteur, le jour qui suivit l'entretien que nous avons rapporté, d'entendre sortir de la chambre de Billy les accents d'un cantique, prononcés d'une voix tremblante :

Jésus, Ami de mon âme,  
Je me réfugie en toi.

Était-ce possible? Oui, c'était Billy qui chantait et au moment où la porte s'ouvrit, on put voir son visage illuminé d'un sourire de joie céleste.

— Je suis un autre homme, fit-il, j'ai passé une si heureuse nuit.

Peu à peu, tout s'expliqua. Billy avait reçu la visite d'un de ses compagnons d'autrefois qui, ayant été converti récemment et ayant entendu parler de la triste condition de son ancien ami, s'était senti appelé à venir l'entretenir de l'amour du Sauveur. En vérité, il y avait eu de la joie dans le ciel cette nuit-là!

Le premier visiteur de Billy l'avait quitté, emportant la pénible impression de sa propre faiblesse. Il pouvait lui montrer Christ, mais ne pouvait l'amener à croire en Lui. Tout en regardant avec effroi ce pécheur endurci, sur le front duquel perlait

déjà la sueur de l'agonie, il avait crié à Dieu qui seul peut ouvrir les yeux des aveugles et briser les cœurs de pierre, le suppliant d'avoir pitié du malheureux. Et maintenant sa prière était exaucée.

Il apprit dans la suite que l'ami de Billy lui avait parlé dans son naïf langage de Jésus « qui est mort pour des gens comme nous. Tu sais ce que j'étais autrefois, Billy, ajouta-t-il, mais le Seigneur m'a appelé et maintenant je suis venu pour te parler. Bien des fois Dieu t'a appelé toi aussi, par le moyen de son Esprit, mais toujours tu l'es détourné ; maintenant, je veux que tu t'adresses à Lui ce soir. »

Tout d'abord Billy se montra récalcitrant. Tout ce bruit autour de son lit le fatiguait, il voulait dormir. Mais son ami ne se laissa pas décourager.

— Tu es un terrible pécheur, un misérable, continua-t-il ; que deviendrais-tu si Jésus n'était pas mort sur la croix pour toi ?

Alors Billy lui parla de son visiteur chrétien. « Oui, je sais, répliqua l'autre, M. X. est venu te voir et c'est ainsi que j'ai appris que tu étais si malade. Il désire que tu sois sauvé et que tu te tournes vers Christ, et je le désire aussi. Tu ne vaux pas grand'chose, Billy, et même tu serais mille fois meilleur que tu n'es, encore ne pourrais-tu rien *faire* maintenant. Si Dieu te disait que pour être sauvé tu dois apprendre le français ou le latin, mou pauvre ami, jamais tu n'y arriverais. Mais il te dit maintenant qu'il a envoyé son Fils pour mourir pour des *pécheurs* ; — nous sommes tous pécheurs — tu es un pécheur toi-même, Billy. »

Le vieillard commençait à prêter l'oreille et son compagnon ne se lassait pas, présentant sans cesse au mourant la personne et l'œuvre de Christ.

Une heure s'écoula, puis l'ami dit :

— Billy, je voudrais que tu pries

— Je ne peux pas prier, gémit le malade.

— Alors, écoute : moi, je prierai pour toi.

Et tandis que les paroles de foi et de supplication s'élevaient vers Dieu, le cœur de Billy sembla se fondre dans sa poitrine. De grosses larmes inondaient ses joues émaciées : preuve évidente que la repentance à salut s'était produite dans son cœur.

La nuit vint et toujours le fidèle ami restait assis au chevet du mourant, lui prodiguant les soins les plus dévoués. Enfin, Billy exprima le désir d'entendre chanter ; quelques voisins furent appelés, et ces pauvres gens entonnèrent un cantique, puis quelqu'un pria, et Billy déclara qu'il se trouvait « tout à fait heureux, maintenant que son lourd fardeau ne lui pesait plus. » Il était tard lorsque le messager de bonnes nouvelles quitta le misérable taudis ; il s'en alla le cœur rempli d'actions de grâces et de reconnaissance. Ne venait-il pas de gagner une âme à Christ, pour la première fois de sa vie ? Et dans la mesure délabrée, de l'un à l'autre, se répandait la rumeur que Billy était « un homme changé. »

— Et qu'est donc devenue la haute barrière dont vous parliez, Billy ? lui demandait son premier visiteur.

— Elle a disparu.

— Qui donc l'a enlevée ?

— Christ.

— Et pouvez-vous achever ce verset, Billy ? « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie. . »

— « ...de tout péché », conclut Billy avec ferveur.

C'était bien vrai, ses nombreux péchés qui avaient été comme du cramoisi, étaient devenus blancs comme la neige.

Il vécut encore trois jours. Il parlait peu, mais son expression témoignait de sa joie intérieure. A ceux qui lui demandaient raison de son espérance,

il répondait simplement qu'il avait été un grand pécheur, mais qu'il avait trouvé le Sauveur. « Je n'aime pas à y repenser, » disait-il, si l'on faisait allusion à sa vie d'autrefois. Quant à l'avenir, il n'avait aucune crainte.

« Jésus est mort pour moi », furent les dernières paroles qu'il adressa à son ami chrétien. A d'autres qui veillaient auprès de son lit, il dit : « Chantez, » et, tandis qu'ils se rendaient à son désir, il joignit doucement les mains, son visage s'illumina, puis ce fut tout. Comme il l'avait dit lui-même, un tison de plus venait d'être sauvé du feu.

Lecteur, souvenez-vous que si Jésus n'avait pas subi toute l'ardeur du feu de la colère de Dieu, aucun de nous n'y aurait échappé, même à la onzième heure. Notre part à tous aurait été dans l'étang brûlant de feu et de soufre qui est la seconde mort. Dieu soit béni, Jésus est mort pour moi. Lecteur, pouvez-vous en dire autant ?

« Le Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est donné lui-même pour moi. »

---

## Martin Luther.

(Suite).

### CHAPITRE XV.

#### *Nouveaux progrès de la Réforme.*

Luther se sentait profondément attristé en voyant combien ceux qui avaient embrassé les nouvelles idées marchaient peu selon les doctrines de l'Évangile. Des désordres de tout genre se manifestaient tant dans la société que chez les individus. Il est facile de comprendre pourquoi : nombre de ceux qui

avaient quitté l'église catholique le faisaient non point par principe, mais par intérêt personnel. Il ne s'était pas produit dans leur cœur un travail de conscience qui les eût convaincus de leur état de péché pour les amener ensuite, repentants et humiliés, au Sauveur. En un mot, il n'y avait pas eu chez eux de conversion. Luther ne se rendait malheureusement pas suffisamment compte de cet état de choses. Il oublia que le mouvement de la Réformation venait de Dieu seul, et que c'était Dieu seul aussi qui pouvait apporter une amélioration. Il crut bien faire d'avoir recours à l'appui du gouvernement, au lieu de se rappeler ces importantes déclarations de la Parole : « Maudit l'homme qui se confie en l'homme, » et : « Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance » (1).

C'est pourquoi, Luther et les principaux réformateurs organisèrent des tournées d'inspection des différentes églises qui s'étaient constituées, et ici de nouveau ils tombèrent dans un piège que leur tendit Satan, se servant, pour réaliser ses desseins, des tendances si pacifiques du doux Mélancthon. Craignant de froisser les sentiments de ceux dont les convictions n'étaient pas bien arrêtées, cet homme, si pieux à tous égards, animé lui-même d'une foi si profonde, écrivait à l'un de ses collègues : « Conservez, je vous en conjure, tout ce qui peut subsister de l'ancien culte. Évitez les innovations : le peuple les considère comme malfaisantes. » C'est certainement à cette manière de voir, hautement approuvée par Luther, qu'il faut attribuer le cachet, extérieurement très catholique, que l'église luthérienne a conservé-jusqu'à nos jours.

A vrai dire, ces tournées d'inspection ouvrirent les yeux de ceux qui s'en occupaient sur certaines

(1) Jérémie XVII, 5 et 7.

chosés fort tristes, auxquelles ils auraient dû, depuis longtemps, vouer leur attention. L'ignorance des paysans était extrême. L'un d'eux connaissait par cœur la confession de foi, qui commence par cette phrase : « Je crois au Dieu Tout-puissant. » Mais quand on lui demanda le sens du mot « tout-puissant, » il déclara qu'il n'en savait rien. « Ah ! oui, mon cher ami, » s'écria alors Luther, « nous ne pouvons pas concevoir, en effet, même les plus savants d'entre nous, ce que c'est que la toute-puissance de Dieu ; mais crois, en toute simplicité, que Dieu est pour toi un Père tendre et fidèle qui veut, qui peut et qui sait subvenir à tous tes besoins et à ceux de ta famille. » Désormais les pasteurs vouèrent plus de soin à l'instruction de leurs ouailles dans les vérités élémentaires de la parole de Dieu.

C'est sur ces entrefaites que la diète impériale se réunit à Spire en 1529. Pendant les trois dernières années, la Réformation avait joui d'un calme relatif de la part des autorités politiques ; par la grâce de Dieu, ses racines s'étaient étendues, avaient pénétré profondément dans le sol ; de sorte qu'avec le secours qui vient d'en haut, elle allait pouvoir affronter l'assaut que l'empire et la papauté se disposaient à diriger ensemble contre elle.

(A suivre).

---

## Réponses aux questions du mois de novembre

1. Des choses qui sont dans les cieus. (Hébreux IX, 23.)

2. Le propitiatoire, l'arche contenant la cruche d'or, la verge d'Aaron et les tables de l'alliance. (Hébreux IX, 4); 2<sup>o</sup> le chandelier, la table des pains de proposition (Exode XXVI); l'autel d'or. (Exode XL, 26.) 3<sup>o</sup> L'autel et la cuve d'airain. (Exode XL, 29-30.)

3. Le propitiatoire, les chérubins, le chandelier, ses mouchettes, ses vases à cendre (Exode XXV); le chandelier (Exode XXV); la cuve d'airain (Exode XXX.)

4. Exode XXV, 37.

5. Trois voiles (Exode XXVI, 31, 36; XXVI, 16; Hébreux X, 20.)

6. Le pectoral, l'éphod, la robe, la tunique brodée, la ceinture, la tiare. (Exode XXVIII); Christ. (Hébr. IV, 14; Éphésiens II, 22.)



## Questions pour le mois de décembre.

*A lire : Exode XXXI-XL.*

1<sup>o</sup> Comment et où l'Éternel parlait-il à Moïse après le péché des Israélites?

2<sup>o</sup> Pourquoi le visage de Moïse rayonnait-il? Quelle allusion Paul fait-il à cela dans 2 Corinthiens?

3<sup>o</sup> Quel effet est produit sur nous quand nous contemplons la gloire du Seigneur à face découverte?

4<sup>o</sup> De quoi étaient faites les bases du lieu saint?

Illustrez le fait par un passage de 1 Pierre I.

5<sup>o</sup> De quoi était faite la cuve?

6<sup>o</sup> Pourquoi les Israélites ne devaient-ils pas craindre de monter trois fois l'an devant la face du Seigneur?

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
A nos lecteurs . . . . .	3
Jean Haven, le Danois . . . . .	13, 21, 41
Plus que vainqueurs . . . . .	46
« Aimes-tu Jésus ? » . . . . .	36
Le père Louis . . . . .	53, 69
La mission du petit mousse . . . . .	55, 71
La tante Émilie et son arrière-petite-fille . . . . .	94, 101
Le vieux trappiste . . . . .	111, 131
« Enfants, obéissez à vos parents... car cela est juste . . . . .	117
Le Rocher . . . . .	121, 150, 166
Un heureux départ . . . . .	141
« Je serai là » . . . . .	168, 192, 216
« Au temps du soir, il y aura de la lumière. » . . . . .	181
Le Nid . . . . .	201
Le rêve d'un sourd-muet . . . . .	218
Un tison sauvé du feu . . . . .	218
Questions et réponses . . . . .	20, 39, 59, 80, 99, 120, 140 160, 180, 199, 220, 238
<b>Martin Luther (suite) :</b>	
Chap. X. Luther à la Wartbourg . . . . .	30
XI. Retour de Luther à Wittemberg . . . . .	75, 89
XII. L'ordre rétabli à Wittemberg . . . . .	133
XIII. Rayons et ombres . . . . .	155, 173
XIV. La guerre des paysans . . . . .	176, 213
XV. Nouveaux progrès de la Réforme . . . . .	235

Histoire du peuple juif depuis la transportation à  
Babylone :

Les Juifs laissés dans le pays par Nébucadnetsar	7
Le prophète Ézéchiel . . . . .	25, 46, 62, 82
Le prophète Daniel . . . . .	106, 126, 145, 161, 185, 207, 221

Poésies.

1905 . . . . .	6
« A tes pieds, mon Sauveur » . . . . .	38
Près de Toi ! . . . . .	59
Ici-bas et là-haut . . . . .	61
1 Thessalonicieus V, 17 . . . . .	88
Bonheur . . . . .	119
Choral de Luther . . . . .	136
Bon courage . . . . .	139
La fin de Jacob . . . . .	159
Assurance . . . . .	179
Jeune homme, le sais-tu ? . . . . .	206
« Paix vous soit !. » . . . . .	228

